

A I - G h a z â l î

Le livre de l'Amour

Traduit de l'arabe par Idris De Vos



[Revivification
des sciences de la religion]

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

Les éditions Albouraq

– Revivificaton des sciences de la religion –

© Dar Albouraq

Distribué par :

Albouraq Diffusion Distribution
Zone Industrielle
7, rue Henri François
77330 Ozoir-la-Ferrière
Tél. : 01 60 34 37 50
Fax : 01 60 34 35 63
E-mail: distribution@albouraq.com

Comptoirs de ventes :

Librairie de l'Orient
18, rue des Fossés Saint Bernard
75005 Paris
Tél. : 01 40 51 85 33
Fax : 01 40 46 06 46
Face à l'Institut du Monde Arabe
Site Web : www.orient-lib.com
E-mail : orient-lib@orient-lib.com

Librairie Albouraq
91, rue Jean-Pierre Timbaud
75011 Paris
Tel : 01 48 05 04 27
Fax : 09 70 62 89 94
E-mail : librairie11@albouraq.com
Site Web : www.albouraq.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous les pays à l'Éditeur.

1433-2012

ISBN 978-2-84161-685-5 // EAN 9782841616855

Imam Abû Hâmid
Al-Ghazâlî

Le livre de l'amour
Présenté, traduit et annoté par

Idrîs De Vos



ALBOURAQ

Présentation

Au fond de mon cœur, j'ai planté l'amour.
J'entends le nourrir jusqu'au dernier Jour !
Ton intimité mon âme rudoie,
Et mon jeune feu à chaque heure croît.
Tu me verses un vin, dont l'amoureux verre
vivifiant mes veines, puise dans la mer !
N'était-ce que Dieu garde Ses dévots,
Ils courraient, hagards, par monts et par vaux.[\[1\]](#)

Le thème de l'amour dans la doctrine musulmane a ceci d'essentiel, et même de central, qu'il touche au sens de l'existence : au pourquoi de la création. Le verset coranique « Je n'ai créé les djinns et les hommes qu'afin qu'ils M'adorent »[\[2\]](#) et l'interrogation profonde sur le sens de l'adoration de Dieu conduisirent en effet les savants autant que les mystiques à assimiler l'acte créateur à un acte d'amour. Ibn Qayyim al-Jawziyya déclare en ce sens : « La réalité de l'amour est une inclination de l'âme vers son objet d'amour. L'amour est ainsi un mouvement ininterrompu. La perfection de l'amour consiste à faire acte de servitude, de subordination, de soumission, d'obéissance vis-à-vis de l'aimé. Cette attitude est la vérité en vertu de laquelle ont été créés les cieux et la terre, ce monde et l'autre monde. Le Très-Haut déclare en ce sens :
“Nous n'avons créé les cieux, la terre et ce qui se trouve entre les deux, qu'en vertu de la vérité”[\[3\]](#) ; Il dit aussi : “Nous n'avons pas créé le ciel, la terre et ce qui se trouve entre les deux en vain”[\[4\]](#) ». [\[5\]](#)

Selon cet enseignement, la création a une raison d'être identifiable, et n'est pas le fait d'un vain caprice du sort : elle vise à manifester l'Adoré dans Sa sublimité, afin que Son adoration se déploie dans tous les niveaux de l'existence, et en particulier à travers l'Homme, cet être honoré entre tous. Car celui-ci a la prérogative de connaître les noms divins, lesquels sont la plus estimable réalité manifestée en l'existence ; le prix à payer étant de connaître ce qui, par contraste, rend en lui-même ces vertus manifestes, et ce qui cause ses souffrances : l'imperfection et le vice.

Ainsi, éclairant sur la raison d'être de l'existence, l'amour donne naturellement du sens à l'existence des êtres. Ce principe selon lequel Dieu

a créé le monde par amour et pour l'amour de manifester Sa Personne à travers les êtres, fait du sentiment majeur le confluent des savoirs et le motif essentiel de toutes les vertus. Car se revêtir des attributs divins apparaît comme l'essentiel du parcours spirituel de tout fidèle aimant Dieu en retour de Son amour. En effet, l'amour sincère implique – c'est un fait largement admis en l'amour profane, et c'est une évidence en l'amour mystique – que l'amant confonde sa volonté en celle de l'Aimé. Mais pour confondre sa volonté en celle de l'Aimé, l'amant doit au préalable connaître sa volonté. C'est pourquoi la connaissance est une condition première de la réalisation en l'amour.

Or, nous dit al-Ghazâlî dans le présent ouvrage, se connaître soi-même, c'est connaître Dieu : « L'homme connaît-il son cœur qu'il se connaît soi-même ; et se connaît-il soi-même qu'il connaît son Seigneur. » Et le mot « cœur » désigne, dans son acception symbolique et profonde, « une réalité subtile, divine et spirituelle. Cette réalité subtile n'est autre que la réalité essentielle de l'être humain. »^[6] C'est-à-dire l'Esprit (ar-rûh) que Dieu insuffla en lui. La question de l'Esprit s'inscrit dans un débat théologique autour de la notion de l'amour de Dieu pour l'homme, qui a été soulevé à l'époque d'al-Ghazâlî. Ce débat opposait les savants qui voyaient l'amour de Dieu comme une métaphore sans réalité qu'il fallait interpréter par Sa bienveillance, et ceux qui, comme al-Ghazâlî, voyaient en cet amour une réalité, même si l'on ne peut le définir véritablement.^[7]

De fait, un certain nombre de versets coraniques évoquent l'amour de Dieu pour l'homme.

« Si vous aimez Dieu, suivez-moi, Dieu vous aimera. »^[8]

« Dieu suscitera des gens qu'Il aime et qui L'aiment. »^[9]

Mais cet amour pose la question de l'affinité entre Dieu et l'homme qui rendrait cet amour possible. Car il est entendu, par al-Ghazâlî et ses contemporains, que l'affinité – ou la convenance au sens ancien – est une des conditions de l'amour. Selon lui, l'affinité entre Dieu et les hommes comporte plusieurs aspects. Certains peuvent être mentionnés, d'autres non. Un de ces aspects que l'on peut mentionner correspond précisément aux attributs ou vertus dont nous avons parlé. Puis il est une autre forme d'affinité qu'il ne convient pas d'explicitier. L'imam déclare à ce sujet :

Quant aux affinités qu'il ne convient pas de retranscrire dans les livres, il en est une qui est propre aux êtres humains, évoquée par la parole du Très-

Haut : « Ils t'interrogent au sujet de l'Esprit. Dis-leur : "L'Esprit relève de mon Seigneur." » [\[10\]](#) Car Dieu indique qu'il s'agit d'un fait seigneurial qui dépasse l'entendement. Plus explicite encore est cette autre parole du Très-Haut : « Puis lorsque J'aurai parfait sa conformation et que J'aurai insufflé en lui de Mon esprit, tombez prosternés devant lui. » [\[11\]](#) Il est également fait allusion à ce point dans la tradition où Dieu s'adresse à Moïse : « J'étais malade, et tu ne M'as pas rendu visite. » Moïse lui répondit : « Ô Seigneur comment cela est-il possible ? » Dieu ajouta : « Mon serviteur nommé untel était malade, et tu ne lui as pas rendu visite. Or si tu l'avais fait, tu M'aurais trouvé auprès de lui. » Il s'agit là d'un sujet à l'abord duquel il convient de retenir les élans du cœur. Car les gens prennent parti et forment des factions pour défendre leurs avis sur la question.

La disposition première (fitra) de l'être humain le prédispose ainsi à aimer Dieu. C'est pourquoi il demeure empreint d'une profonde nostalgie appelant son esprit à revenir à Lui. Ce retour à Dieu est un parcours, le parcours mystique ou le parcours de réalisation spirituelle.

Jalâl ad-Dîn ar-Rûmî déclare :

Entends ce doux récit que nous livre le Ney :
De la rupture il plaint la douleur nonpareille.
Il dit :
Depuis qu'on me coupa de mon marais, jadis,
Les humains, homme et femme, à mes maux compatissent.
J'entonne de mon cœur la dolente élégie,
Et, par l'écho de chants, traduit sa nostalgie.
En son errance, ainsi, le cœur de l'homme incline,
Irrépressiblement, vers sa prime origine.

La compréhension du dessein divin et du lien d'amour qui lie l'homme à l'Aimé divin a pour grande conséquence de changer la disposition du croyant : là où il subissait les prescriptions religieuses, et s'accommodait laborieusement des ascèses et des convenances lui promettant le salut, il découvre que l'acquisition de ces mêmes vertus que Dieu entend manifester à travers lui participe directement à son bonheur par l'amour qu'il en tire. C'est là un des points majeurs de l'enseignement d'al-Ghazâlî [\[12\]](#) : l'acquisition des vertus est la source essentielle du bonheur, non seulement dans l'au-delà, mais aussi dans ce monde. Car le propre de toute vertu est que le sacrifice qu'elle implique est compensé par l'amour qui la motive, l'amour étant la seule source de délectation capable

de compenser et de transcender la souffrance.

Sammûn a dit ainsi :

Et si l'on me disait : marche sur des tisons,
Si tu La veux réjouir et prendre liaison,
J'irai, d'un pas certain, fouler l'ardente braise,
Et La sachant m'aimer, j'y serai à mon aise ! [\[13\]](#)

Al-Ghazâlî explique ce point dans le livre consacré à « l'éducation de l'âme », dans son Ihyâ' 'ulûm ad-dîn :

De la même manière, toute personne dominée par l'orgueil souhaitant devenir humble, devra s'efforcer de suivre la voie des gens dotés de cette qualité un long moment ; il devra s'y astreindre avec beaucoup de zèle, jusqu'à ce que cela lui devienne naturel et aisé. L'ensemble des vertus louables aux yeux de la voie légale peut être acquis par ce biais, le but étant que l'action procédant de cette vertu devienne un plaisir pour qui l'accomplit. L'homme généreux, en effet, tire jouissance du don d'argent qu'il peut faire, contrairement à celui qui le dépense à contrecœur ; et l'homme humble est celui qui tire plaisir de son humilité. Et il convient que l'homme acquière cette saine disposition relativement à toutes les vertus, de façon à ce qu'il n'ait plus d'attachement à rien en ce bas monde et que son âme le quitte dénuée de toute attache. [\[14\]](#)

Ainsi l'amour de toutes les vertus conduit-il à tirer plaisir de tout acte de bienfaisance, si bien que l'être ne se départit jamais de l'amour en ce qu'il fait : il est constamment animé d'amour tout en demeurant en état de sacrifice par la pratique de ses vertus.

Le Très-Haut dit, par exemple, au sujet de la prière canonique : « Elle représente à l'évidence une grande contrainte, excepté pour les hommes animés de ferveur. » [\[15\]](#)

Et le Prophète a dit : « Adore Dieu joyeusement, et si tu ne le peux pas, sache qu'en la patience que tu opposes à ce que tu répugnes à faire réside un grand bien. » [\[16\]](#)

Lorsque l'on interrogea le Prophète au sujet du bonheur, il déclara : « Il consiste à vivre toute l'existence dans l'adoration du Très-Haut. »

Dans son aspect transcendant, l'amour est cette réalité à l'origine de la création, et dans son aspect immanent, il est le lien entre Dieu et l'ensemble de la création. C'est pourquoi tout amour renvoie en réalité à l'amour de Dieu : il n'est d'Aimé véritable que Dieu. Dhû an-Nûn al-Misrî disait au sujet de l'intimité de Dieu : « Elle consiste à incliner intimement pour tout visage gracieux et toute voix éloquente. Car le Très-Haut se situe entre toi et cela. »

Ibn al-Fârid dira :

Si l'Aimé se soustrait, ma chair pourtant devine
Sous tout frêle substrat sa présence divine :
Dans l'inflexion du luth et du Ney, qui mêlés,
Participent en leurs tours à l'ivre mélodie ;
En la ronde élancée des faons, qui au levant,
Jouent le jeu des fourrées entonné par le vent ;
Et dans l'épanchement des nuées qui étalent
Sur le sol ravivé des trames de pédales ;
Puis dans ce pan d'arôme élongé en l'aurore,
Par un tissu de brise, qui jusqu'à moi odore ;
Dans une lèvre offerte à la pourpre salive
Que lui tend un cristal, en compagnie festive.[\[17\]](#)

Dans le Livre de l'amour, l'imam al-Ghazâlî explique :

Quiconque entretient un amour pour un être autre que Dieu, sans rapporter cet amour à Dieu en amont, fait acte d'ignorance, et montre combien il connaît peu le Très-Haut. Puis l'amour du Prophète est louable parce qu'il est l'essence de l'amour de Dieu. C'est également vrai de l'amour des savants et des hommes pieux, parce que l'aimé de l'aimé est aimé, or l'envoyé de l'Aimé est aimé ; puis quiconque aime l'aimé est aimé en retour. Tous ces amours renvoient à l'amour principal, et n'ont d'autre finalité que lui. Si bien qu'il n'est d'aimé en réalité, pour les hommes de discernement, que Dieu, exalté soit-Il !

Aimer Dieu en tout amour est l'une des faces d'une même réalité, l'autre étant d'aimer toute la création de Dieu en tant qu'elle est la création de l'Aimé, et en tant qu'elle est parfaite : « Celui qui a créé sept cieux superposés. Tu ne verras pas de disharmonie (ou disproportion) dans l'œuvre du Miséricordieux. Lève donc ton regard, y vois-tu une faille ? »[\[18\]](#)

Al-Ghazâlî conclura ainsi sur cette question :

Et il ne s'agit pas là d'objets d'amour associés, car quiconque aime l'envoyé de l'Aimé parce qu'il est Son envoyé ou Sa parole parce qu'elle est Sa parole, ne transpose pas son amour sur un autre que Lui. Au contraire, il ne fait que montrer combien son amour pour lui est total. Et celui dans le cœur duquel l'amour de Dieu domine, aime l'ensemble de Sa création, en tant qu'elle est Sa création.

L'amour apparaît ainsi comme l'origine de la création, comme la réalité omniprésente en l'existence, et comme l'aboutissement de la voie spirituelle. C'est la raison pour laquelle l'imam al-Ghazâlî accorde tant d'importance à ce thème, et rappelle si souvent que la station spirituelle de l'Amour est la station suprême.

Le très indigent aspirant,

Idrîs de Vos

Introduction[19]

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux

Louange à Dieu ! Lui qui donne à Ses saints serviteurs une trop haute aspiration pour se préoccuper des parures et des agréments de ce monde ; qui purifie leur for intérieur en sorte qu'ils ne daignent contempler autre chose que Sa divine présence ; qui les élit pour se tenir sur le parvis de Sa gloire ; qui se manifeste à eux par Ses noms et Ses attributs jusqu'à ce qu'ils soient illuminés par les lumières de Sa connaissance ; qui leur dévoile les traits sanctifiés de Sa Face, jusqu'à ce qu'ils s'embrasent d'amour pour Lui ; qui se voile ensuite à eux en Son essentielle majesté, si bien qu'ils errent dans le désert de Sa magnificence et Son immensité. A chaque fois qu'ils frissonnent observant l'essence de la Majesté, ils sont saisis d'une si grande stupeur qu'ils en perdent la raison et le discernement ; et chaque fois que le désespoir les incite à renoncer, ils sont interpellés depuis le dais suprême de la beauté : « Patience, ô toi qui par ignorance et par empressement désespère d'atteindre la vérité, qui demeure entre la grâce et la disgrâce, entre l'entrave et l'aboutissement, qui est noyé dans l'océan de Sa connaissance et brûlé par le feu de Son amour ! »

Que la prière et les flots de saluts soient adressés à Muhammad, celui qui scella la révélation par la perfection de sa prophétie, ainsi qu'à sa famille et à ses compagnons, les souverains de cette création, les imams et dirigeants menant à la vérité.

Aimer Dieu est l'ultime but des stations spirituelles et le plus haut sommet des rangs de noblesse. Il n'est de station au-delà de celle de l'amour qui n'en soit un fruit et un corollaire. C'est le cas de l'inclination nostalgique, de l'intimité, de l'agrément et d'autres stations semblables. Et il n'est de station qui la précède qui n'en soit une prémice. C'est le cas du repentir, de la patience, de l'ascèse et d'autres stations semblables.

Par ailleurs, si toute les stations sont relativement difficiles à réaliser, les cœurs n'ont cependant d'ordinaire pas de mal à admettre qu'elles soient réalisables. Quant à la station de l'amour de Dieu, il est si difficile d'en admettre la possibilité que certains savants la nient catégoriquement. Ils disent ainsi : « L'amour du Divin n'a d'autre signification possible que

l'assiduité dans l'adoration du Très-Haut. Quant à l'amour au sens propre, il n'est possible qu'entre deux êtres de même espèce et de même nature. »

Excluant l'amour, ces savants excluent du même coup l'inclination nostalgique, la délectation de l'entretien intime, et l'ensemble des faits liés et subordonnés à l'amour. Il est donc nécessaire de lever le voile sur la réalité de cette station spirituelle.

Textes de référence sur l'amour

La communauté musulmane s'accorde à dire qu'aimer le Très-Haut et Son envoyé est un devoir. Or comment ce qui n'existerait pas pourrait-il être prescrit comme devoir ? Et comment pourrait-on interpréter notre amour de Dieu par la simple obéissance, alors que cette obéissance même est subordonnée à l'amour, et qu'elle n'en est qu'un fruit. L'amour précède donc nécessairement. Et c'est seulement après être investi par l'amour que l'amant consent à obéir.

La réalité de l'amour est indiquée par la parole du Très-Haut : « Il les aimera et eux L'aimeront »[\[20\]](#) ; « et ceux qui croient éprouvent pour Dieu un amour plus grand encore ».[\[21\]](#) Ces versets démontrent que l'amour dont il est question est une réalité, et que les degrés d'amour varient.

L'envoyé de Dieu a fait de l'amour de Dieu une condition de la foi dans de nombreuses traditions. Abû Razîn al-'Uqaylî lui avait ainsi demandé : « Ô envoyé de Dieu, qu'est-ce que la foi ? » Il avait répondu : « C'est d'aimer Dieu et Son envoyé plus que tout. » Un autre hadith mentionne : « Nul n'est [véritablement] croyant tant qu'il n'aime pas Dieu et Son envoyé plus que tout. » Dans un autre, il est dit : « Le serviteur n'a pas réalisé la foi [véritable] tant qu'il ne m'aime pas plus que sa famille, son argent et l'ensemble des êtres. »

On sait à ce sujet que 'Umar avait déclaré au Prophète : « Ô envoyé de Dieu, tu m'es plus cher que tout excepté ma personne. » Le Prophète avait répondu : « Par Celui qui tient mon âme entre Ses mains, il conviendrait que je te sois plus cher que ta propre personne. » 'Umar reprit alors : « Maintenant, par Dieu, tu m'es plus cher que moi-même ! » Le Prophète reprit : « A présent oui, 'Umar. »

Pourrait-il en être autrement alors que le Seigneur déclare : « Dis : “Si vos pères, vos enfants, vos frères, vos épouses, votre parenté, les biens que vous avez acquis, un commerce dont vous redoutez la récession, et des demeures qui vous sont agréables, vous sont plus chers que Dieu et que le combat pour la cause de Dieu, eh bien attendez l'échéance de l'Ordre divin.” »[\[22\]](#) C'est d'autant plus évident que ce verset exprime la nécessité de l'amour sur le ton de la menace et de la réprobation.

En outre, l'envoyé de Dieu nous a prescrit l'amour, en ces termes : « Aimez Dieu pour les bienfaits qu'Il vous dispense, et aimez-moi en vertu de l'amour que Dieu a pour moi. »

On rapporte par ailleurs qu'un homme avait déclaré : « Ô envoyé de Dieu, je t'aime. » Le Prophète lui avait répondu : « Alors prépare-toi à l'indigence. – Et j'aime le Très-Haut, reprit-il – Alors prépare-toi aux épreuves ! conclut le Prophète . »

'Umar rapporte que Mus'ab Ibn 'Umayr vint un jour voir le Prophète , vêtu d'une simple peau de bouc autour des hanches. Le Prophète s'exclama : « Voyez cet homme dont le Seigneur a illuminé le cœur. J'ai eu l'occasion de le voir jadis parmi ses parents, nourri des mets les plus savoureux et des boissons les plus exquises. Mais l'amour de Dieu et de Son Prophète l'a conduit là où vous voyez ! »

Une tradition célèbre rapporte également qu'Abraham avait dit à l'ange de la mort lorsque celui-ci était venu se saisir de son âme : « As-tu déjà vu un aimé faire mourir son aimé ? » Le Très-Haut inspira à l'ange : « As-tu déjà vu un aimé répugnant à rencontrer son aimé ? » Abraham lui dit alors : « Maintenant tu peux t'emparer de mon âme. »

Un amour semblable ne peut être éprouvé que par un être éperdument amoureux de Dieu. Un tel être, conscient du fait que la mort le conduira à la rencontre du Seigneur, incline irrésistiblement vers elle, et nul autre objet d'amour ne le détourne de l'aimé.

Le Prophète a dit dans une invocation : « Mon Dieu accorde-moi de t'aimer, d'aimer ceux qui T'aiment, et d'aimer ce qui me rapproche de Ton amour ; et fais que Ton amour me soit plus cher que l'eau fraîche. »

Un bédouin s'était rendu auprès du Prophète , et lui avait demandé : « Ô envoyé de Dieu quand le Jugement dernier aura-t-il lieu ? – Qu'as-tu donc préparé pour ce jour ? répondit-il – Je n'ai pas beaucoup de prières et de jeûne à présenter, mais j'aime Dieu et Son envoyé. » Le Prophète déclara alors : « Tout homme sera avec qui il aime. » Anas commente : « Rien ne causa aux musulmans plus de joie que cela après l'avènement de l'islam. »

Abû Bakr as-Siddîq a dit également : « Quiconque a goûté au pur amour du Très-Haut, est trop investi par cet amour pour convoiter encore le bas-monde et aspirer à la compagnie des gens. »

Al-Hasan a dit pour sa part : « Quiconque connaît son Seigneur l'aime inévitablement ; et quiconque connaît ce bas-monde y renonce fatalement. Si le croyant incline parfois, ce n'est que par négligence. Et dès lors qu'il reprend ses esprits, il en éprouve du regret. »

Abû Sulaymân ad-Darânî a dit aussi : « Il est des créatures de Dieu qui ne sont pas étourdies par les jardins paradisiaques et les jouissances qu'ils contiennent, alors comment se préoccuperaient-elles de ce bas-monde. »

On raconte que Jésus était passé devant un groupe de trois hommes aux corps émaciés et au teint blême. Il leur demanda : « Comment en êtes-vous arrivés là ? » Ils répondirent : « Par la crainte de l'Enfer. » Jésus déclara : « Il est juste pour les croyants de craindre le Seigneur ! » Puis il passa devant un groupe de trois autres hommes, plus maigres et blêmes que les précédents. Il leur demanda : « Comment en êtes-vous arrivés là ? – Par l'aspiration au Paradis, répondirent-ils. » Il déclara : « Dieu se fera un devoir de vous accorder ce que vous souhaitez ! » Puis il passa devant un groupe de trois autres hommes, plus maigres et blêmes que les précédents. Leurs visages irradiaient de lumière. Il leur demanda : « Comment en êtes-vous arrivés là ? – Nous aimons Dieu, répondirent-ils. Vous êtes les rapprochés, vous êtes les rapprochés ! conclut Jésus. »

'Abd al-Wâhid Ibn Zayd raconte également ce qui suit : « Je passai un jour devant un homme qui se tenait sur de la neige. Je l'interrogeai : « N'as-tu pas froid ? » Il me répondit : « Quiconque est préoccupé par l'amour de Dieu ne ressent pas le froid. » Sarî as-Saqatî a dit quant à lui : « Au Jour du jugement, les communautés seront appelées du nom de leur Prophète. On leur dira ainsi : “Ô communauté de Moïse, ô communauté de Jésus, ô communauté de Muhammad !” Mais ceux qui cultivaient l'amour de Dieu feront exception. On les appellera ainsi : “Ô saints de Dieu, venez auprès de Dieu !” Leurs cœurs bondiront presque de leurs poitrines tant leur joie sera grande. »

Haram Ibn Hayyân a dit aussi : « Le croyant, lorsqu'il connaît son Seigneur, l'aime. Et lorsqu'il L'aime, il fait route vers Lui. Puis quand il ressent combien il est doux d'aller vers Lui, il n'aborde plus cette vie avec concupiscence, et n'envisage plus l'au-delà avec nonchalance. Il est désabusé par ce bas-monde, et tend à la paix de l'autre-monde. »

Yahyâ Ibn Mu'âdh a dit pour sa part : « Son pardon dissout les péchés, alors que dire de Son agrément ? Son agrément dissout les espoirs, alors que dire

de Son amour ? Son amour (hubb) stupéfait les esprits, alors que dire de Son amour essentiel (wudd) ? Son amour essentiel fait oublier tout ce qui n'est pas Lui, alors que dire de Sa subtile mansuétude. »

Un livre mentionne à ce sujet que le Seigneur dit : « Mon serviteur, J'en jure par le droit que tu as sur Moi, Je t'aime. Alors par le droit que J'ai sur toi, aime Moi ! »

Yahyâ Ibn Mu'âdh disait encore : « Le poids d'une graine de moutarde d'amour m'est plus cher qu'une adoration pendant soixante-dix ans sans amour. »

Il a dit également : « Mon Dieu, je me tiens sur Ton parvis, affairé à Ta louange. Tout insignifiant que je sois, Tu m'as conduit vers Toi, et Tu m'as revêtu de Ta connaissance, et m'as gratifié de Ta mansuétude ; Tu m'as fait vivre mille états, et m'as fait accomplir mille œuvres. De Ta source tu me déverses la protection, le repentir, l'ascèse, l'ardeur, le contentement et l'amour ; et Tu me laisses vaquer à loisir dans Tes jardins, attaché à Ton ordre et préoccupé de Ta parole. Maintenant que les signes de l'âge sont apparus sur mon visage, comment pourrais-je me détourner de Toi. Quoi, alors que Tu m'as habitué à cela depuis ma plus tendre enfance ! Je ne cesserai donc de Te faire entendre le murmure de ma supplique et le bourdonnement de mon oraison. Parce que je T'aime. Et quiconque aime s'abandonne à l'amour, et néglige ce qui n'est pas l'Aimé ! »

Il n'échappe à personne que les récits et les traditions concernant l'amour sont innombrables. Mais la difficulté réside davantage dans l'appréhension de la véritable nature de l'amour. Occupons-nous donc de ce point.

première partie

La nature véritable de l'amour

Que signifie l'amour du serviteur pour le Seigneur ?

L'objectif fixé par ce chapitre ne saurait être atteint sans mettre en lumière, en premier lieu, la véritable nature de l'amour. Il est indispensable, ensuite, de connaître quelles en sont les conditions et les causes, et, enfin, de définir ce que signifie cet amour relativement à Dieu, exalté soit-Il.

Le premier principe qu'il convient d'avoir à l'esprit, c'est que l'amour est inconcevable sans connaissance et sans perception. Car l'homme ne saurait aimer que ce qu'il connaît. C'est pourquoi on ne peut raisonnablement attribuer l'amour à un être inanimé : l'amour est donc la prérogative des êtres vivants doués de facultés de perception.

Le second principe à connaître est que les réalités appréhendées par l'être sont de deux sortes : celles qui s'accordent à sa nature et lui procurent du plaisir, celles qui ne s'accordent pas à sa nature et lui causent de la souffrance ; ou alors, elles n'engendrent ni souffrance ni plaisir. Toute réalité perçue procurant du plaisir et du bien-être est objet d'amour ; et toute réalité perçue causant de la souffrance est objet d'aversion. Quant aux réalités qui n'engendrent ni plaisir ni souffrance, on ne peut dire qu'elles sont objet d'amour ou d'aversion.

Ainsi, toute chose agréable est-elle aimée par l'individu qui la ressent. Le fait qu'elle soit aimée signifie que cet individu incline naturellement vers elle ; et le fait qu'elle soit tenue en aversion signifie que l'individu est naturellement révolté par elle.

L'amour, partant de là, est donc une sorte d'inclination naturelle pour un objet de délectation.[\[23\]](#) Si cette inclination persiste et se fait plus prégnante, on l'appelle alors « passion amoureuse » ('ishq). L'aversion, quant à elle, est une sorte de répulsion naturelle de la source de souffrance ou de fatigue. Si ce sentiment se renforce, on l'appelle « exécution ».

Il s'agit là de principes de base relatifs à l'amour qu'il convient d'avoir à

l'esprit.

Il convient également de connaître le fait suivant : puisque l'amour est subordonné à la perception et à la connaissance, il se divise fatalement sous le rapport de la nature des réalités perçus et des sens. Tout sens perçoit une réalité qui lui correspond, et à chacune d'elle est associé un plaisir. En raison du plaisir perçu, toute saine nature tendra vers ces réalités, si bien qu'elles seront pour lui autant d'objets d'amour. Ainsi, le plaisir de la vue consiste à voir et observer des formes gracieuses et des images plaisantes et belles ; le plaisir de l'ouïe consiste à entendre des sonorités agréables et harmonieuses ; le plaisir de l'odorat consiste à sentir des parfums délicats ; le plaisir du goût consiste à manger des mets délectables ; le plaisir du toucher consiste à tenir des objets de texture douce et tendre.

Du fait que ces choses perçues par les sens sont sources de plaisir, elles sont par conséquent aimées : c'est-à-dire que toute saine nature tendra vers elles. C'est pourquoi l'envoyé de Dieu a dit : « Il me fut donné d'aimer trois choses en votre monde : les parfums, les femmes et la prière, laquelle est ma consolation. » Il désigna le parfum comme objet d'amour alors qu'il est connu que celui-ci n'est pas le lot des yeux ou des oreilles, mais seulement celui du nez ; il désigna les femmes comme objet d'amour alors que celles-ci procurent du plaisir au sens du toucher et de la vue, mais pas à celui de l'ouïe et de l'odorat ; et il qualifia la prière de réconfort et en fit la plus insigne forme d'objet d'amour, or il est évident que les cinq sens n'ont aucune part au plaisir qu'elle procure, et que c'est le sixième sens, situé dans le cœur, qui en bénéficie. Il est donc évident que seuls les êtres effectivement dotés d'un cœur peuvent ressentir cette délectation particulière.

Les animaux partagent avec les hommes la prérogative d'être doués de cinq sens. Et si l'amour se limitait à celui qu'engendre ces cinq sens – si bien que l'on pourrait dire que Dieu, ne percevant pas à travers des sens et ne se faisant pas de représentation imaginative, ne peut donc pas aimer – alors la particularité de l'être humain ne signifierait plus rien, et il n'y aurait plus lieu de parler de sixième sens : ce sixième sens auquel tu peux donner le nom d'« entendement » ('aql), de « lumière » (nûr), de « cœur » (qalb) ou tout autre nom à ta convenance, peu importe.

Mais la réalité n'est pas ainsi, loin s'en faut. Car au contraire le regard intérieur est un sens plus vif encore que le regard extérieur ; et le cœur perçoit plus intensément que l'œil. De plus, la beauté des réalités

intelligibles est plus grande que la beauté des images sensibles. Alors le plaisir que ressent le cœur en percevant des réalités divines sublimes trop insignes pour être perçues des sens, doit être plus parfait et plus aigu, si bien que l'inclination de la saine nature et de la saine raison vers celui-ci sera plus forte. Or l'amour ne signifie rien de plus que l'inclination vers les réalités perçues comme des sources de plaisir, ainsi que nous allons l'expliquer en détail.

Pour toutes ces raisons, seuls réfutent l'amour du Très-Haut les êtres demeurant au rang des animaux et ne percevant rien au-delà de leurs sens physiques.

Le troisième principe qu'il convient de connaître est que l'être humain s'aime lui-même, et qu'il peut également aimer les autres pour lui-même. En revanche, la question qui peut se poser aux personnes peu perspicaces est la suivante : l'être humain peut-il aimer une personne pour elle-même et non pour lui-même ? Certains pensent qu'il est inconcevable que l'homme aime une autre personne en soi s'il n'en tire pas lui-même un quelconque plaisir autre que la seule perception de cette personne en tant que telle. La vérité est que cela est concevable et correspond à une certaine réalité. Abordons donc les différentes causes de l'amour.

La première cause de l'amour chez l'homme correspond à l'amour qu'il voue à sa propre personne. Cet amour de soi signifie qu'il incline naturellement à préserver son existence, et qu'il répugne à mourir et à ne plus être. En effet, l'être humain aime naturellement ce qui s'harmonise avec sa condition. Or est-il un fait qui s'harmonise mieux à cette condition que sa propre personne et la préservation de son existence ; et est-il un fait qui soit plus opposé et antagonique à cette condition que sa mort et son anéantissement. Aussi l'être humain aime-t-il demeurer en vie et répugne-t-il à mourir. Cela n'est pas dû seulement à la peur qu'il a de l'au-delà et à l'appréhension qu'il a des affres de la mort. Je dirais même que s'il pouvait s'assurer de quitter l'existence soudainement et sans douleur, et qu'il pouvait être ôté à la vie sans la perspective d'une rétribution et d'une sanction, il n'y consentirait pas davantage, et continuerait à réproucher l'idée de mourir. Nul n'aspire donc à mourir et à être anéanti à moins d'être exposé à de grandes souffrances dans la vie. Quelle que soit l'épreuve à laquelle est confronté l'individu, l'objet de son amour est la cessation de cette épreuve. Et s'il se prend à priser le néant, il ne le prise pas en soi, mais parce qu'il représente la fin de son affliction. Ainsi, la mort et

l'anéantissement sont-ils tenus en aversion, tandis que le prolongement de la vie est aimé.

Par ailleurs, de même que l'individu aime que sa vie soit préservée, il aime également la rendre plus parfaite, parce que tout être imparfait tend à la perfection et que l'imperfection est un néant relativement à la complétion convoitée ; elle est une ruine pour l'être. Le néant et la ruine sont des réalités tenues en soi en aversion. La dotation d'attributs de perfection est donc aimée, de même que la perpétuation de l'existence en soi est aimée. La nature des êtres est ainsi faite. C'est une règle invariable établie par le Très-Haut. « Et tu ne trouveras de changement à la norme de Dieu. »[\[24\]](#)

Ainsi le premier objet d'amour de l'homme est-il lui-même, puis la préservation de sa personne physique, puis ses enfants, ses proches, ses amis, etc. Chacun aime donc sa personne physique, et tente de la préserver, parce que la plénitude et le prolongement de la vie en dépendent. L'argent est également prisé parce qu'il est un outil participant à la prolongation et à la plénitude de cette vie. Il en va de même de l'ensemble des causes secondes : l'homme aime donc toutes ces choses non pour elle-même mais en vertu de leur contribution à la perpétuation et à l'accomplissement de son existence. L'homme aime ainsi son enfant, même s'il n'en tire aucun bénéfice et assume de nombreuses et difficiles responsabilités pour lui, du fait qu'il lui succédera dans l'existence après sa mort, et que sa descendance perpétue sa vie d'une certaine manière. Cet amour de sa personne est si fort qu'il aspire à ce que quelqu'un le remplace comme s'il était une partie de lui-même, sachant qu'il n'aura pas le privilège de vivre éternellement. Si on lui demandait de choisir entre sa mort et celle de son enfant, peut-être choisirait-il de demeurer au détriment de son fils. Parce que la survie de son fils s'apparente à sa propre survie sous un certain rapport mais n'est pas réellement celle-ci. De la même manière, son amour pour ses proches et son clan est dû à l'amour de la complétion de son être. Car il a la sensation d'être important et fort grâce à eux, et d'être doté du surcroît de perfection qu'ils représentent. Ainsi, les proches, l'argent, et toutes les causes externes sont-elles comme des ailes parachevant l'homme. Or, nous l'avons dit, le parachèvement et la perpétuation de l'existence sont naturellement et nécessairement aimés.

Le premier objet d'amour chez tout être vivant est donc sa propre personne, ainsi que le parachèvement et la préservation de celle-ci ; et son premier objet d'aversion en est le contraire.

La deuxième cause de l'amour est la bienfaisance. Car l'être humain est « prisonnier des fers de la bienfaisance ». La tradition nous dit en effet que les cœurs sont naturellement disposés à aimer quiconque agit bien envers eux, et à prendre en aversion quiconque agit mal envers eux. Le Prophète implorait Dieu en ce sens : « Ne donne pas à un prévaricateur l'occasion de m'être secourable. Car mon cœur l'aimerait. » Nous avons déjà indiqué le fait que l'amour qu'éprouve le cœur pour un bienfaiteur est un amour contraint, et qu'il n'est pas possible de le refouler : cela tient à une disposition naturelle et originelle immuable. C'est la raison pour laquelle un homme peut très bien aimer un étranger.

Mais après examen, il s'avère que cette cause d'amour est liée à la première. Car un bienfaiteur est quelqu'un qui dispense son argent, son aide et toutes les formes d'aide permettant la perpétuation ou l'amélioration de l'existence de l'individu, ou garantissant les prémices indispensables d'un nouvel avantage. Néanmoins, la différence tient au fait que le corps de l'homme lui est cher parce c'est sur lui que repose l'intégrité de son existence : il est en soi l'intégrité recherchée. Quant au bienfaiteur, il n'est pas en soi l'intégrité recherchée, mais il peut en être une cause intermédiaire, de même que le médecin aide à la pérennité de la santé physique. Or il y a une différence entre aimer la santé et aimer le médecin qui permet cette santé. Parce que la santé est désirable en soi, tandis que le médecin est apprécié en tant qu'il permet cette santé. Il en va de même de la science et de l'enseignant : ils sont tous deux appréciés, mais la science l'est en soi, tandis que l'enseignant l'est en vertu du savoir aimé qu'il dispense. C'est également vrai des nourritures et des boissons agréables, ainsi que de l'argent. A ceci près que la nourriture est aimée en soi, tandis que l'argent est aimé parce qu'il permet d'acheter la nourriture.

La différence tient donc à la différence de statut de ces objets d'amour. Sans quoi l'amour de chacun procède de l'amour que l'être voue à lui-même.

Aussi, quiconque aime un bienfaiteur pour ses bienfaits ne l'aime-t-il pas pour lui-même – comme il s'avère après examen – mais aime sa bienfaisance, qui peut se manifester sous la forme d'une action quelconque. Or si cette action cesse, l'amour cesse également de fait, bien que le bienfaiteur soit toujours présent. Et si sa bienfaisance diminue, l'amour éprouvé pour lui diminue également, tandis que si elle augmente, l'amour augmente avec elle. L'amour croît et diminue donc à la mesure des bienfaits dispensés par tout bienfaiteur.

La troisième cause de l'amour correspond à l'amour que l'homme voue à une chose pour elle-même, et non pour l'intérêt personnel qu'il y trouve. Car cette chose est en soi tout l'intérêt qu'il y trouve. Cet amour-là est l'amour véritable et mature, celui dont on peut dument croire en la pérennité. Il s'agit, par exemple, de l'amour de la beauté et de la grâce. Parce que toute beauté est aimée par celui qui la contemple, et cela, pour la beauté elle-même. Car en la perception de celle-ci réside la source même du plaisir. Or le plaisir est aimé en soi non pour autre chose. Et n'allons pas imaginer que l'amour des belles formes n'est envisageable que dans le cas où l'assouvissement potentiel d'un désir s'y rattache, car l'assouvissement du désir est un autre plaisir.

Assurément, il est possible d'aimer une belle image pour elle-même : la perception de la beauté étant en soi agréable, cette beauté peut donc être aimée en soi. Niera-t-on cela alors que la verdure ou l'eau qui court est appréciée, et que cela n'est pas nécessairement lié à l'envie de boire l'eau, de manger un fruit ou d'en tirer une quelconque jouissance autre que leur contemplation. L'envoyé de Dieu aimait la verdure et l'eau courante.

Toute personne de saine constitution aime voir un foisonnement de fleurs exubérantes ou un assortiment d'oiseaux aux plumages bigarrés. A tel point que les gens, à la simple vue de ces beautés, en oublient leurs maux et leurs soucis, sans pour autant convoiter quelque chose à travers elles.

Ces causes d'amour sont autant de sources de plaisir. Or toute source de plaisir est aimée ; et toute beauté et toute grâce procurent en leur perception un plaisir. Nul ne peut nier que la beauté soit naturellement aimée. Or s'il s'avère que Dieu est beau, Il doit nécessairement être aimé par quiconque découvre Sa beauté et Sa majesté, ainsi que l'a indiqué l'envoyé de Dieu : « Dieu est beau, et Il aime la beauté. »

Le quatrième principe qu'il convient de connaître concernant l'amour est relatif à la signification de la beauté et de la grâce.

Toute personne confinée dans l'espace étroit de l'imagination et des choses sensibles pourra penser que la beauté ne signifie rien de plus qu'une harmonie de proportion et de forme, un teint agréable, une blancheur légèrement rosée, une taille svelte ou toute autre caractéristique considérée comme belle chez une personne. Car il est vrai que la forme de beauté le plus largement considérée par les gens n'est autre que cette beauté visuelle ; et la physionomie de leurs semblables est ce qui les séduit le plus. Si bien

qu'ils peuvent croire que ce qui n'est pas visible, représentable mentalement, formel et coloré, est purement abstrait, et ne peut donc être qualifié de « beau ». Et s'il ne peut être qualifié de beau, il ne peut procurer de plaisir, et par conséquent, être aimé. Il s'agit là d'une erreur patente. Car la beauté ne se limite pas aux choses visuelles, aux formes harmonieuses ou au subtil mélange de blanc et de rose que présente le teint d'un visage !

Il est d'usage de dire que des traits sont élégants, qu'une voie est agréable ou qu'un cheval est distingué ; il est aussi d'usage de dire que tel vêtement est élégant ou que tel vase est admirable. Quel est donc le sens de ces grâces si l'on réduit la notion de beauté aux formes visuelles ? Il est connu que l'œil apprécie les traits gracieux, et que l'oreille apprécie les douces mélodies. De fait, il n'est de réalité sensible qui ne soit concernée par la beauté et la laideur. Mais quelle est cette notion de beauté commune à toutes les choses ? Il convient de s'interroger sur ce point. Mais c'est un vaste sujet, et nous attarder dessus nous sortirait du cadre des sciences relatives aux comportements.

Nous poserons donc d'emblée la vérité sur ce sujet, et dirons que la beauté de toute chose réside en l'actualisation de sa perfection potentielle propre. Si l'ensemble des perfections correspondantes à une chose sont réunies en elle, sa beauté sera extrême ; et si seulement une partie de ses perfections lui sont imparties, sa beauté sera à la mesure de ces perfections. Un beau cheval est un cheval qui réunit toutes les qualités relatives à son espèce : sa tenue, sa grâce, sa robe, l'élégance de sa course, l'aisance qu'il manifeste à faire demi-tour, etc. Une belle calligraphie est une calligraphie qui réunit toutes les grâces relatives à cet art : l'harmonie des lettres, leur juste proportion, leur bel agencement, leur rigoureuse disposition, etc. Ainsi toute réalité a-t-elle une perfection qui lui est propre, et qui peut ne pas convenir à une autre réalité ; la beauté de chaque chose réside dans la perfection qui lui est inhérente. Ce qui fait la beauté d'un cheval n'est pas ce qui fait la beauté d'un être humain, ou ce qui fait la beauté d'une calligraphie, ou ce qui fait la beauté d'une mélodie, ou ce qui fait la beauté d'un récipient, ou ce qui fait la beauté d'un vêtement, etc.

On objectera peut-être que la beauté de ces choses, même si elle ne se limite pas à une grâce visuelle, comme c'est le cas des sons ou des saveurs, n'en demeure pas moins circonscrite dans la sphère des sens ; et que ce qui est mis en cause n'est pas la beauté des choses sensibles ou le plaisir qui en découle, mais la beauté de ce qui n'appartient pas aux sens.

Je répondrai que la notion de beauté demeure pertinente pour les réalités intangibles. Car ne dit-on pas d'une complexion qu'elle est belle, d'un savoir qu'il est insigne, ou d'une biographie qu'elle est admirable ? Il s'agit là de vertus belles en soi. Or ces vertus, qui ne sont pas autre chose que l'instruction, la sagesse, la tempérance, le courage, la piété, la générosité, la virilité et l'ensemble des dispositions au bien, ne s'appréhendent pas au moyen des cinq sens, mais au moyen de la lumière du discernement. De plus, ces vertus admirables sont aimées, et quiconque en est doté est naturellement aimé de quiconque les observe en lui. La preuve de ce fait est que les gens sont naturellement disposés à aimer les Prophètes, et à aimer les compagnons du Prophète, même s'ils ne les ont pas vus.

J'ajouterai que les gens aiment naturellement les fondateurs des écoles juridiques tels que ash-Shâfi'î, Abû Hanîfa, Mâlik ou d'autres. Il se peut même qu'un individu aime tellement le fondateur de son école juridique que cet amour se transforme en passion, et qu'il dépense l'ensemble de sa fortune pour défendre cette école, ou qu'il se mette physiquement en péril pour combattre ceux qui discréditent son imam et son enseignement. Tant de sang a été versé pour défendre les fondateurs des écoles juridiques. Mais pourquoi ces gens qui aiment l'imam ash-Shâfi'î, par exemple, l'aiment-ils tant sans jamais l'avoir vu ? S'ils le voyaient, peut-être ne le trouveraient-ils pas beau ! Cette beauté lui appartenant, et qui les pousse à l'aimer tant, n'est donc pas une beauté extérieure, mais bien une beauté intérieure, d'autant que, depuis, son être physique doit être réduit en poussière ! Ces gens l'aiment donc pour ses vertus : sa religion, sa piété, son érudition, sa vaste connaissance religieuse, sa ferveur à servir la science légale et à répandre le bien que cela représente à travers le monde.

La beauté de toutes ces dispositions admirables ne peut être appréhendée qu'à travers le discernement intérieur. Quant aux sens, ils ne sauraient les apprécier. Il en va de même de ceux qui affectionnent Abû Bakr, et qui lui donne la précellence sur tout autre compagnon ; ou de ceux qui affectionnent 'Alî, et arguent de sa précellence avec un zèle démesuré.

Ces gens n'aiment rien d'autre que l'image que dessine les traits intérieurs de ces personnages : leur science, leur ferveur religieuse, leur piété, leur courage, leur générosité, etc. Il est évident que celui qui aime Abû Bakr, par exemple, n'aime pas, en réalité, ses os, sa chair, sa peau, ses membres et sa forme, car tout cela s'est transformé et s'est décomposé. Mais ce qui reste de ce personnage est ce qui lui vaut le surnom « d'éminemment sincère »,

c'est-à-dire les hautes vertus qui rendirent sa conduite admirable. Ainsi, l'amour que les gens éprouvent pour lui demeure-t-il aussi présent que le souvenir de ses vertus, bien que sa personne physique ait disparue.

Les traits de ce personnage dans leur ensemble se résumaient en les deux vertus fondamentales que sont la science et la puissance. Car la connaissance de la réalité des choses, associée à la capacité de se contraindre à agir comme cette connaissance l'implique, en réprimant tout désir, sont la source de toutes les dispositions au bien. Or ces deux vertus ne peuvent être appréhendées par les sens. Leur siège en le corps se situe en une parcelle indivisible qui est aimée des êtres. Et cette parcelle indivisible ne correspond pas à une image, une forme ou une couleur qui apparaîtrait aux regards, et qui lui vaudrait ainsi d'être aimé.

La beauté dont il est question se situe donc dans la conduite. Or si une conduite admirable pouvait être adoptée sans science et sans discernement, il n'y aurait pas lieu de l'aimer. Ce qui est aimé est donc la source des conduites admirables, c'est-à-dire les traits de caractère estimables et les nobles vertus, lesquelles procèdent dans leur ensemble des deux vertus fondamentales que sont la science et la puissance. Et ces deux vertus sont naturellement aimées mais ne sont pas sensibles. C'est si vrai que si on veut susciter en le cœur d'un jeune enfant conservant sa saine disposition naturelle, l'amour d'un personnage absent ou présent, vivant ou mort, nous n'avons pas d'autre alternative que de parler avec prolixité de son courage, de sa générosité, de son savoir et de l'ensemble de ses qualités. Si nous le louons de cette manière, l'enfant ne pourra s'empêcher de l'aimer. Les compagnons gagnent-ils l'estime des gens, et Abû Jahl et le Diable, maudits soient-ils, gagnent-ils leur inimitié autrement que par le récit de leurs qualités ou de leurs défauts ? Lorsque les gens décrivent la générosité de Hâtim ou le courage de Khâlid, les cœurs se prennent irrésistiblement à les aimer, or cela n'est pas dû à leur forme sensible ou à un avantage que ces gens pourraient espérer tirer de lui. Si l'on fait le récit d'un roi équitable, vertueux et bienveillant dans une région lointaine, les cœurs ne peuvent s'empêcher de l'aimer bien que la distance leur interdise tout espoir de profiter de sa bienfaisance.

L'amour que peuvent éprouver les hommes ne découle donc pas uniquement de la bienfaisance dont ils bénéficient. J'ajouterai que l'homme aime un bienfaiteur, même si les bienfaits de celui-ci ne le touche pas en personne. Parce que toute beauté et toute bonté sont aimées. Une image peut être

extérieure ou intérieure : la beauté les concerne toutes deux. Mais les images extérieures sont appréhendées par le regard extérieur, tandis que les images intérieures sont appréhendées par les regards intérieurs. Mais quiconque est privé de discernement ne peut appréhender, apprécier, aimer et priser les secondes.

En revanche, quiconque donne la prévalence aux sens intérieurs, sera davantage porté à aimer les traits intérieurs que les traits extérieurs. Or la différence est grande entre un homme qui aime la beauté d'une image gravée sur un mur, et un homme qui aime la beauté intérieure d'un prophète.

La cinquième cause de l'amour correspond à l'affinité intrinsèque de l'amant et de l'aimé. Car combien de personnes se lient d'un mutuel amour sans qu'une cause apparente ou un intérêt quelconque motive cet amour. Ils s'éprennent donc l'un de l'autre en vertu d'une simple affinité spirituelle, comme l'a dit l'envoyé de Dieu : « [Les esprits] qui se reconnaissent s'unissent, et ceux qui se renient se divisent. » Nous avons déjà éclairci ce point dans le livre relatif aux convenances du compagnonnage en abordant la question de l'amour fraternel en Dieu. Le lecteur pourra donc s'y reporter, car cette question relève également des causes de l'amour singulièrement belles.

L'amour procède donc de cinq causes : l'inclination de l'homme à exister, ainsi qu'à perpétuer et à parfaire son existence ; l'affection pour quiconque agit bien envers lui (laquelle découle de l'inclination à perpétuer son existence, par la participation ou la protection contre les nuisances que cela implique) ; l'amour des bienfaiteurs pour eux-mêmes, dont les bienfaits ne le touchent pas ; l'amour de ce qui est beau en soi, qu'il s'agisse d'une image extérieure ou intérieure ; puis l'amour procédant d'une affinité.

Si ces cinq causes s'actualisent en une personne unique, l'amour est fatalement accru. Si, par exemple, un jeune homme est de belle constitution, vertueux, savant, avisé, bienfaisant, et qu'il se comporte en bon fils avec ses parents, les gens l'aimeront assurément beaucoup. Puis, outre l'addition de ces causes, l'amour sera également à la mesure de la grandeur de chacune d'elles : si chacune de ses causes s'actualise dans sa forme la plus aboutie, l'amour sera d'immense intensité. Il ne nous reste qu'à montrer que ces causes ne sauraient être réunies et parfaites qu'en la Personne du Très-Haut, si bien que nul n'est réellement digne d'être aimé en dehors de Dieu, exalté soit-Il !

Dieu est le seul être digne d'amour

Quiconque entretient un amour pour un être autre que Dieu, sans rapporter cet amour à Dieu en amont, fait acte d'ignorance et montre combien il connaît peu le Très-Haut. L'amour du Prophète est louable parce qu'il est l'essence de l'amour de Dieu. C'est également vrai de l'amour des savants et des hommes pieux, parce que l'aimé de l'aimé est aimé, or l'envoyé de l'Aimé est aimé ; et quiconque aime l'aimé est aimé en retour. Tous ces amours renvoient à l'amour principal et n'ont d'autre finalité que lui. Si bien qu'il n'est d'aimé, en réalité, pour les hommes de discernement, que Dieu. Et nul n'est digne d'être aimé en dehors de Lui. Il suffira pour s'en convaincre de revenir aux cinq causes que nous avons mentionnées puis d'indiquer qu'elles se manifestent toutes en Dieu, et qu'elles ne sont que partiellement présentes en les objets d'amour autres que Lui ; et que relativement à Dieu, elles correspondent à une réalité, tandis que relativement aux créatures, elles sont fictives et irréelles : leur réalité est une réalité « empruntée ».

Ceci étant posé, il apparaîtra à tout être clairvoyant que la vérité est à l'opposé de ce qu'affirment les gens peu perspicaces et mal inspirés, lesquels s'imaginent qu'il est impossible d'aimer réellement le Très-Haut.

Tout bien considéré, il apparaît donc qu'il ne convient pas de vouer notre amour à un autre que Dieu.

La première raison est relative à l'amour de l'homme pour lui-même. Car, nous l'avons dit, l'homme aspire à demeurer et à parfaire sa condition ; il répugne à mourir, à disparaître, à régresser, et à compromettre sa condition. Cette inclination naturelle est dans la nature de tout être vivant, et elle ne saurait raisonnablement changer. Or, ce fait implique le plus haut degré d'amour pour Dieu. Car quiconque connaît sa personne et connaît son Seigneur, sait inévitablement qu'il n'a pas d'existence propre, et que son existence en soi, ainsi que la perpétuation de son existence et l'amélioration de son existence, proviennent de Dieu ; Puis il sait que son existence a Dieu pour finalité, et demeure par Lui.^[25] Il est Celui qui conçoit son existence, qui la perpétue, qui la parfait en créant les attributs de perfection et les causes, et qui suscite l'aspiration de l'être à user de ces causes en ce sens. Sans quoi le serviteur en lui-même n'a pas d'existence propre : sans la

grâce divine qui le fait exister, il est total effacement et pur néant ; sans la grâce divine qui le fait demeurer, son existence est sans lendemain ; et sans la grâce divine qui parfait sa création, il est déficient. En somme, rien en l'existence ne saurait perdurer si ce n'est Dieu, l'autosuffisant,[\[26\]](#) le vivant, Celui qui assume et perpétue Sa propre existence. Aussi, si quelqu'un apprend que Dieu est le Créateur, l'Existenciateur, le Concepteur, le Perpétuateur, le Subsistant autosuffisant et le soutien de tout être, puis ne l'aime pas, c'est qu'il s'ignore lui-même et ignore son Seigneur. L'amour est le fruit de la connaissance, cette première ne peut être sans cette seconde, et elle diminue ou croît à la mesure de celle-ci. C'est pourquoi al-Hasan al-Basrî a dit : « Quiconque connaît son Seigneur tend à L'aimer, et quiconque connaît ce bas-monde tend à y renoncer. »

Aussi comment peut-on imaginer que l'homme s'aime soi-même mais n'aime pas son Seigneur duquel il tient sa pérennité ? Il est évident qu'un homme éprouvé par la chaleur du soleil, du fait qu'il affectionne l'ombre, affectionne du même coup les arbres lui pourvoyant cette ombre. Or le monde est à la puissance de Dieu ce que l'ombre est à cet arbre ; et la lumière divine est comparable au soleil. Tout est la trace de la puissance de Dieu et l'existence du tout est subordonnée à Son existence, de même que l'existence de la lumière est subordonnée à l'existence du soleil, et que l'ombre est subordonnée à la présence de l'arbre. Je dirais même que ce parallèle peut être fait avec l'illusion du commun des gens les laissant penser que la lumière est l'effet du soleil, et que celle-ci émane de lui et existe par lui. C'est une parfaite erreur, car il apparaît aux gens d'intuition – plus distinctement qu'une réalité visible – que la lumière procède de la puissance du Très-Haut qui la crée au moment de la rencontre entre le soleil et les corps opaques. Puis la lumière du soleil, ainsi que sa réalité propre, sa forme et son image, procèdent également de la puissance de Dieu. Mais les comparaisons n'ont pour but que d'aider à comprendre des faits, et il est vain d'y chercher une similitude en tout point.

Ainsi, puisque l'homme entretient inévitablement un amour pour lui-même, il doit également aimer Celui par qui il est et par qui il subsiste, tant relativement à l'origine de son existence, qu'à ses qualités, sa conformation extérieure et intérieure, ou ses réalités essentielles et contingentes, si toutefois il est conscient de tout cela. Si quelqu'un est privé de cet amour, c'est qu'il se préoccupe de sa personne et de ses désirs, et qu'il se désintéresse de son Seigneur et Créateur, si bien qu'il ne Le connaît pas comme il devrait. Sa perspective se limite à des désirs et des choses

matérielles, c'est-à-dire au monde manifesté, ce monde qui est aussi bien le lot des animaux ; et il est coupé du monde spirituel dont ne s'approchent que les êtres semblables à des anges, ce monde que l'homme perçoit à la mesure de sa proximité des attributs des anges, et qu'il ignore à la mesure de sa déchéance vers la tourbe du monde animal.

La deuxième raison est relative à l'amour de l'homme pour quiconque agit bien envers lui et le sert aimablement par son argent, sa douceur, ses propos, son aide, sa protection, sa lutte contre ses ennemis, son soin à lui épargner les nuisances des être malveillants, et sa diligence à défendre tous ses intérêts et à satisfaire à ses besoins, ainsi qu'à ceux de ses enfants et de ses proches. Une telle personne sera fatalement aimée de lui. Or ce fait implique justement qu'il n'aime que Dieu. Car s'il acquiert la science véritable, il saura que le bienfaiteur lui prodiguant ces soins n'est autre que le Très-Haut.

Je ne tenterai pas de recenser les bienfaits que le Seigneur dispense à Ses serviteurs, car ils sont innombrables, comme Il le dit Lui-même : « Si vous tentiez de dénombrer les bienfaits de Dieu, vous ne sauriez y parvenir. »^[27] Nous avons évoqué quelques-uns de ces bienfaits dans le livre sur la gratitude (kitâb ash-shukr), mais nous nous contenterons là d'expliquer pourquoi la bienfaisance des gens n'est concevable qu'en vertu d'un certain rapport d'analogie, et que le seul véritable bienfaiteur n'est autre que Dieu.

Supposons donc que quelqu'un te fasse largesse de tous ses trésors, et les mette à ton entière disposition. Tu pourrais penser que cet acte de bienfaisance provient de lui. Mais il n'en est rien. Car à travers quoi cet homme manifeste-t-il cette bienfaisance ? Il la manifeste à travers sa personne, son argent, sa force et son aspiration à être généreux envers toi. Or qui l'a créé lui-même, et a créé son argent, sa force, sa volonté et son aspiration ? Qui a fait en sorte que cette personne t'affectionne et se préoccupe de toi ? Et qui a suscité en lui le sentiment qu'il était bon pour sa religion ou sa condition ici-bas de t'entourer de soins ? N'était-ce tout cela, cet homme ne t'aurait pas donné une miette de ses biens. Mais du fait que Dieu a suscité en lui une telle aspiration, si bien qu'il jugea bon pour sa religion et sa condition ici-bas, de te remettre son argent, il était donc contraint de le faire et ne pouvait s'y soustraire. Le bienfaiteur est donc Celui qui l'a contraint d'agir pour ton bien, et a suscité en lui l'impérieuse nécessité de se comporter ainsi. Quant à sa main, elle n'est qu'un

intermédiaire à travers lequel la bienfaisance divine parvient jusqu'à toi. L'individu y est parfaitement contraint comme l'eau est contrainte de suivre le sillon qui la draine. Si tu crois qu'un homme est un bienfaiteur en lui-même, et si tu le remercies en tant que tel, non en tant qu'intermédiaire, c'est que tu n'es pas conscient de ce fait. Parce que la bienveillance d'un homme n'est concevable que pour lui-même. Quant à la bienveillance d'un être pour un autre, elle est impossible. Car l'homme ne fait largesse de ses biens que s'il a un intérêt à le faire, soit un intérêt futur, c'est-à-dire la récompense de l'au-delà, soit un intérêt immédiat : pour se prévaloir de son action, pour se gagner des faveurs, pour s'attirer des louanges, pour gagner de la notoriété, pour avoir la réputation d'un homme généreux ou pour attirer les cœurs des hommes vers l'adoration et l'amour. Mais de même que l'homme ne jette pas son argent à la mer, parce qu'il n'a aucun intérêt à le faire, il ne le jette pas dans la main d'un autre homme s'il n'a pas d'intérêt à le faire. Cet intérêt est donc sa motivation et son but. Quant à toi, tu n'es pas son objectif. Ta main n'est qu'un outil ayant la fonction de saisir ce qu'il te donne afin que son objectif soit atteint, c'est-à-dire, qu'il acquière une certaine renommée, qu'il soit loué, qu'il soit remercié ou qu'il soit récompensé. Il t'a donc employé pour prendre afin d'atteindre son objectif. Il n'est donc un bienfaiteur que pour lui-même, et cherche en ce qu'il a dépensé une compensation qu'il estime plus grande que son don. N'était-ce qu'il considère la compensation plus grande, il ne se départirait de son argent pour toi en aucun cas.

Le bienfaiteur ne mérite donc pas ta gratitude et ton amour pour deux raisons.

La première est qu'il est contraint d'agir ainsi du fait que Dieu suscite en lui les aspirations en ce sens, et qu'il n'a pas le pouvoir d'aller contre cette aspiration. Il est donc semblable au trésorier d'un gouvernant : celui à qui il donne ne le considère pas comme un bienfaiteur du fait qu'il lui dispense un bien. Parce qu'il est contraint d'obéir et de se conformer à ce qu'ordonne le gouvernant ; il ne peut contrevenir à sa volonté. Et si le gouvernant l'abandonnait à lui-même, il ne dispenserait pas des biens ainsi. De la même manière, si Dieu abandonnait à lui-même tout bienfaiteur, celui-ci ne donnerait pas le moindre de ses biens. C'est uniquement parce que Dieu suscite en lui les mobiles, et qu'Il suggère à son âme que son intérêt futur et immédiat consiste à dispenser, qu'il décide de le faire.

La seconde raison est que la compensation qu'il escompte obtenir grâce à

son action est à ses yeux plus grande et plus estimable que ce qu'il a cédé. Or, de même qu'on ne considère pas un vendeur comme un bienfaiteur pour avoir cédé une marchandise en échange d'une somme d'argent qu'il estime valoir plus que cette marchandise, on ne peut pas non plus considérer un donateur comme un bienfaiteur. Car il escompte la compensation d'une récompense, d'un compliment, d'une louange ou d'une quelconque autre forme de compensation. Il n'est pas nécessaire que cette récompense soit matérielle et monétaire car certains intérêts sont plus grands que ceux-là : ils peuvent constituer une compensation face à laquelle les biens matériels et l'argent semblent insignifiants.

De fait, la bienfaisance réside en l'altruisme, or l'altruisme suppose de donner sans rien attendre en retour, ce qui est impossible de la part de quiconque en dehors de Dieu, exalté soit-Il ![\[28\]](#) Il est Celui qui dispense Ses bienfaits aux créatures, pour elles-mêmes, par pure bienveillance, non pour un intérêt ou un profit. Car le Seigneur, dans Sa grandeur, est exempt d'avoir à chercher un profit. Aussi, le terme d'altruisme ou de bienfaisance, employé pour tout être en dehors de Lui, est employé soit par erreur soit par abus de langage. Relativement à un autre que Lui, c'est proprement impossible et tout aussi inconcevable que de joindre le noir et le blanc. L'altruisme lui revient donc à Lui seul, ainsi que la bienfaisance, la puissance et la prodigalité.

Puisqu'il est dans la nature humaine d'aimer les bienfaiteurs, le gnostique doit n'aimer que le Très-Haut, car la bienfaisance d'un autre que Lui est inconcevable. Dieu est donc Celui qui mérite seul l'amour. Quant à tout être en dehors de Lui, s'il mérite l'amour, c'est dans la seule mesure où l'on fait abstraction du sens véritable et de la nature de la bienfaisance.

La troisième raison est relative à l'amour d'un bienfaiteur dont les bienfaits ne touchent pas l'individu. Car cette forme d'amour est également dans la nature des hommes. Si, en effet, tu entends parler d'un roi ascète, juste, savant, compatissant, bienveillant et humble, dans un pays très éloigné ; et que tu entends parler d'un autre roi injuste, vaniteux, pervers, libertin et malveillant, dans un pays très lointain, ton cœur fera une distinction entre ces deux rois. Tu ressentiras une inclination pour le premier, c'est-à-dire de l'amour, et de la répugnance pour le second, c'est-à-dire de l'inimitié, bien que tu n'aies pas l'espoir de bénéficier du bien du premier, et que tu ne sois pas inquiété par le mal du second, du fait que tu n'envisages aucunement de te rendre dans leurs régions. Cet amour est celui que l'on éprouve pour un

bienfaiteur en tant que tel dont les bienfaits ne nous touchent pas. Or il se trouve que cet amour encore implique l'amour de Dieu. Plus encore, il implique de n'aimer que Lui – si ce n'est en vertu du lien de causalité qui unit un objet d'amour à Lui – car Il est Celui qui prodigue Ses bienfaits à tout le monde, et qui dispense Sa grâce à l'ensemble des créatures. Il fait cela premièrement, en les créant ; deuxièmement, en les dotant d'organes et des facultés qui leur sont nécessaires ; troisièmement, en leur faisant l'honneur et la grâce de créer l'ensemble des causes secondes susceptibles de satisfaire à leurs besoins essentiels ou non essentiels ; quatrièmement, en les magnifiant à travers des qualités et des dons accessoires susceptibles d'ajouter à leur beauté. Les organes indispensables sont, par exemple, la tête, le cœur ou le foie ; les organes utiles mais non indispensables sont les yeux, les mains ou les pieds ; les beautés accessoires, quant à elles, sont, par exemple, l'aspect cintré des sourcils, la rougeur des lèvres, la coloration des yeux, et toutes ces grâces dont l'absence ne met pas en péril un besoin ou une nécessité. Puis parmi les bienfaits nécessaires, extérieurs au corps, comptent l'eau et la nourriture de base ; parmi les besoins comptent les médicaments, la viande ou les fruits ; parmi les choses accessoires comptent la verdure des arbres, la beauté des fleurs, les fruits et mets délicieux qui ne sont ni un besoin ni une nécessité. Ces trois catégories de bienfaits sont également valables pour les animaux, et je dirais même pour les plantes ; plus encore, elles sont valables pour toutes les formes de créatures, depuis le plus haut sommet du trône, jusqu'au plus bas point de la terre. Etant ainsi le Bienfaiteur, comment un autre que Lui pourrait-il partager cette prérogative, alors que la bonne action des créatures procède des actes gracieux de la puissance divine ?

Le Très-Haut est le Créateur des bonnes œuvres, le Créateur de l'individu accomplissant ces œuvres, le Créateur de la bienfaisance et le Créateur des causes de la bienfaisance. Pour cette raison, tout amour voué à un autre que Lui est encore sous ce rapport le fait d'une pure ignorance. Quiconque sait cela, n'aimera que Dieu.

La quatrième raison est relative à l'amour de la beauté pour la beauté en elle-même, non pour un intérêt autre que la perception de la beauté. Nous avons montré que cette inclination était dans la nature humaine, et que la beauté se divisait en la beauté des formes extérieures qu'appréhende le regard physique, et la beauté intérieure qu'appréhende l'œil du cœur et la lumière du discernement. La première est perçue par tous, y compris les jeunes enfants et les animaux, tandis que la seconde n'est perçue que par les

êtres clairvoyants, lesquels ne partagent pas cette prérogative avec les gens dont la perception se limite aux apparences de la vie terrestre. Toute beauté est aimée de qui la perçoit. Et s'il s'agit d'une beauté perçue par le cœur, elle sera aimée de celui-ci. C'est un fait constatable, par exemple, à travers l'amour que les gens éprouvent pour les Prophètes, les savants, et les hommes vertueux et rendus populaires par leurs qualités humaines.

Un tel amour s'impose, même si ces gens sont physiquement disgracieux. C'est ce qu'on appelle la beauté intérieure.

Les sens ne perçoivent pas certains bienfaits révélés par la beauté des effets qu'ils produisent. C'est seulement quand le cœur appréhende ces beautés qu'il incline vers elles et les aime. Quiconque aime l'envoyé de Dieu ou Abû Bakr as-Siddîq ou ash-Shâfi'î, éprouve cet amour en vertu de la beauté que ces personnages manifestent, non en vertu de leur image ou de leurs actions. La beauté de leurs actes révèle la beauté de leurs attributs, lesquels en sont la source, tant il est vrai que les actes ne sont que des effets procédant de celles-ci et les révélant. Aussi, quiconque observe la beauté de la prose d'un auteur, la beauté des vers d'un poète, ou même la beauté des œuvres d'un sculpteur et des réalisations d'un architecte, perçoit à travers ces créations la beauté intérieure de ces personnes, dont toutes les qualités se résument en la science et la puissance. Puis plus l'objet de connaissance est noble, beau et sublime, plus la science est noble et belle ; et plus l'objet de puissance est insigne et sublime, plus la capacité à l'exécuter est insigne et noble. Or la plus insigne des réalités connues n'est autre que Dieu, exalté soit-Il. La plus sublime et la plus noble science est donc la connaissance du Très-Haut. Le degré de noblesse de tout ce qui s'en rapproche ou s'y consacre est à la mesure du lien qu'il entretient avec Lui.

La beauté relative aux qualités des hommes sincères, celles que les cœurs affectionnent naturellement, découle ainsi de trois faits. Le premier est qu'ils connaissent Dieu, Ses anges, Ses Livres, Ses envoyés et les lois de Ses Prophètes. Le deuxième est qu'ils ont la capacité de se réformer eux-mêmes, et de réformer les serviteurs de Dieu en les instruisant et les guidant. Le troisième est leur noble attitude de renoncement aux vices, aux bassesses et aux passions, ces passions qui détournent des voies du bien, et engagent dans les voies du mal.

C'est en vertu de semblables faits que les gens aiment les Prophètes et les savants, ainsi que les califes et les rois justes et cléments. Or, compare ces attributs à ceux du Très-Haut ! Qu'en est-il de la science des premiers et

des derniers hommes comparé à la science du Seigneur infinie et englobant toute chose, Lui à qui n'échappe pas le moindre atome dans les cieux et sur la terre ? Il s'adresse à toute la création, et déclare à ce sujet : « Il ne vous fut donné que peu de science. »[\[29\]](#) Je dirais même que si les habitants des cieux et de la terre se réunissaient pour sonder le savoir et la sagesse avec laquelle Il crée une simple fourmi ou un simple moustique, ils n'en cerneraient pas un centième. « Ils n'embrassent de Sa science que ce qu'Il veut bien [qu'ils embrassent]. »[\[30\]](#) Et le peu de science que possèdent toutes les créatures procède de Son enseignement, comme le dit le Très-Haut : « Il créa l'homme et lui enseigna l'éloquence. »[\[31\]](#)

Si la beauté et la noblesse de la science sont aimables, et que cette science en soi revêt de grâce et de perfection qui la détient, alors il ne convient d'aimer sous ce rapport que le Très-Haut. Car les sciences des savants ne sont qu'ignorance, mises en balance avec Sa science. J'ajouterai que quiconque connaît l'homme le plus savant de son époque ainsi que le plus ignorant, ne peut pas aimer le plus ignorant pour sa science insignifiante et faire fi du plus savant, même si l'ignorant des deux a néanmoins quelques maigres connaissances relatives à son moyen de subsistance. Or la différence entre la science de Dieu et la science des créatures est plus grande que la différence de science entre la plus savante des créatures et la plus ignorante, parce que la plus savante ne surpasse la plus ignorante que par une quantité de sciences limitée que cette dernière est susceptible d'acquérir, même si c'est au prix de grands efforts. Tandis que la prépondérance de science du Seigneur sur toutes les créatures est infinie, puisque Ses connaissances sont illimitées contrairement aux leurs.

Quant à l'attribut de capacité ou puissance, il participe aussi de la perfection, comme l'impuissance participe de l'imperfection. Or toute perfection, toute splendeur, toute grandeur et toute suprématie est aimable et appréciable. C'est tellement vrai que lorsqu'un homme entend parler des faits de bravoure de 'Alî et de Khâlid, ou d'autres personnages connus pour leur courage, et qu'on lui fait le récit de leur force, et de leur supériorité sur leur semblable, son cœur s'émeut irrésistiblement, et s'emplit de joie et de quiétude, et ce, en n'entendant qu'un récit. S'il pouvait les voir, il les aimerait à plus forte raison.

Ces vertus engendrent dans les cœurs un amour impérieux, car elles correspondent à un aspect de perfection. Compare donc maintenant la puissance des créatures à la puissance du Très-Haut. L'individu le plus

puissant, le plus riche, le plus redoutable, le plus rompu à contenir ses désirs et à réprimer les turpitudes de son âme, le plus habile à se diriger lui-même et à diriger les autres, quelle est la limite de son pouvoir ? Sa limite est d'avoir pouvoir sur un nombre limité des attributs de son âme et sur un nombre limité d'êtres humains relativement à certaines choses. En outre, il n'a autorité ni sur sa mort ni sur sa vie, ni sur sa résurrection ; et il ne maîtrise pas les nuisances ou les bienfaits que le sort lui impartit. Je dirais même qu'il ne peut garantir de préserver ses yeux de devenir aveugle, sa langue de devenir muette, ses oreilles de devenir sourdes, et son corps de tomber malade. Il n'est pas nécessaire de dénombrer tous les aspects de l'impuissance de l'homme relativement à sa personne et aux autres. Et je ne parle là que des réalités liées à ses capacités propres.

Quant aux autres réalités, telles que le ciel, avec ses astres, ses étoiles, et telles que la terre, avec ses montagnes, ses océans, ses vents, ses foudres ses minéraux, ses plantes, ses animaux, etc., il n'a pas le moindre pouvoir sur un seul atome de tout cela. Par ailleurs, le pouvoir qu'il a sur lui-même ou sur les autres ne procède pas d'un pouvoir dont il dispose en soi et par soi. Non, c'est Dieu qui le crée, crée son pouvoir, et crée les causes secondes permettant l'exercice de ce pouvoir. Et en employant un simple moustique contre le plus puissant des hommes ou le plus fort des animaux, Il pourrait lui donner la mort. Le serviteur ne dispose donc d'aucune force en dehors de celle que lui donne Dieu son Maître, comme l'indique Celui-ci au sujet du plus grand souverain de la terre Dhû al-Qarnayn : « Nous lui avons donné une autorité sur terre. »[\[32\]](#) L'ensemble du royaume de ce personnage, ainsi que tous son pouvoir, procédaient du don que le Très-Haut lui en avait fait. Et cela ne concernait qu'une parcelle de terre. Or la terre n'est qu'une motte de boue comparativement au vaste univers ; et l'ensemble des régions qu'occupent les hommes sur terre n'est encore qu'une poussière de cette motte. Puis cette poussière ne leur est accordée que par la grâce et le don de Dieu. Il est donc impossible d'aimer un serviteur pour sa puissance, sa gestion, sa gouvernance, son autorité et sa force, et de ne pas aimer le Très-Haut. Il n'est de force et de puissance que par Dieu, le Suréminent, l'Immense. Il est le Plein d'autorité, le Contraignant, l'Omniscient et l'Omnipotent. Il tient les cieux repliés dans le creux de Sa dextre ; Il empoigne la terre, ainsi que le royaume et les êtres qu'elle abrite ; et Il tient le toupet de toutes les créatures de la main de Sa puissance. S'Il les faisait périr jusqu'au dernier, cela n'ôterait rien à Son pouvoir et à Son royaume ; et s'Il créait mille fois l'équivalent de ces êtres, cela ne Lui causerait nulle fatigue, et Il n'éprouverait ni lassitude ni

accablement. Il n'est donc de puissant et de puissance qui ne soit un effet de Sa puissance. C'est à Lui qu'appartiennent la beauté, la splendeur, l'ascendant, la superbe et l'autorité. Si on peut envisager d'aimer un être en vertu de son parfait pouvoir, alors nul ne mérite un tel amour en dehors de Dieu.

L'absence de défauts et d'insuffisances, chez un être, et la sainte disposition préservant des bassesses et des turpitudes, font également partie des causes de l'amour, et participent de la beauté des images intérieures. Et si les Prophètes et les hommes éminemment sincères sont exempts de tares, de travers détestables, on ne peut cependant envisager la parfaite sanctification et la parfaite exemption que relativement à l'Unique, le Vrai, le Roi, le Sanctifié, le Plein de majesté et de grâce. Quant aux créatures, elles sont fatalement affectées d'insuffisances et de manques. Je dirais même que leur condition d'êtres créés, impuissants, soumis et contraints, est l'essence même de leur insuffisance. La perfection appartient donc à Dieu seul. En dehors de Lui tout être ne dispose que de cette part de perfection que Dieu lui accorde. Et il n'est pas possible que Dieu fasse don de Sa plénière perfection à un autre que Lui. Car le moindre des degrés de cette perfection consiste à n'être pas le serviteur d'un autre et de ne pas dépendre d'un autre. Or ceci est impossible concernant un autre que Lui. Il est donc Celui qui jouit seul de la perfection, qui est exempt de toute insuffisance, qui est sanctifié et dénué de toute tare.

Il serait long d'expliquer en quoi Dieu est sanctifié et exempt de toute insuffisance, et cela relève des sciences du dévoilement. Nous ne nous attarderons donc pas sur ce point. Mais sachons que cette prérogative, si elle relève d'une beauté et d'une perfection aimée, n'est réellement concevable que relativement à Lui. La perfection ou l'exemption de tout autre n'est pas absolue : relativement à une perfection et une exemption plus grande, elle est une imperfection. De même que le cheval présente une certaine perfection comparativement à l'âne, ou que l'homme présente une certaine perfection comparativement au cheval. L'imperfection est donc le lot de tous, mais les êtres se distinguent les uns des autres par leurs niveaux d'imperfection.

Ainsi la beauté est-elle aimable, et le beau absolu n'est-il autre que l'Unique : Celui qui n'a de semblable ; l'Un sans contraire ; l'Immuable sans concurrent ; le Riche dénué de besoin ; l'Omnipotent, qui fait ce qu'Il veut et juge comme bon Lui semble ; Celui dont on ne saurait rejeter le

décret et contester les décisions ; l'Omniscient, à qui n'échappe pas le moindre atome, dans les cieux et sur la terre ; le Contraignant, à la saisie Duquel ne peuvent se soustraire les cous des tyrans, et à l'assaut et à la frappe Duquel n'échappent pas les césars ; le Prééternel, dont l'existence n'a pas de commencement, et l'Eternel, dont l'existence n'a pas de terme ; le Nécessairement existant, Celui qu'un éventuel retour au néant ne menace pas ; l'autosuffisant, Celui qui existe par Lui-même et permet toute l'existence ; le Souverain autoritaire des cieux et de la terre ; le Créateur des être inanimés, de la faune et de la flore ; Celui qui seul dispose de la puissance et du royaume intermédiaire, et qui dispose du royaume terrestre et céleste ; Celui qui possède la grâce, la majesté, la splendeur, la beauté, la puissance et la perfection ; Celui qui confond les raisons tentant de sonder Sa majesté, qui réduit au silence les langues tentant de Le décrire.

La plus parfaite connaissance des gnostiques consiste à reconnaître leur impuissance à Le connaître ; le terme de la prophétie consiste à faire l'aveu de l'impossibilité à Le décrire, comme l'a dit le maître des Prophètes : « Je ne saurais Te louer comme Tu loues toi-même Ta Personne. » Le chef de file des hommes sincères (Abû Bakr) a dit quant à lui : « L'incapacité à atteindre la perception est en soi une perception. Gloire à Celui qui a donné à Ses créatures comme seule voie de connaissance de Lui leur impuissance à Le connaître ! »

Je ne sais comment certains peuvent encore nier la possibilité d'un amour du Très-Haut compris au sens propre, et prétendre que cet amour doit être compris dans un sens métaphorique. Peut-on nier que les caractéristiques que nous avons mentionnées sont des caractéristiques de beauté, des titres de louanges, des attributs de perfection et des qualités ? Peut-on nier que le Très-Haut en est doté ? Ou peut-on nier que la perfection, la beauté, la splendeur et la grandeur sont naturellement aimées de qui les perçoit ? Gloire à Celui qui se voile aux regards intérieurs des gens aveugles, afin de préserver jalousement Sa beauté et Sa majesté, afin que ne les contemplent que les êtres destinés à la plus belle finalité, ceux qui sont écartés des flammes du voile ! Et gloire à Celui qui laisse les hommes promis à la perdition dans l'obscurité de leur aveuglement, si bien qu'ils errent dans l'arène des réalités sensibles et se perdent dans les dédales des désirs bestiaux.

Ces gens « connaissent [des réalités] apparentes de la vie terrestre, mais ne se préoccupent pas de l'au-delà »[\[33\]](#) ; « louange à Dieu ! La plupart

d'entre eux ne savent pas ».[34]

L'amour engendré par cette dernière cause (les attributs de perfection) est plus intense que l'amour engendré par la bienfaisance. Parce que la bienfaisance augmente et diminue. C'est pourquoi Dieu inspira à David : « Le plus aimé de Mes bien-aimés est celui qui M'adore sans attendre rien en retour, et vise simplement à donner à la Seigneurie son juste droit. » Et les Psaumes mentionnent : « Qui est plus injuste que l'homme qui M'adore pour gagner le Paradis ou éviter l'Enfer ? Si Je n'avais pas créé le Paradis et l'Enfer, ne mériterais-je pas que l'on M'adore ? »

Jésus était passé près d'un groupe de dévots aux corps émaciés. Ils lui dirent : « Nous craignons l'Enfer et nous aspirons au Paradis. » Il leur répondit : « Quoi ?! Craignez-vous une création et aspirez-vous à une création ?! » Puis il passa près d'un autre groupe de gens tout aussi décharnés que les premiers. Ils lui dirent : « Nous adorons Dieu par amour et par déférence. » Il leur répondit : « Vous êtes les véritables saints de Dieu. C'est auprès de vous qu'il m'a été ordonné de rester. »

Abû Hâzim a dit à ce sujet : « J'aurais honte de L'adorer en vue d'une récompense ou pour m'épargner une sanction. Car je ressemblerais en cela au mauvais serviteur, ce serviteur qui ne fait rien s'il ne craint pas une punition ; et je ressemblerais au mauvais employé, cet employé qui ne fait rien s'il ne reçoit pas de salaire. » Une tradition prophétique rapporte en ce sens : « Ne soyez pas comme un mauvais employé, qui ne fait rien s'il n'espère pas un salaire, ou comme le mauvais serviteur, qui ne fait rien s'il n'y est pas poussé par la crainte. »

La cinquième cause de l'amour correspond à celle qu'engendrent la convenance et l'affinité. Parce que les choses semblables s'attirent, et les êtres sont enclins à tendre vers des êtres qui leur ressemblent. C'est pourquoi les enfants affectionnent la compagnie d'autres enfants, tandis que les adultes préfèrent côtoyer d'autres adultes ; puis que les oiseaux se regroupent avec les individus de leur espèce et s'écartent des individus d'autres espèces. Il est plus fréquent qu'un savant cultive la compagnie d'un autre savant que celle d'un artisan ; et les menuisiers fréquentent d'ordinaire les menuisiers plus que les agriculteurs. C'est un fait qu'indiquent l'expérience, les témoignages et les récits, comme nous l'avons approfondi au chapitre de la fraternité en Dieu, dans le livre sur le compagnonnage. Le lecteur pourra donc s'y référer. Si l'affinité est une cause d'amour, cette affinité peut porter sur une caractéristique extérieure,

comme c'est le cas des deux enfants qui correspondent l'un à l'autre par leur jeune âge ; et elle peut porter sur un trait intérieur et ne pas se voir, comme c'est le cas de l'unité qui se crée parfois entre deux individus, sans que cela procède d'une beauté, d'un désir ou d'un quelconque intérêt. C'est ce qu'a indiqué le Prophète lorsqu'il a dit : « Les esprits sont des armées coalisées : ceux qui se reconnaissent s'unissent, et ceux qui s'ignorent se divisent. » La reconnaissance mutuelle reflète l'affinité, tandis que l'ignorance réciproque reflète l'incompatibilité. Or cette cause justifie également d'aimer le Très-Haut, en raison d'affinités qui ne relèvent pas d'une ressemblance formelle, mais de réalités spirituelles cachées. Certaines de ces réalités peuvent être mentionnées dans les livres, d'autres ne peuvent pas être retranscrites et demeurent secrètes. C'est à l'aspirant de les découvrir en chemin lorsqu'il remplit les conditions du cheminement initiatique.

Parmi ces réalités qu'il est possible de mentionner, on peut citer la proximité du serviteur relativement à son Seigneur, sous le rapport des attributs. Dieu demande en effet à Ses serviteurs de se conformer à Ses attributs, et de se revêtir des vertus seigneuriales. C'est pourquoi il est dit : « Revêtez-vous des vertus de Dieu ! » Se revêtir de ces attributs consiste à acquérir les caractéristiques louables – lesquelles correspondent aux attributs divins – telles que la science, la bonté, la bienfaisance, la douceur, la prodigalité, la miséricorde envers les hommes, la propension à les conseiller et à les guider vers la vérité, et à les préserver de l'erreur, ainsi que d'autres vertus prescrites par la voie légale. Tout cela rapproche de Dieu, non en termes de distance mais en termes d'attributs. Quant aux affinités et correspondances qu'il ne convient pas de retranscrire dans les livres, il en est une propre aux êtres humains, évoquée par la parole du Très-Haut : « Ils t'interrogent au sujet de l'Esprit. Dis-leur : “L'Esprit relève de l'ordre de mon Seigneur”. »^[35] Car Dieu indique qu'il s'agit d'un fait seigneurial qui dépasse l'entendement. Plus explicite encore est cette autre parole du Très-Haut : « Puis lorsque J'aurai parfait sa forme et que J'aurai insufflé en lui de Mon esprit, tombez prosternés devant lui. »^[36] C'est pourquoi Dieu ordonna aux anges de se prosterner devant Adam. Ce fait est également indiqué par la parole de Dieu : « Nous avons fait de toi un lieutenant sur terre. »^[37] Car Adam ne serait pas digne de cette lieutenance sans cette affinité. L'envoyé de Dieu y fait également allusion lorsqu'il dit : « Dieu a créé Adam à Son image. » Certaines personnes, ne voyant que la forme extérieure et sensible, ont adopté sur cette base une doctrine anthropomorphiste. Mais Dieu est bien au-delà de ce

que prétendent les ignorants !

Il est également fait allusion à ce point dans la parole de Dieu adressée à Moïse : « J'étais malade, et tu ne M'as pas rendu visite. » Moïse lui répondit : « Ô Seigneur comment cela est-il possible ? » Dieu ajouta : « Mon serviteur nommé untel était malade, et tu ne lui as pas rendu visite. Or si tu l'avais fait, tu M'aurais trouvé auprès de lui. » Cette affinité ne se révèle qu'en pratiquant assidument les adorations surérogatoires, outre l'accomplissement irréprochable des adorations obligatoires, comme le dit le Très-Haut dans le hadith : « Mon serviteur ne cesse de se rapprocher de Moi par ses adorations volontaires jusqu'à ce que Je l'aime. Et lorsque Je l'aime, Je suis l'ouïe dont il use pour entendre, la vue dont il use pour voir, la main dont il use pour saisir, et le pied dont il use pour marcher. »

Il s'agit là d'un sujet à l'abord duquel il convient de retenir les élans du cœur. Car les gens sont divisés sur la question. Certains penchent pour un anthropomorphisme patent ; d'autres adoptent un avis tout aussi excessif assimilant la notion d'affinité à celle d'unité, si bien qu'ils professent la fusion substantielle. L'un d'eux a même dit : « Je suis le Vrai. » Les chrétiens se sont également égarés au sujet de Jésus . Ils prétendent qu'il est Dieu. D'autres prétendent que la nature humaine et la nature divine se sont confondues. D'autres encore soutiennent qu'il s'unifia à Dieu.

Quant à ceux à qui apparaît l'impossibilité de l'anthropomorphisme, autant que l'impossibilité de l'unification et de la fusion substantielle, et à qui a été révélé le secret, ils sont une minorité. Abû al-Hasan an-Nûrî est sans doute l'un de ceux-là. Un jour qu'il était pris par l'émotion spirituelle, il clama ces vers :

Ton amour me conduit en cet endroit parfois,
Où mon esprit se tient confondu par l'émoi !

Emporté par sa vive émotion, il se mit alors à courir sur un champ de roseaux dont les cannes avaient été coupées à ras. Il courut ainsi si longtemps que ses pieds tuméfiés se mirent à gonfler, et qu'il en mourut. Cette cause de l'amour est la plus immense et la plus intense. C'est aussi la plus précieuse, la plus improbable et la plus rare.

Voilà donc les causes connues dont procède l'amour. Toutes ces causes sont pertinentes relativement à Dieu, selon un sens propre non un sens métaphorique ; elles sont même au plus haut point pertinentes. Il est donc

raisonnable et concevable, selon l'avis des gens éclairés, de n'aimer que Dieu ; de même qu'il est raisonnable et concevable, selon l'avis des gens aveuglés, de n'aimer que des êtres autres que Dieu.

Toute créature aimée pour une de ces causes est susceptible d'être aimée parallèlement à une autre créature, en raison de la participation de celle-ci à cette même cause lui valant l'amour. Or le partage d'une prérogative est en soi un manque en l'amour et une atteinte à sa perfection. Et nul n'est qualifié d'aimé qui n'ait d'associé en cet amour : s'il n'en a pas, il peut nécessairement en avoir, hormis dans le cas de Dieu, exalté soit-Il. Car Celui-ci dispose des attributs qui sont la plus haute forme de majesté et de perfection, et Il n'a pas plus d'associé en cela dans les faits, qu'Il n'en en puissance. Son amour ne souffre donc à l'évidence aucun associé et n'est affecté d'aucun manque, tout comme Ses attributs ne souffrent aucun associé. Il est donc Celui qui est digne de l'amour dans son principe et sa perfection, sans que nul ne partage avec Lui cette prérogative.

La connaissance et la contemplation de Dieu[38]

Les plaisirs sont associés aux perceptions. L'homme rassemble en lui un ensemble de capacités et de dispositions naturelles, et à chacune de ces capacités et de ces dispositions naturelles correspond un plaisir, le plaisir résidant dans l'assouvissement du besoin naturel pour lequel ces facultés sont créées. Ces dernières n'ont donc pas été créées en l'homme en vain. Chaque capacité et disposition naturelle est au contraire placée en lui pour une raison précise qui n'est autre que ce vers quoi elle tend naturellement. La disposition à la colère, par exemple, a été créée pour permettre d'apaiser un ressentiment et se venger. Il est donc évident que le plaisir qui y correspond réside en la victoire et la vengeance vers lesquelles elle tend par nature. L'appétit a été créé pour que l'homme cherche la nourriture qui le sustente. Et à l'évidence, le plaisir qui y correspond consiste à manger cette nourriture vers laquelle il incline naturellement. Il en va de même du plaisir de l'ouïe, de la vue, de l'odorat. Chacune des dispositions naturelles qui sont associées à ces sens implique des nuisances et des plaisirs. Il y a également dans le cœur une disposition naturelle que l'on appelle « lumière divine », selon la parole du Très-Haut : « Celui dont Dieu a dilaté la poitrine, la disposant à assentir à l'islam : [cet homme] qui suit une lumière de son Seigneur. »[39] Elle peut également être appelée « raison » ou « discernement », ou encore « lumière de la foi » ou « certitude ». Peu importe les appellations. Les terminologies varient, si bien que l'homme peu perspicace s'imagine souvent que cela est dû à des divergences, car il cherche le sens dans la lettre, alors que c'est l'inverse qu'il convient de faire.

Le cœur se distingue de toute autre partie du corps par sa capacité à appréhender des réalités intangibles qui ne relèvent ni de l'imagination ni des sens. Il conçoit l'idée de création du monde et de la nécessité d'un créateur antérieur à celui-ci, ainsi que d'un être gérant ce monde avec sagesse et doté d'attributs de divinité. Appelons cette prédisposition « entendement » ('aql), en faisant bien attention néanmoins à ne pas y voir cette autre faculté de réflexion dont on use pour la controverse et la polémique. Ce terme est souvent utilisé en ce sens, c'est pourquoi certains soufis la blâment.[40] Sans quoi, la faculté qui distingue l'homme des bêtes

et au moyen de laquelle il accède à la connaissance de Dieu, est la plus estimable faculté qu'il possède. Il ne convient donc pas de la déprécier.

Cette aptitude innée a été créée afin de permettre à l'homme de connaître la réalité profonde de toutes choses. Elle tend donc naturellement vers la connaissance et la science, lesquelles constituent son plaisir, au même titre que chaque prédisposition tend vers son plaisir propre. Il n'échappera à personne que la science et la connaissance comportent un plaisir. C'est si vrai que lorsque l'on dit de quelqu'un qu'il est savant dans un domaine, même le plus futile, il en éprouve beaucoup de joie ; à l'inverse, lorsque l'on dit de quelqu'un qu'il est ignorant, même relativement à un sujet sans importance, il se vexe. Et c'est si vrai que l'être humain ne peut quasiment pas s'empêcher d'étaler ostensiblement son savoir et de s'en prévaloir, même sur des sujets insignifiants. Ainsi le spécialiste des échecs, en dépit de la futilité de ce jeu, se retient difficilement de bavarder sur le sujet et de garder pour lui ses enseignements : il expose sans retenue ce qu'il sait. S'il le fait, c'est que ce savoir lui procure du plaisir et un sentiment de perfection. La science est un des plus éminents attributs de la seigneurie divine, et elle participe du plus éminent trait de perfection. C'est pourquoi l'homme apprécie naturellement que l'on vante son intelligence et son érudition, ces éloges suscitant en lui une sensation de perfection et de connaissance sans limite. C'est ainsi qu'il en arrive à s'infatuer et à se satisfaire de sa personne.

Le plaisir que procure la connaissance de l'agriculture et de la couture n'est pas semblable à celui que procurent les sciences politiques ; et le plaisir que procure la connaissance de la grammaire et de la poésie n'est pas comparable à celui que procure la connaissance de Dieu, de Ses attributs, de Ses anges et du royaume des cieux et de la terre.

En somme, le plaisir que procure la science est à la mesure de la noblesse de cette science ; et la noblesse de cette science est à la mesure de son objet. L'homme aime être informé des affaires cachées de ses semblables : lorsqu'il en est informé, il en tire une certaine jouissance. Et lorsqu'il n'est pas informé de tels faits, il a naturellement tendance à s'en enquérir.

De fait, connaître les intentions cachées et les dessous de la gestion du gouverneur de sa région, procure à l'individu plus de plaisir que de connaître les secrets du paysan ou du tisserand local. Et savoir les secrets et les intentions cachées du ministre dans le cadre de son ministère, lui procure plus de plaisir que de connaître les secrets du gouverneur. Puis,

connaître les affaires privées du roi ou du sultan qui dirige le ministre en question, lui procure plus de plaisir encore que de connaître les secrets de ce ministre. La fierté qu'il éprouve, et le zèle qu'il déploie pour connaître de tels faits, sont à la mesure de son plaisir.

Il apparaît donc que la plus appréciable des connaissances est la plus noble, et que la noblesse de celle-ci est à la mesure de celle de l'objet de connaissance. Plus un objet de connaissance est sublime, parfait, noble et estimable, plus la connaissance qui lui est afférente est une source de plaisir abondante et un titre de noblesse prisable.

Or est-il en l'existence une réalité plus insigne, plus éminente, plus noble, plus parfaite et plus immense que cet Être qui crée toute chose, qui donne à chacune sa perfection, sa beauté, son commencement et son recommencement, cet Être qui ordonne et gère la création ? Peut-on imaginer qu'il y ait en l'univers un être disposant d'un plus grand royaume, d'une plus grande perfection, d'une plus grande beauté, d'une plus grande splendeur et d'une plus grande majesté que le Seigneur, ce Seigneur dont on ne saurait pas plus décrire la majesté dans ses plus petits aspects que dépeindre les prodigieuses dispositions.

Si tu ne doutes pas de cela, il t'apparaîtra également indubitable que la connaissance des secrets de la Seigneurie et que la science relative à la gestion des affaires divines afférente à toute la création, est la plus insigne connaissance qui soit, et par conséquent, la plus appréciable, la plus agréable et la plus attrayante. Il t'apparaîtra ainsi légitime qu'elle suscite en l'âme, plus que toute autre science, un sentiment de perfection et de valeur propre ; et tu tiendras pour acquis le fait qu'elle est plus digne de susciter la joie et la quiétude, et d'augurer du bonheur futur.

Nous voyons donc que la science est source de plaisir et que la plus appréciable des sciences est celle relative au Très-Haut, à Ses attributs, Ses actions, Sa gestion de Son royaume depuis le sommet du trône jusqu'aux confins de la terre.

Il convient de savoir, en outre, que le plaisir que procure la connaissance est plus intense que tous les autres plaisirs, c'est-à-dire ceux que procurent l'assouvissement des désirs ou de la colère, ou bien ces autres liés aux cinq sens.

Les plaisirs varient d'abord dans leur nature : le plaisir sexuel, par

exemple, n'est pas le même que le plaisir musical ; et le plaisir de la connaissance n'est pas le même que celui du pouvoir. Puis ils varient en intensité : le plaisir du jeune homme assouvissant son désir charnel après une longue privation est plus grand que celui qu'éprouve l'homme mûr déjà largement satisfait en accomplissant le même acte ; et la vue d'un visage extrêmement beau procure plus de plaisir que la vue d'un visage d'une beauté moyenne.

On connaît la prévalence d'un objet de jouissance chez l'individu au fait qu'il penche pour l'un plutôt que pour l'autre. S'il a le choix entre regarder une belle image et sentir des parfums délectables, et qu'il choisit de regarder la belle image, on saura qu'il éprouve plus de plaisir en celle-ci qu'en les parfums. Si le repas est servi et qu'un joueur d'échec continue sa partie, on saura qu'il préfère s'assurer la victoire que manger. C'est là une aune très fiable pour mesurer la prévalence des plaisirs.

Les plaisirs se divisent donc en plaisirs extérieurs, comme les plaisirs relatifs aux sens, et en plaisirs intérieurs, comme celui du pouvoir, de la supériorité, de l'honneur, de la science, etc. Ces derniers, en effet, ne sont pas le lot des yeux, du nez, des oreilles, des doigts ou de la langue. Or il se trouve que les réalités intérieures prévalent sur les réalités extérieures chez les gens de perfection. A choisir entre le plaisir d'un poulet gras au amandes et le plaisir de la gouvernance, de la victoire sur les ennemis et de l'autorité, l'homme à la vue courte, au cœur éteint et à l'appétit insatiable, choisirait la viande et les douceurs culinaires ; tandis que l'homme de haute aspiration et de saine raison choisirait la gouvernance : dans cette perspective, il fera peu de cas de sa faim, et patientera plusieurs jours s'il le faut sans satisfaire son besoin en nourriture. Son choix de la gouvernance indique que celle-ci est plus appréciable à ses yeux que les mets délicieux. Assurément, l'homme immature, dont l'être intérieur n'est pas encore pleinement développé, comme l'enfant, ou l'homme dont les facultés intérieures sont altérées, comme l'aliéné, préférera sans doute les plaisirs gustatifs aux plaisirs de la gouvernance.

Aussi, de même que le plaisir de la gouvernance et des honneurs est plus apprécié de l'homme mature et exempt de folie que ces autres plaisirs, le plaisir de la connaissance du Très-Haut, de la perception de la beauté de la présence seigneuriale et de l'accès aux secrets des choses divines, est plus appréciable que celui de la gouvernance. Rien n'exprime mieux ce fait que la parole du Très-Haut : « L'être n'a pas idée des consolations qui lui sont

réservées »[\[41\]](#) ; ainsi que la parole du Prophète indiquant que Dieu réserve aux hommes des bienfaits que nul œil n'a jamais vus, que nulle oreille n'a jamais entendus, et que nulle pensée humaine n'a jamais conçus. Seul un homme ayant goûté aux deux plaisirs a conscience de ce fait.

Ceci étant posé, tout individu conscient de ce que nous venons de dire penchera inévitablement pour le recueillement, l'isolement, la réflexion, et le souvenir de Dieu ; il se plongera dans les océans de la connaissance et renoncera au pouvoir. Il ne donnera plus d'importance aux créatures et à ceux qui les gouvernent, car il saura que cette gouvernance est éphémère tout comme les gens concernés par celle-ci, et il saura que cette position enviable ne manque pas d'inconvénients, et sera perdue au moment de mourir. Même si la terre se couvrait de toutes ses parures, et que les gens s'imaginaient avoir pouvoir sur elle, il préférerait, à ce qu'elle offre, le plaisir de la connaissance de Dieu, le plaisir de contempler Ses attributs et Ses actes, et d'admirer l'organisation de Son royaume, du plus haut point de celui-ci au plus bas point. Car cette connaissance n'est pas altérée par les concurrences et les nuisances, et elle est assez vaste pour tous ceux qui y prétendent : son étendue, d'un point de vue quantitatif, est celle des cieux et la terre, et d'un point de vue qualitatif, elle est infinie. Si bien que le gnostique demeure en sa contemplation dans un Paradis aussi large que les cieux et la terre. Il vaque dans ses jardins, cueille ses fruits, s'abreuve à ses bassins, sans craindre que ces plaisirs ne cessent. Parce que les fruits de ce Paradis ne s'épuisent pas, et ne sont pas frappés d'interdits ; et parce que ses habitants y sont permanents et éternels, et ne souffrent nulle mort. Car, en effet, la mort ne saurait toucher le lieu de la connaissance du Très-Haut, c'est-à-dire, cet esprit procédant d'une réalité seigneuriale céleste. La mort ne fait qu'en changer les dispositions, en interrompre les préoccupations et en briser les entraves ; elle le libère de sa prison, et ne saurait l'annihiler : « Et ne pense pas que ceux qui se font tuer en défendant la cause de Dieu sont morts. Ils sont bien vivants auprès de leur Seigneur et comblés de faveurs. Ils se réjouissent des grâces que Dieu leur fait et augurent [de la venue] de ceux qui ne les ont pas encore rejoints. »[\[42\]](#) Et ne crois pas que ce verset concerne uniquement ceux qui se font tuer lors d'une bataille, car le gnostique acquiert par chaque souffle le rang de mille martyrs. La tradition rapporte que les martyrs souhaiteront dans l'au-delà revenir à la vie terrestre afin de se faire tuer de nouveau, du fait de l'immense récompense réservée au martyr. Mais ils regretteront de ne pas avoir été parmi les savants, en voyant le rang de ceux-ci.

Ainsi, toutes les régions du royaume céleste et de la terre sont-elles l'espace du gnostique. Celui-ci y vaque où bon lui semble sans qu'il ait besoin de se déplacer physiquement. Sa contemplation de la beauté du royaume céleste fait qu'il demeure dans un Paradis vaste comme les cieux et la terre. Et tous les gnostiques disposent de ce même espace, sans qu'ils se gênent les uns les autres. En fait, l'étendue de l'espace dont chacun dispose est à la mesure de sa perception et de ses connaissances. Le rang de chacun auprès de Dieu diffère. Et les rangs sont innombrables.

Il apparaît donc, disions-nous, que le plaisir du pouvoir, qui est un plaisir intérieur, est plus intense chez les gens matures, que tous les plaisirs sensuels ; puis que ce plaisir n'est pas le lot des animaux, des enfants ou des fous. Chez les gens matures, les plaisirs sensuels et les désirs subsistent, parallèlement au plaisir du pouvoir. Mais ces gens apprécient davantage le pouvoir.

Quant au fait que la connaissance de Dieu, de Ses attributs, de Ses actions, de Son royaume céleste et des secrets de Sa gestion, procurent un plaisir plus grand que celui du pouvoir, seuls ceux qui ont atteint le rang de cette connaissance et l'ont goûtée en comprennent le sens. Il n'est pas possible de démontrer ce fait à l'homme dépourvu de cœur, parce que le cœur est justement la source de la faculté permettant de l'appréhender ; de même qu'il est impossible d'expliquer à un enfant que le plaisir sexuel est plus grand que le plaisir qu'il trouve dans le jeu de crosse ; ou d'expliquer le plaisir de sentir la violette à un homme privé d'odorat, celui-ci n'étant pas doté de la faculté nécessaire.

Je ne puis donc que conclure en disant : saura qui goûtera.

J'ajouterai néanmoins que les étudiants, même lorsqu'ils ne se préoccupent pas des connaissances relative au divin, ont parfois l'occasion de pressentir le parfum de ce plaisir, lorsqu'ils résolvent un dilemme ou mettent en lumière une confusion qui les préoccupaient grandement. Car, en effet, il s'agit là aussi de connaissances et de sciences, même si leur objet n'est pas aussi noble que les sciences dont je parle.

Quant à celui qui ne se préoccupe que des sciences divines, lorsqu'il découvre des secrets concernant le royaume de Dieu, fussent-ils minimes, il éprouve en son cœur une joie qu'il peut à peine contenir ; il s'étonne de lui-même et n'en revient pas d'être parvenu à cela, tant il est heureux. Mais ce sentiment ne peut être appréhendé que par l'expérience, et les discours ont

peu de valeur en la matière.

Ce bref aperçu t'indique que la connaissance de Dieu procure un plaisir plus grand que toute autre chose. C'est pourquoi Abû Sulaymân ad-Darânî a dit : « Dieu a des serviteurs qui ne sont distraits de Lui ni par la crainte du feu, ni par l'espoir du paradis, alors comment ce bas-monde pourrait-il les distraire de Lui ? »

C'est pourquoi un frère de Ma'rûf al-Karkhî avait demandé à celui-ci : « Ô Abû Mahfûz, d'où te vient tant de ferveur à adorer Dieu et à t'isoler des créatures ? » Comme il se taisait, l'homme ajouta après un moment : « Est-ce l'évocation de la mort ? » Ma'rûf répondit : « Mais qu'est que cette insignifiante chose que la mort ? – Alors est-ce la crainte de la tombe et du monde intermédiaire ? poursuivit l'homme. – Qu'est-ce encore que la tombe ? – Alors est-ce la crainte du feu et l'espoir du paradis ? – Et qu'est-ce que tout cela ? Un Roi possède l'ensemble de ces choses. Si tu L'aimes, Il te les fera oublier, et si tu apprends à Le connaître, Il te préservera de t'en soucier. »

Un récit attribue les paroles suivantes à Jésus : « Lorsqu'un homme cherche éperdument le Seigneur, cela le détourne de tout ce qui n'est pas Lui. »

Un Sheikh avait vu Bishr Ibn Hârith en songe. Il lui avait demandé : « Que font Abû Nasr at-Tammâr et 'Abd al-Wahhâb al-Warrâq ? » Il répondit : « Je viens de les laisser sous le regard bienveillant de Dieu : ils mangent et boient. – Et toi ? reprit le Sheikh. – Dieu savait que je n'avais pas envie de manger et de boire, et Il m'a accordé de Le contempler. »

'Alî Ibn al-Muwaffaq raconte quant à lui : « J'ai vu en songe qu'on me faisait entrer au Paradis et que je voyais un homme assis à une table. Il était entouré de deux anges, l'un à droite, l'autre à gauche. Ces anges portaient à sa bouche toutes sortes de mets qu'il dégustait. J'ai vu également un homme debout devant la porte du Paradis. Il examinait les visages des gens, puis laissait entrer certains d'entre eux et refoulait d'autres. Puis je passai mon chemin et m'avançai vers le jardin sanctifié, et je vis sous les tentes du trône un homme qui contemplait Dieu les yeux grands ouverts sans sourciller un seul instant. Je demandai alors à Ridwân, le gardien du Paradis : “Qui est cet homme ?” Il me répondit : “C'est Ma'rûf al-Karkhî. Il adora Dieu durant sa vie sans craindre l'Enfer ou espérer le Paradis. Il ne L'adora que par amour. C'est pourquoi le Seigneur lui a accordé de Le contempler jusqu'au jour du Jugement.” Puis il indiqua que les deux autres

hommes étaient Bishr Ibn Hârith et Ahmad Ibn Hanbal. »

C'est pourquoi Abû Sulaymân a dit : « Quiconque est aujourd'hui préoccupé par sa personne, sera également préoccupé demain par sa personne ; quant à celui qui est préoccupé aujourd'hui par son Seigneur, il sera également préoccupé demain pas son Seigneur. »

Ath-Thawrî avait demandé à Râbi'a : « Quelle est la nature de ta foi ? » Elle avait répondu : « Je ne L'adore pas par peur de l'Enfer ou par envie du Paradis, comme agit un mauvais employé. Mais je L'adore par amour pour Lui et par ardeur. »

Elle a également déclamé ces vers :

Je suis en deux amours, de ton Être éperdue !
L'un naît de mon ardeur, l'autre n'est que Ton dû !
L'un me fit renoncer à ce qui n'est pas Toi ;
L'autre leva le voile afin que je Te vois.
Et je ne me prévaux, des feux que je Te voue :
Tant s'en faut, de T'aimer, c'est Toi seul que je loue !

Il est vraisemblable que « l'ardeur » fasse allusion à l'amour de Dieu découlant de Sa bienfaisance et de Sa bonté envers elle à travers des bienfaits immédiats ; et que l'amour « dû » fasse allusion à cet amour qu'engendrent la beauté et la majesté manifestées du Seigneur, ce second amour étant le plus sublime et le plus intense.

Le plaisir procuré par la contemplation de la beauté seigneuriale est celui que l'envoyé de Dieu a indiqué à travers un hadith sanctifié (qudsî)[43] : « Je réserve à Mes serviteurs [des bienfaits] que jamais œil n'a vus, que jamais oreille n'a entendus et que jamais pensée n'a conçus. »[44] Mais Dieu accorde certains plaisirs par anticipation en ce bas-monde, aux gens d'une extrême pureté de cœur. C'est pourquoi quelqu'un a dit un jour : « Je m'exclame : Ô Seigneur, ô Dieu ! Et cette parole m'est plus lourde à porter qu'une montagne. Parce qu'il n'y a pas lieu d'appeler un être si un voile ne nous sépare pas de lui. A-t-on vu quelqu'un appeler une personne assise à ses côtés ? » Il ajouta que lorsqu'un homme atteint le terme de cette science, les gens lui jettent des pierres. C'est-à-dire qu'il se met à proférer des paroles qui dépassent leur entendement, si bien qu'ils attribuent cela à la folie ou à l'hérésie.

Aussi, le but de tous les gnostiques n'est-il rien d'autre que l'union à Dieu et Sa rencontre. C'est la consolation réservée à l'âme, et dont celle-ci ne sait rien, cette consolation qui abolit tout souci et tout désir, qui couvre l'âme de béatitude, à tel point que si elle était précipitée en Enfer, elle ne sentirait rien, et à tel point que si les délices du Paradis lui étaient présentés, elle n'y prêterait pas attention. Parce que la félicité d'une telle âme est totale, et parce qu'elle a atteint le but suprême.

Alors je m'interroge : comment celui qui limite sa conception de l'amour aux choses sensibles peut-il croire à la délectation de la contemplation de la Face de Dieu, alors qu'Il est au-delà des images et des formes ? Et que fait-il de la promesse du Très-Haut à Ses serviteurs, affirmant que cette contemplation serait leur plus immense bienfait ?

Quiconque connaît Dieu, n'ignore pas que les plaisirs sensibles se consomment tous dans cette délectation.

Le poète a dit en ce sens :

Mon âme entretenait cent amours [et cent liens],
Depuis que je T'ai vu, il ne m'en reste qu'un !
Tous ceux que j'enviais convoitent mon haut rang :
Mon maître Te sachant, ils se font déférents !
Je leur laisse et la vie et leurs dévots emplois,
Fort de Ton souvenir, ô mon monde et ma foi !

Un autre a dit :

Plus amer que l'Enfer est Son franc désaveux,
Et plus doux que l'Eden est Son lien amoureux !

L'objet de ces gens n'était autre que de montrer la prévalence de la délectation du cœur engendrée par la connaissance de Dieu, sur la jouissance procuré par les nourritures, les boissons et les relations charnelles. Car le Paradis est le lieu par excellence des jouissances physiques, tandis que la délectation du cœur réside uniquement en la rencontre du Très-Haut.

Les étapes que franchissent les gens dans l'évolution de leurs plaisirs sont les suivantes.

L'enfant, à ses débuts, lorsqu'il commence à se mouvoir et à discerner, développe un instinct qui lui fait priser le jeu et la distraction, au point que ce penchant est chez lui plus fort que tout autre. Il développe ensuite un certain plaisir à se parer, se vêtir ou monter à cheval. Ce penchant lui fait délaissier le jeu. Il développe ensuite le plaisir sexuel et se prend à désirer les femmes. Pour y satisfaire, il est capable de renoncer à tous les plaisirs précédents. Il développe ensuite le goût du pouvoir, de l'ascendant et de l'accumulation de richesses. Ce qui correspond aux ultimes plaisirs de ce bas-monde, ainsi qu'aux plus élevés et aux plus intenses. Le Très-Haut a dit ainsi : « Sachez que la vie terrestre n'est que jeu, distraction, vaine parure, rivalité entre vous, profusion de bien et d'enfants. »[\[45\]](#) Plus tard, se développe en lui une autre disposition qui le sensibilise au plaisir de la connaissance du Très-Haut et de Ses actes. Il néglige alors tout ce qu'il prisait auparavant. Chaque forme de plaisir est donc plus fort que celui qui le précède, et ce plaisir-là est le dernier. Le penchant pour le jeu se manifeste à l'âge de discernement ; l'inclination pour les parures et les femmes à l'âge de la puberté ; le goût du pouvoir après vingt ans ; et l'amour des sciences vers quarante ans. C'est là l'aboutissement. Et de même que l'enfant se moque de ceux qui délaissent le jeu pour aller courtiser les filles puis pour aller briguer le pouvoir, les gouvernants se moquent de ceux qui renoncent au pouvoir pour se consacrer à la connaissance du Très-Haut. Les gnostiques prennent ainsi la parole de Dieu à témoin : « Nous raillez-vous ? Nous vous railons pareillement, et vous saurez un jour ! »[\[46\]](#)

La contemplation dans la vie présente et future [\[47\]](#)

Les réalités perçues se divisent en deux catégories : les réalités que la faculté imaginative peut se représenter, comme les pensées ou les corps visibles par leurs couleurs et leurs formes, qu'il s'agisse d'êtres humains, d'animaux ou de plantes ; et les réalités que la faculté imaginative ne peut concevoir, comme l'essence de Dieu, ou tout ce qui n'a pas de forme, comme la science, la puissance, la volonté, etc. Quiconque voit une personne puis ferme les yeux, continue de se représenter son image à l'intérieur de soi comme s'il la regardait. Mais s'il ouvre les yeux et la voit de nouveau, il constate une différence entre les deux images. Cette différence n'est pas due à une dissemblance – car l'image mentale est semblable à l'image réelle – mais au surcroît de clarté et de perceptibilité de la seconde. L'image visuelle se fait donc plus parfaitement visible et claire. Ce fait est comparable à ce que voit l'homme à l'aube, avant que la lumière du soleil ne se répande, puis à ce qu'il voit lorsque la lumière s'installe pleinement. Rien ne distingue ce qu'il voit dans les deux cas, si ce n'est un surcroît de clarté. L'image mentale est donc une perception et la vue est le parachèvement de cette perception mentale : elle est le dévoilement ultime. On appelle celle-ci « vision » parce qu'elle est le plus haut point de dévoilement, non parce qu'elle se situe dans l'œil. Je dirais même que si Dieu avait créé cette parfaite perception bénéficiant du dévoilement sur le front ou dans la poitrine, par exemple, il conviendrait toujours de l'appeler « vision ».

Si tu comprends cela, relativement aux images sensibles, tu dois savoir que les objets de science immatériels, peuvent être appréhendés selon deux degrés. L'un précède et le second complète. Et la différence d'intensité de visibilité et de clarté entre le premier et le second est comparable à la différence entre l'image mentale et l'image visuelle pour les réalités sensibles. La deuxième est également appelée contemplation, rencontre ou vision, relativement à la première. Parler de « vision » est pertinent dans le sens où l'appréhension dont il est question est le degré ultime de dévoilement. Le Très-Haut posa comme règle que les paupières fermées empêchent de voir clair et forme un voile entre les yeux et l'objet, et qu'il est nécessaire de lever ce voile pour voir de nouveau sans quoi la

perception demeure imaginative. De la même manière, le Très-Haut posa comme règle que tant que l'âme est voilée par les appétit du corps et les objets de désirs, et tant que certaines caractéristiques humaines la domine, elle ne peut aboutir à la contemplation et à la rencontre relativement aux connaissances immatérielles. Plus encore, ce bas-monde constitue en soi un voile qui s'y oppose inévitablement, tout comme les paupières empêchent de voir le monde sensible. Il y aurait long à dire sur les raisons pour lesquelles le monde constitue un voile, mais ce sujet sort du cadre de la science qui nous intéresse ici.

C'est pourquoi Dieu a dit à Moïse : « Tu ne me verras pas. »[\[48\]](#) Il a dit également : « Les regards ne l'atteignent pas »,[\[49\]](#) c'est-à-dire en ce monde. La vérité à ce sujet est que l'envoyé de Dieu n'a pas vu le Très-Haut, la nuit de son ascension céleste.

Lorsque le voile se lève au moment du trépas, les âmes demeurent souillées pas les impuretés de ce bas-monde et ne s'en débarrassent pas complètement. Puis lorsqu'elles passent de l'autre côté, elles se divisent en plusieurs catégories. Certaines ont tant accumulé de vice et d'oxydation, qu'elles se retrouvent dans l'état d'un miroir profondément dégradé par une trop longue exposition à la rouille, à tel point qu'il ne peut plus être réparé et poli. C'est le cas des gens voilés de leur Seigneur pour l'éternité. Nous demandons à Dieu de nous en préserver ! D'autres ne sont pas à ce point recouvertes et ne sont pas « scellées ». Elles peuvent encore être réparées et polies. Elles font donc un passage en Enfer nécessaire à la purification de leurs souillures. Et le temps qu'elles y passent est à la mesure de leur besoin de purification. Leur passage dure dans le meilleur des cas un instant. Et le plus longtemps que peuvent y rester les croyants, selon les récits prophétiques, est sept mille ans. Nulle âme ne quittera ce monde sans emporter avec elle quelque poussière et souillure, même si celle-ci est insignifiante. C'est pourquoi le Très-Haut a dit : « Il n'en est un parmi vous à qui soit épargné de s'y présenter. C'est une décision ferme et irrévocable de la part de ton Seigneur. Puis Nous sauverons les hommes pieux parmi eux, et Nous y laisserons les hommes iniques agenouillés. »[\[50\]](#) Toute âme est donc certaine de devoir passer par l'Enfer, mais non certaine d'en ressortir. Lorsque Dieu achève de la nettoyer et de la purifier, et que le terme fixé échoit, tout ce que la Révélation avait promis est accompli : la rétribution, l'exposition des œuvres, etc ; et tous ceux qui devaient entrer au Paradis y entrent. L'heure de ces événements est cachée. Dieu ne la révèle à personne en Sa création. Cela aura lieu après la Résurrection, or l'échéance

de la Résurrection est inconnue. A ce moment-là, Dieu débarrasse l'homme de ses souillures de sorte que son visage ne soit couvert de poussière, parce que le Vrai doit se manifester. Et le dévoilement dont bénéficie l'individu est alors, relativement à ce qu'il savait, comme le polissage du miroir relativement à l'image mentale que l'individu se représentait. Cette contemplation et manifestation est ce que l'on appelle « la vision ».

La vision est donc une réalité, dans la mesure où elle n'est pas comprise comme la complétion d'une image formelle, inscrite dans un espace. Le Seigneur des seigneurs est très au-delà d'une telle conception. Je dirais plutôt que cette connaissance réelle, complète et dénuée d'image, de forme et de mesure que tu avais de lui dans le monde immédiat, t'apparaîtra également dans l'au-delà. J'ajouterai que cette connaissance que tu avais de Lui dans ce bas-monde, sera complétée, si bien qu'elle t'apparaîtra parfaitement dévoilée et claire, et se fera contemplation. Il n'y a donc pas de différence entre la contemplation de l'au-delà et la connaissance terrestre, si ce n'est dans le surcroît de dévoilement et de clarté, comme nous l'avons explicité à travers l'exemple de la complétion de la représentation imaginative par la vision.

Si la connaissance du Très-Haut ne révèle le concernant, ni image, ni direction, il n'y a pas lieu que la complétion et la sublimation de cette même connaissance par surcroît de clarté jusqu'au plus haut point de dévoilement, révèle une direction et une image. Parce qu'elle ne s'en différencie que par un dévoilement plus grand. De même que l'image visuelle est semblable à la représentation imaginative elle-même, si ce n'est que la première est plus manifeste. Le Très-Haut a dit ainsi : « Leur lumière se déplacera devant eux et à leur droite. Ils diront : “Notre Seigneur, parachève notre lumière !” »[\[51\]](#) Car le parachèvement de la lumière n'a pour effet que d'accroître le dévoilement. C'est pourquoi seuls les gnostiques qui connaissent Dieu ici-bas ne parviennent au niveau de la vision et de la contemplation. Parce que la connaissance est cette graine qui se transforme en contemplation dans l'au-delà, de même que le noyau se transforme en arbre et le semi en plante. Celui qui ne plante aucun noyau dans sa terre peut-il espérer qu'un palmier y pousse ? Et celui qui ne sème rien en son champ peut-il espérer moissonner un jour ? Ainsi, celui qui ne connaît pas Dieu en ce monde peut-il espérer le voir en l'au-delà ? Et de même que la connaissance comporte des niveaux variables, la théophanie comporte également des niveaux variables. La différence de manifestation relativement au degré de connaissance, est comme la différence de plante

relativement à la catégorie de semi. Elles se différencient fatalement dans leur abondance, leur beauté et leur vigueur. C'est pourquoi l'envoyé de Dieu a dit que Dieu se manifesterà à tout le monde de façon commune, et à Abû Bakr de façon particulière. Or il ne faut pas s'imaginer que les gens d'un niveau en dessous de celui d'Abû Bakr éprouveront une délectation semblable à celle qu'il éprouvera en voyant et contemplant le Seigneur. Ils n'éprouveront qu'un centième de sa délectation, si leur connaissance représentait un centième de la sienne en ce monde. Puisque des secrets sont déposés dans les poitrines de certaines personnes, cela doit fatalement correspondre à des manifestations particulières en l'au-delà.

Aussi, en ce bas-monde certains préfèrent les plaisirs du pouvoir à ceux des nourritures et du sexe, et que d'autres préfèrent les plaisirs des sciences, de la résolutions des énigmes que recèlent les cieux et la terre, et de l'ensemble des questions relatives à Dieu, aux plaisirs du pouvoir, du sexe, des nourritures et des boissons réunis. De la même manière, certains en l'au-delà préfèrent-ils la délectation de la vision du visage divin aux jouissances du Paradis que leur procurent les nourritures et les houris. Or ses gens sont précisément ceux dont nous avons dit qu'ils préfèrent les délectations de la science, de connaissance et de la quête des secrets seigneuriaux aux plaisirs du sexe de la nourriture et des boissons, alors que tout le monde s'en préoccupe.

C'est pourquoi lorsque l'on demanda à Râbi'a al-'Adawiyya ce qu'elle pensait du Paradis, elle répondit : « Considère le voisinage avant de considérer la demeure où tu emménages. »^[52] Elle indiqua en cela que son cœur ne se préoccupait pas du Paradis, mais du Seigneur du Paradis. Aussi, quiconque ne connaît pas Dieu en ce bas-monde, ne Le verra-t-il pas dans l'au-delà. Et quiconque ne trouve pas de plaisir en Sa connaissance ici-bas, ne sera pas gratifié du plaisir de Sa vision dans l'au-delà. Il ne poursuivra pas dans la vie future, une relation qu'il n'aurait pas commencée dans le monde terrestre. On ne récolte que ce que l'on sème. Et l'homme sera ressuscité dans les dispositions qui étaient les siennes au moment de mourir ; et il mourra dans les dispositions qui étaient les siennes au cours de sa vie : ce qu'il entretenait de connaissance est cela même dont il tirera sa jouissance. Cependant, cette connaissance se changera en contemplation car le rideau sera levé, et sa délectation n'en sera que décuplée, de même que la volupté de l'amant est redoublée lorsqu'à l'image mentale de sa bien-aimée se substitue la vision directe de celle-ci : c'est pour lui l'ultime délectation.

La jouissance paradisiaque réside en ce que chacun peut avoir ce qu'il désire, or celui qui n'aspire qu'à la rencontre du Très-Haut, ne peut trouver son plaisir en un autre que Lui. Il se peut même que cet autre lui cause nuisance. Ainsi, la jouissance du Paradis est-elle à la mesure de l'amour du Très-Haut, et l'amour du Très-Haut est-elle à la mesure de Sa connaissance. L'essence des bonheurs réside en la connaissance que la Révélation exprime par la notion de foi.

Si tu objectes : « Si le plaisir de la vision est lié au plaisir de la connaissance, alors ce plaisir sera bien maigre même s'il est décuplé, parce que le plaisir de la connaissance en ce monde est maigre. Et le fait qu'il soit quelque peu décuplé ne lui donne pas pour autant la force des autres plaisirs paradisiaques. » Je répondrai que nier le plaisir de la connaissance dénote le manque de cette même connaissance. Or comment celui qui n'a pas acquis les connaissances dont il est question pourrait-il en concevoir le plaisir ? Puis si sa connaissance est très limitée et que son cœur est entravé par une multitude d'attachements ici-bas, comment pourrait-il percevoir la saveur de son peu de connaissances ?

Le fait est que les gnostiques, à travers leurs sciences, leurs méditations et leurs entretiens avec le Très-Haut, connaissent des délectations telles que si le Paradis leur était proposé en échange ici-bas, ils n'y consentiraient pas. Par ailleurs, cette jouissance, en dépit de sa plénitude, n'est pas comparable à la délectation de la rencontre et de la contemplation, de même que le plaisir de l'image mentale de l'aimée n'est pas comparable à celui de sa vision ; de même que le plaisir de sentir l'odeur de bon plats n'est pas comparable au plaisir de les manger ; et de même que le plaisir d'une caresse de la main n'est pas comparable au plaisir d'une relation charnelle. Expliquer l'immense différence entre ces deux plaisir ne peut se faire qu'au travers d'exemples.

Je dirais donc que l'intensité du plaisir de la vision du visage aimé en ce monde dépend de plusieurs facteurs. Le premier est le degré de beauté de l'aimé : plus le visage est beau, plus il en découlera un plaisir important. Le deuxième est l'intensité de l'amour, du désir et de la passion : le plaisir de l'homme intensément épris n'est pas le même que celui de l'homme faiblement épris. Le troisième est l'intensité de perception : le plaisir de la vue de l'aimée dans l'obscurité, derrière un voile ou de loin, n'est pas le même que le plaisir de sa vue de près, sans aucun voile et lorsque la lumière du jour est à son comble ; et le plaisir de l'enlacement avec un tissu

n'est pas le même que le plaisir de l'enlacement nu. Le quatrième facteur est l'éventuelle présence de contrariétés et de douleurs venant troubler et accaparer l'attention du cœur : le plaisir de l'homme sain de corps et entièrement disponible observant l'aimée, n'est pas semblable au plaisir de l'homme effrayé, malade, endolori ou soucieux.

Considère un homme entretenant un amour tiède qui regarderait le visage de l'aimée de loin et au travers d'un voile semi-transparent, et qui serait entouré de scorpions et de frelons affairés à le piquer, mais qui malgré tout continuerait à éprouver du plaisir à contempler l'aimée. Si sa situation changeait soudainement : que le voile était levé, que la lumière resplendissait et que les nuisances cessaient, qu'il demeurait sain de corps et dénué de soucis, et qu'un désir impérieux et un amour brûlant s'emparait de lui. Vois comme le plaisir serait intensifié au point de n'avoir plus rien de comparable avec le premier. Cet exemple te montre l'écart entre le plaisir du regard et le plaisir de la connaissance. Le voile semi-transparent est comparable au corps et à ses préoccupations ; les scorpions et les frelons sont comparables aux désirs dominant l'être humain : la faim, la soif, la colère, l'affliction, la tristesse, etc. Et la faiblesse du désir et de l'amour est comparable à l'incapacité de l'âme en ce monde à tendre vers le plérôme suprême, et à son inclination vers les plus viles jouissances, tout comme le jeune enfant n'est pas capable d'appréhender le plaisir du pouvoir et ne se préoccupe que de jouer avec un oiseau.

Le gnostique, même si sa science est solidement ancrée dans ce monde, ne manque pas d'être tourmenté par des contrariétés. Et il est impensable qu'il s'en défasse. Il se peut bien-sûr que les nuisances faiblissent par moments, mais cela ne dure pas. Lorsqu'elles faiblissent, des splendeurs de connaissances fulgurent, éblouissant la raison. La jouissance en est tellement immense que le cœur menace de rompre. Mais cela se produit ainsi qu'un éclair, et ne dure que rarement. Car bien vite, de nouvelles occupations, préoccupations et pensées se présentent et le troublent de nouveau. C'est un fait incontournable et invariable en ce monde éphémère, à tel point que les plaisirs demeurent altérés jusqu'à la mort. La vie agréable ne se peut escompter qu'après la mort. L'existence véritable est celle de l'au-delà et « la demeure dernière est le lieu de la [vraie] vie, s'ils savaient ! »[\[53\]](#)

Quiconque en arrive à ce niveau de conscience aspire à la rencontre de Dieu, et attend la mort. Il n'y répugne que dans la mesure où il convoite un

surcroît de connaissance. Car la connaissance est comme la semence, or l'océan de la connaissance est sans rivage. Cerner l'essence de la majesté divine est donc impossible. Plus la connaissance de Dieu, de Ses attributs, de Ses actes et des secrets de Son royaume, est grande et fermement établie, plus la félicité sera grande et sublime dans l'au-delà. De même que plus les semis sont nombreux et de bonne qualité, plus la récolte sera foisonnante et belle. Or ces graines ne peuvent être rassemblées qu'en ce monde, et ne peuvent être plantés que dans le champ du cœur. Quant à la récolte, elle ne pourra se faire que dans l'au-delà. C'est pourquoi l'envoyé de Dieu a dit : « La plus grande félicité de l'homme est de vouer sa vie à Dieu. » Elargir et accroître la connaissance tout au long d'une vie nécessite, nous l'avons dit, de méditer beaucoup, de persévérer dans l'effort sur soi, de s'affranchir des attachements de ce monde, et de se vouer à la quête [du Vrai]. Cela prend fatalement du temps.

N'aspire à la mort que l'homme qui a cessé d'apprendre et à atteint le terme de ses possibilités. En revanche, celui qui aspire à davantage de connaissance répugne à mourir et souhaite vivre encore longtemps, car il estime être en deçà de ses capacités. Voilà pourquoi les gnostiques aspirent ou n'aspirent pas à mourir. Quant au commun des mortels, n'ayant d'autre perspective que de satisfaire des désirs immédiats, si ceux-ci sont largement satisfaits, ils souhaitent vivre, et s'ils ne sont pas satisfaits, il se languissent de mourir. Cette attitude, qui leur est préjudiciable, est le fait de leur ignorance et de leur inconscience. L'inconscience, en effet, est l'origine de toute infélicité ; tandis que la science est la source de toute félicité.

Tu sais maintenant ce que désigne l'amour, ainsi que la passion amoureuse, laquelle est en somme une forme extrême et véhémence de l'amour ; tu connais également ce qu'est le plaisir de la connaissance, ce qu'est la vision et la délectation inhérente à celle-ci. Nous avons vu que cette forme de délectation est supérieure à toute autre pour les être sagaces et matures, contrairement aux gens immatures, lesquels sont comme le jeune enfant qui prise davantage la nourriture que le pouvoir.

Tu te demanderas peut-être si le siège de la vision dans l'au-delà sera le cœur ou l'œil. Je répondrai que cette question fait l'objet de divergences. Mais les gens de discernement ne prêtent pas attention à de telles controverses. « Le sage mange les légumes sans se soucier de la terre qui les a vus naître ! »[\[54\]](#) Lorsqu'un homme brûle de voir sa bien-aimée, il est si pleinement accaparé par son amour qu'il ne se préoccupe pas de savoir

s'il voit avec ses yeux ou avec son front ! Ce qui l'importe, c'est de voir et de se délecter de cet instant. Il ne lui importe guère que cela se réalise en son œil ou ailleurs. L'œil n'est qu'un espace et un réceptacle : il n'est pas doué d'entendement ou de jugement.

Mais en vérité, la puissance éternelle de Dieu est infinie. On ne peut donc statuer de l'impossibilité d'une modalité ou d'une autre : les deux possibilités restent concevables. Ce que l'on sait de cet évènement relève uniquement de l'enseignement traditionnel. La vérité réside donc en l'avis des gens de la tradition et du consensus.[\[55\]](#) Cet avis, qui se fonde sur les textes de référence, pose que la vision se conçoit en l'œil. Dans cette perspective, les termes « vision » (ru'ya), « regard » (nazhar) ou autres termes employés dans les textes de référence, peuvent être interprétés selon leur sens littéral. Car il ne convient pas de gloser le sens littéral des textes, sauf en cas de nécessité.[\[56\]](#) Mais Dieu sait mieux !

Comment aviver l'amour de Dieu

Les êtres animés du plus vif amour du Très-Haut sont destinés à la plus grande béatitude dans l'au-delà. Car qu'est l'au-delà si ce n'est de se rendre auprès de Dieu et de connaître la félicité de Sa rencontre. Combien grande est la délectation de l'amant lorsqu'il arrive chez l'être aimé après l'avoir ardemment désiré ; lorsqu'il peut enfin le contempler pour l'éternité sans que nul tourment ne vienne troubler ce bonheur, sans que nul regard malveillant ou rival ne vienne l'importuner, et sans que la crainte de voir cet état s'interrompre n'en altère la jouissance. Mais cette délectation est à la mesure de l'amour : plus l'amour est grand, plus elle sera intense. Or c'est en ce bas-monde que le serviteur doit cultiver la divine dilection. En réalité, le croyant n'est jamais complètement dépourvu de cet amour, parce qu'il n'est pas dépourvu de la connaissance dont elle procède. En revanche, la plupart d'entre eux peuvent être coupés de l'ardente et envahissante dilection, cette dilection extrême que l'on appelle « amour passionnel ». Néanmoins, deux ressorts ont vertu de mouvoir cet amour en l'être.

Le premier consiste à affranchir le cœur des attachements terrestres et des inclinations pour toute réalité autre que Dieu. Car le cœur est comme un récipient, qui ne peut être rempli de vinaigre, par exemple, s'il est déjà plein d'eau. « Dieu n'a disposé deux cœurs dans le flanc d'aucun homme. »[\[57\]](#) Entretenir un amour parfait consiste donc à aimer Dieu de tout son cœur. Aussi, tant que l'individu se préoccupe d'un autre que Lui, une partie de son cœur est accaparée par cet autre. Et son amour est faible en proportion de ce qu'il se préoccupe d'un autre que Dieu, tout comme la quantité de vinaigre est proportionnelle à la place que l'eau lui laisse dans le récipient. C'est à cette éviction et à ce dépouillement que Dieu fait allusion à travers Sa parole : « Dis : Dieu. Et laisse-les s'enliser dans leurs vaines distractions. »[\[58\]](#) ; ainsi qu'à travers Sa parole : « Ceux qui déclarent : "Dieu est notre seigneur", puis adoptent un comportement droit. »[\[59\]](#) Je dirais même que c'est le sens de la formule : « Il n'est de dieu que Dieu » (lâ ilâha illâ Allâh), laquelle signifie : il n'est d'adoré et d'aimé en dehors de Lui. Car tout objet d'amour est d'une certaine manière adoré ; et cet esclave qu'est l'adorateur[\[60\]](#) porte le joug que lui soumet l'adoré. Ainsi tout amant est-il asservi par l'objet de son amour. C'est pourquoi le Très-Haut a dit : « As-tu vu celui qui prend ses passions pour divinité ? »[\[61\]](#) Et l'envoyé de Dieu a dit : « Il n'est de divinité dont le

serviteur fasse un objet d'adoration plus détestable que ses passions. » C'est pourquoi le Prophète a dit par ailleurs : « Quiconque déclare : "Il n'est de dieu que Dieu" avec sincérité est destiné au Paradis. » Or la sincérité consiste à dépouiller le cœur pour le consacrer exclusivement à Dieu de telle sorte qu'il n'y reste plus aucune trace d'idolâtrie, et que Dieu soit son unique Aimé, unique Adoré et unique Objectif. Pour quiconque est ainsi disposé, le bas-monde est une prison, parce qu'il l'empêche de contempler l'Aimé ; et la mort est pour lui cette libération lui permettant de se rendre auprès de cet Aimé. Grand bien fasse à ce prisonnier qui n'a qu'un seul Aimé qu'il se languit terriblement de voir, et qui finalement relâché, rejoint Celui-ci et bénéficie enfin d'une parfaite et éternelle quiétude.

Une des causes de la tiédeur de l'amour de Dieu dans les cœurs, est leur trop grande inclination pour ce bas-monde. Participent de ces inclinations, celles qu'ils entretiennent pour la famille, l'argent, les enfants, les proches, les biens immobiliers, le bétail, les jardins, les lieux d'agrément, etc. C'est si vrai que même l'individu qui prend plaisir à écouter le gazouillis des oiseaux ou à sentir la caresse de la brise matinale, abandonne une part de lui-même aux délices de ce monde, et risque par là même de voir son amour pour le Très-Haut décroître. Car plus il tisse un lien d'intimité avec ce monde, plus il se coupe du Seigneur. L'homme ne jouit de rien en ce bas-monde qui ne soit déduit de sa part en l'au-delà, aussi fatalement que, en se rapprochant de l'Orient, il s'éloigne de l'Occident, ou que, en réjouissant une de ses épouses, il fâche la seconde. Ce monde et l'autre monde sont en effet ainsi que des coépouses et ainsi que l'Orient et l'Occident. C'est un fait qui apparaît plus évident aux gens de discernement que n'apparaissent les objets physiques aux regards.

Le moyen de s'affranchir de l'inclination pour ce bas-monde consiste à suivre la voie de l'ascèse, à s'armer de patience et à se laisser conduire vers ces deux vertus par les rênes de la crainte et de l'espérance. Toutes les stations spirituelles que nous avons mentionnées, telles que le repentir, la patience, l'ascèse, la crainte ou l'espérance, n'étaient que des préludes à l'édification d'un des piliers de l'amour : dépouiller le cœur de ce qui est autre que Dieu. C'est un chemin qui commence par la foi en Dieu et en le Jour dernier, ainsi qu'en le Paradis et l'Enfer. De cette foi découlent la crainte et l'espérance, lesquelles à leur tour engendrent le repentir et la patience. Ce qui conduit l'individu au renoncement à ce monde, à l'argent, à la gloire et à tous les agréments. Il résulte de tout cela que le cœur, par

purification, se libère des réalités autres que Dieu, puis qu'il se prédispose à acquérir la connaissance de Dieu et à adopter Son amour. Les stations évoquées sont donc autant de préliminaires à la purification du cœur, laquelle est un des piliers de l'amour.

C'est ce qu'indique la parole du Prophète : « La pureté est la moitié de la foi. »

Le second de ces deux ressorts ayant vertu de conforter l'amour du Très-Haut, consiste en une connaissance solide de Celui-ci, une connaissance croissante qui finit par dominer le cœur après que celui-ci ait été purifié des préoccupations et des attachements qui le lient à ce bas-monde. Ce processus est semblable à celui de la graine que l'on plante en terre après l'avoir débarrassées des mauvaises herbes. Cette plantation est la deuxième moitié de la foi. Puis de la graine naît l'arbre de l'amour et de la gnose, cette bonne parole que le Seigneur nous décrit métaphoriquement en ces termes : « Ne vois-tu pas comme Dieu dépeint la bonne parole à travers la parabole d'un arbre dont les racines sont fermement établies et dont la ramure investit le ciel ? »^[62] C'est ce qu'indique également la parole du Très-Haut : « C'est vers Lui que remonte la bonne parole ; et Il élève l'œuvre vertueuse. »^[63] « La bonne parole » désigne la connaissance, et « l'œuvre vertueuse » est comme la beauté qui en découle en termes d'action, et comme le serviteur qui met en œuvre cette connaissance.

L'œuvre vertueuse, dans un premier temps, ne consiste à rien d'autre qu'à purifier le cœur de ce bas-monde, puis à le garder pur. Si bien qu'à travers cette œuvre, rien d'autre n'est visé que la connaissance. Quant à la connaissance relative la bonne manière d'agir, elle a pour raison d'être l'action. Aussi, la connaissance vient-elle en premier et en dernier. Elle vient en premier à travers la connaissance de l'action, laquelle a pour finalité l'action elle-même. Puis elle vient en dernier parce que le but de cette action est de nettoyer et de purifier le cœur afin qu'il laisse paraître l'éclatante vérité, et qu'il se pare de la connaissance des gnostiques, laquelle correspond à la science du dévoilement spirituel. Or l'amour croît, inévitablement, à mesure que cette science grandit, de même qu'un individu normalement constitué qui voit une belle personne incline vers elle et l'aime. Et plus il aime cette personne plus son amour lui est source de plaisir. Le plaisir est donc nécessairement subordonné à l'amour, et l'amour, à la connaissance. Et on ne saurait parvenir à cette connaissance – après avoir libéré le cœur des préoccupations de ce bas-monde – que par le

biais de la saine réflexion, de l'invocation assidue, de l'engagement extrême et de la méditation constante au sujet du Très-Haut, de Ses attributs, de Son royaume céleste, et de l'ensemble de Ses créatures.

Ceux qui atteignent ce degré se répartissent en deux catégories d'hommes. Les premiers sont les hommes « forts » : ceux dont la connaissance se porte en premier lieu sur le Seigneur, puis qui partent de cette connaissance pour connaître ce qui est autre que Lui. Les seconds sont les hommes « faibles » : ceux dont la connaissance se porte en premier lieu sur les œuvres, puis qui partent de cette connaissance pour remonter à l'Artisan de ces œuvres.

A la première catégorie fait référence la parole du Très-Haut : « N'est-il point suffisant que ton Seigneur soit témoin de toute chose »[\[64\]](#) ; ainsi que Sa parole : « Dieu témoigne qu'il n'est de Dieu que Dieu ».[\[65\]](#) C'est dans cette perspective qu'un gnostique à qui on demandait comment il avait connu son Seigneur avait répondu : « Grâce à mon Seigneur : car sans mon Seigneur, je n'aurais pas connu mon Seigneur. »

A la seconde catégorie font référence des versets coraniques comme : « Nous leur ferons voir Nos signes en des horizons [variés] et en eux-mêmes, jusqu'à ce qu'il leur apparaisse qu'il s'agit de la vérité »[\[66\]](#) ; « dis : “Considérez ce que renferment les cieux et la terre” »[\[67\]](#) ; « Il est celui qui a créé sept cieux superposés. Tu ne verras dans la création du Miséricordieux nul interstice. Lance donc ton regard : vois-tu quelque faille ; puis lance ton regard de nouveau : il reviendra vers toi lassé et épuisé. »[\[68\]](#)

Cette deuxième voie est la plus aisée et la plus large pour la majorité des aspirants. C'est aussi celle que le Coran prône le plus communément lorsqu'il commande de réfléchir, de méditer, de tirer leçon et d'observer, dans d'innombrables versets.

Peut-être diras-tu que ces deux voies que je décris sont confuses à tes yeux ; et souhaiteras-tu que je t'indique laquelle il convient de suivre pour acquérir la science et accéder à l'amour. Je répondrai que la plus éminente voie est celle qui consiste à déduire les vérités relatives à l'ensemble des créatures à partir du Vrai, exalté soit-Il. Mais cette voie est hermétique[\[69\]](#) et ce que l'on peut en dire est au-delà de l'entendement de la plupart des gens. Il est donc vain d'en faire mention par écrit.

Quant à la seconde voie, la plus facile et la plus abordable, elle demeure

dans l'ensemble à la portée des gens. Et si d'aucuns ne la comprennent pas c'est qu'ils ne s'emploient pas à méditer, préoccupés qu'ils sont à satisfaire à leurs désirs et à contenter les vœux de leur âme. Nous nous abstiendrons également de parler de cette voie parce qu'elle est en soi un vaste sujet aux ramifications innombrables. Car en effet, il n'est d'atome au plus haut point de l'univers ou dans les profondeurs de la terre, qui ne comporte de signes singuliers de la plénière puissance du Très-Haut, de Sa parfaite sagesse, de Son infinie majesté et de Son immensité. Il s'agit donc là d'un sujet sans fin. « Dis : “Si la mer constituait autant d'encre alimentant la parole de mon Seigneur, elle s'épuiserait avant que la parole de mon Seigneur ne s'épuise.” »[\[70\]](#) Aborder cette question reviendrait donc à se plonger dans l'océan des sciences du dévoilement. Or il ne convient pas de faire déborder cette science sur les sciences relatives aux comportements. Nous y ferons néanmoins allusion symboliquement à travers un exemple, afin d'indiquer brièvement la nature de cet enseignement.

La voie la plus aisée, ais-je dis, est celle qui consiste à considérer les œuvres. Parlons-en et laissons de côté la voie la plus éminente.

Les œuvres de Dieu sont nombreuses. Cherchons donc la plus petite, la plus infime et la plus insignifiante d'entre elles, et voyons ce qu'elle comporte de prodiges. La plus insignifiante création de Dieu est cette terre et ce qu'elle contient. Je veux dire comparée aux anges et au royaume céleste. Si tu la considères sous le rapport de la taille et du volume, tu dois savoir que le soleil, en dépit de sa petite taille apparente est cent soixante et quelques fois plus grand que la terre.[\[71\]](#) Vois comme la terre est petite par rapport à lui. Puis vois comme le soleil est petit par rapport à la galaxie dans laquelle il est implanté : c'est incomparable. Puis il se situe seulement dans le quatrième ciel, lequel est petit comparativement aux cieux qui lui sont supérieurs. Les cieux, à leur tour, comparativement au siège divin, sont comme un point dans un désert ; et le siège, comparativement au trône également. Sous le rapport formel et quantitatif, la terre est donc insignifiante en comparaison de ces réalités. Je dirais même que la partie immergée de la terre est insignifiante comparée aux océans. L'envoyé de Dieu a dit en effet : « La terre comparée à la mer est comme une étable comparée à la terre. »[\[72\]](#) C'est un fait dont témoignent l'observation et l'expérience.

Il est donc connu que la partie émergée de la terre est semblable à une petite île comparé au reste de la terre.

Considère ensuite l'être humain, qui fut créé d'un fragment de cette terre, ainsi que l'ensemble des animaux. Vois comme ils sont petits par rapport à la terre.

Mais laissons de côté cela, et intéressons-nous aux plus petits animaux que nous connaissons, tels que les moustiques ou les abeilles. Observe le moustique avec attention et lucidité. Vois comme Dieu l'a créé, en dépit de sa petite taille, à l'image de l'éléphant, lequel est le plus gros animal. Il l'a doté d'une trompe tout comme lui, ainsi que de pattes, et Il lui a ajouté des ailes. Vois comme Il a réparti ses membres extérieurs et y a inséré deux ailes ; Il a disposé ses pattes avant et arrière, l'a doté d'une ouïe et d'une vue ; Il a disposé en lui des organes et un appareil digestif lui permettant de se nourrir comme les autres animaux ; Il l'a doté de la faculté de se nourrir, de tirer, de pousser, de saisir, etc. Et cela ne concerne encore que son aspect formel et ses caractéristiques extérieures. Car vois ensuite comme Dieu lui a appris à trouver sa nourriture, lui a indiqué qu'il pourrait se sustenter du sang des hommes, et lui a donné la capacité de voler jusqu'à eux ; Il l'a doté d'une longue trompe effilée, lui a inspiré de plonger sa trompe dans les pores de notre peau, et lui a donné la force de le faire ; vois comme Il lui a appris à sucer et à déglutir le sang ; Il a fait que cette trompe soit creuse à l'intérieur afin que le sang y coule, termine dans son ventre, se répande dans tout son corps et le nourrisse ; vois comme Il l'a informé que l'homme tenterait de le frapper de sa main, et comme Il lui a enseigné à fuir habilement ; Il l'a doté d'une ouïe fine capable de percevoir les moindres mouvements d'une main encore loin ; le moustique cesse aussitôt de sucer pour s'enfuir, puis il revient dès que la main cesse de bouger. Dieu l'a doté de pupilles pour voir où se nourrir et pour pouvoir s'y rendre, en dépit de la petitesse de sa tête.

Tu peux remarquer que comme les yeux des insectes sont trop petits pour être dotés de paupières – cette membrane servant à polir le miroir de l'œil et à le débarrasser des impuretés et des poussières – Dieu dota ces animaux de petites pattes dont ils se servent pour essuyer leurs yeux. C'est le cas des mouches et des moustiques qui passent leur temps à s'essuyer les yeux.

Quant à l'être humain et aux animaux de grande taille, ils sont dotés de paupières. Celles-ci, dont les extrémités sont très fines, ont la faculté de se refermer et de rassembler les poussières qui s'accumulent afin de les repousser jusqu'à l'extrémité des cils. En outre, le Seigneur a fait les cils de couleur noirs afin qu'ils captent la lumière et participent à la vue, et afin

qu'ils donnent de la grâce aux regards. Lorsque le vent soulève un nuage de poussière, l'être humain a la possibilité de plisser les yeux afin de voir à travers ses cils tout en se préservant des poussières.

Dieu a donc doté le moustique d'un autre outil que les paupières pour nettoyer ses yeux : Il lui a enseigné comment les lustrer à l'aide de ses petites pattes. En raison de sa faible vue, le papillon se précipite sur les lampes. Il croit y voir la lumière du jour. Ce pauvre animal, lorsqu'il voit cette lumière de nuit, s'imagine qu'il est dans une pièce obscure et que la lampe est un ajour dans cette pièce qui le conduira vers la lumière. Il s'y précipite donc. Et lorsqu'il dépasse la lampe, croyant qu'il a raté l'ouverture et n'a pas bien mesuré la distance, il revient en arrière, et finit ainsi par se brûler. Tu t'étonneras peut-être de son peu d'intelligence et de son ignorance. Eh bien sache que l'ignorance de l'être humain est plus dégradante encore : cette façon qu'ont les êtres humains à se précipiter vers les objets de plaisir est à l'image de l'empressement qu'a le papillon à se brûler les ailes ! Il voit la lumière des plaisirs selon son apparence première et ne sait pas qu'elle renferme un poison incurable et mortel. Il se jette inconsidérément dessus, jusqu'à s'y plonger complètement et s'y enchaîner, et il court ainsi à sa perte pour l'éternité. Si au moins l'ignorance de l'homme était à la mesure de celle du papillon, il se jetterait dans le feu par méprise et en sortirait aussitôt. Mais lui s'y précipite pour l'éternité, ou du moins pour une longue période. C'est pourquoi l'envoyé de Dieu : « Je n'ai de cesse de vous tenir à l'écart de l'Enfer, et vous vous y précipitez tel le papillon sur le feu ! »

C'est là un bref aperçu des merveilles que le Très-Haut a créées dans de simples petits insectes. Ce qu'on y trouve est si prodigieux que si les hommes, du premier au dernier, se rassemblaient pour en cerner l'intime mécanisme, ils en seraient incapables. Ils ne peuvent cerner que quelques aspects apparents de ces merveilles. Quant aux secrets les régissant, ils demeurent la propriété du Seigneur, exalté soit-Il !

Tout animal ou plante est en soi une merveille, et même, un ensemble de merveilles particulières qu'il ne partage avec nul autre. Vois ce que l'abeille a d'exceptionnel ! Dieu lui inspira de bâtir ses ruches dans les montagnes, les arbres et les toitures. Elle constitue par sa salive de la cire et du miel. De cette cire on tire une source de lumière, et de ce miel, un remède ! N'est-il pas stupéfiant de voir comment elle butine les fleurs des champs et des arbres, tout en rejetant les diverses impuretés ; comment elle obéit à une

reine qui a régence sur la colonie entière ; et comment Dieu a donné à celle-ci l'autorité de pratiquer une justice exécutive si grande qu'elle peut tuer sur le seuil de la ruche toute abeille qu'elle verrait transporter une impureté. N'est-il pas au plus haut point surprenant que toi, être humain conscient de tes actes, [tu te montres si injuste] : tu es hostile à tes semblables [quand il n'y a pas lieu] et tu prends pour maître tes frères [qui n'ont pas d'autorité sur toi], même quand ce n'est pas motivé par le souci de manger ou de satisfaire un désir sexuel ou autre ![\[73\]](#) Mais passons sur ce sujet. Vois comme l'abeille construit sa ruche avec de la cire, et comme elle choisit la forme hexagonale entre toutes les formes pour en bâtir les alvéoles. Elle ne conçoit pas ces alvéoles de forme circulaire, carré ou heptagonale. Non, elle les conçoit de forme hexagonale, car cette forme a en soi des propriétés si exceptionnelles qu'elle confond les architectes. En effet, la forme la plus large et la plus spacieuse est la forme ronde, puis les formes qui s'en rapprochent. Le carré quant à lui comporte des espaces perdus en raison de ses coins. Par ailleurs, il n'est pas adapté à la physionomie de l'abeille qui est ronde et allongée. Celle-ci renonça donc à adopter la forme carrée pour ne pas perdre l'espace des coins, lesquels seraient restés vides. Si, en revanche, elle avait adopté la forme ronde, il y aurait eu des espaces entre les alvéoles, car lorsque l'on juxtapose des ronds, leurs bords n'adhèrent pas les uns aux autres. C'est également le cas de tous les autres polygones dont la forme se rapproche de celle du cercle. Seul les hexagone, assemblés les uns aux autres, ont cette propriété de ne laisser aucun espace libre. Vois donc ce que le Très-Haut a inspiré à l'abeille, malgré la petite taille et la fragilité de celle-ci. N'a-t-Il pas fait preuve de mansuétude à son égard, et n'a-t-Il pas pris soin de satisfaire à ses besoins afin de lui garantir une vie paisible ? Gloire à Dieu ! Combien immense est Sa personne ! Et combien incommensurables Sont Sa mansuétude et Sa grâce ! Considère un instant la condition de ces animaux de taille insignifiante, et laisse de côté les merveilles des royaumes terrestres et célestes. Nos esprits étroits ne sauraient expliquer le peu que l'on perçoit, même en y consacrant l'existence. Et ce que nous savons n'est rien à côté de ce que savent les savants et les Prophètes ; puis ce que savent toutes les créatures n'est rien à côté de ce que le Seigneur se réserve de science. Je dirais même que tout ce que savent les créatures ne mérite pas d'être appelé science en comparaison de la science de Dieu. Par l'observation de ces faits et d'autres semblables, il est possible d'accroître notre connaissance, suivant la voie la plus aisée de celles que nous avons mentionnées. Et l'accroissement de cette connaissance entraîne l'accroissement de l'amour. Aussi, si tu aspiras à la félicité de la rencontre

de Dieu, laisse derrière toi ce bas-monde, et consacre ta vie à l'invocation permanente et à la méditation continue. Peut-être n'y parviendras-tu que dans une faible mesure. Mais ce peu te vaudra un royaume immense et éternel.

La disparité des degrés d'amour

Les croyants se rejoignent en cela qu'ils entretiennent foncièrement l'amour (hubb), du fait que tous entretiennent foncièrement la [divine] dilection (mahabba).^[74] Mais leur degré d'amour varie en fonction de leur connaissance et de leur inclination pour ce bas-monde. Parce que les choses suivent les variations des causes qui les régissent. Or la plupart des gens ne connaissent de Dieu que les attributs et les noms qu'ils entendent mentionnés à Son sujet et qu'ils retiennent. Il se peut alors qu'ils interprètent ces attributs et ces noms selon un sens inconvenant à l'égard du Seigneur des seigneurs ; et il se peut qu'ils n'en connaissent pas le véritable sens, sans pour autant adopter un sens erroné : qu'ils y croient simplement en donnant leur assentiment et qu'ils se préoccupent uniquement d'agir et non de théoriser. Ces gens-là sont destinés au salut, et sont les gens de la droite ; ceux qui conçoivent des images fausses sont les égarés ; et les gnostiques qui connaissent les réalités profondes sont les rapprochés. Dieu a fait mention de ces trois catégories à travers Sa parole : « S'il est au nombre des rapprochés il sera destiné au repos, aux parfums et au jardin des délices. »^[75] Pour ceux qui ne comprennent que par des exemples, j'illustrerai la notion de disparité dans les degrés d'amour par une image. Les partisans de l'imam ash-Shâfi'î, par exemple, aiment tous ce personnage – que Dieu lui fasse miséricorde ! –, qu'ils soient érudits ou qu'ils appartiennent aux gens du peuple. Parce qu'ils connaissent tous son mérite, sa vertu religieuse, sa vie exemplaire et ses qualités humaines. Mais les gens du peuple ont de lui une connaissance globale, tandis que les érudits le connaissent de manière plus approfondie. La connaissance des seconds est donc plus complète que celle des premiers. Ils l'admirent donc davantage et l'aiment plus ardemment.

Si un livre nous semble admirable et de grande valeur, nous concevrons inévitablement un certain amour pour l'auteur de ce livre. Puis si nous lisons un autre livre du même auteur, plus admirable et plus impressionnant encore, notre amour augmentera nécessairement, parce que la connaissance que nous avons de son savoir augmente.

De la même manière, la beauté d'un poème peut nous faire aimer son auteur. Puis si nous entendons un autre poème de cet auteur révélant un talent d'exception, nous le connaissons davantage et l'aimons d'autant plus.

Il en va de même de tous les arts et de toutes les vertus.

Or l'homme du peuple peut entendre dire que tel auteur est admirable, mais ne pas connaître ses écrits. Il aura donc de lui une connaissance globale et son inclination pour lui sera de la nature de cette connaissance. Mais si un homme avisé s'emploie à lire ses œuvres, et découvre les merveilles qu'elles contiennent, il l'aimera nécessairement davantage.

Parce que la beauté des œuvres, des écrits et des poèmes révèlent les qualités de leur artisan ou auteur.

Or, le monde dans son entièreté est l'œuvre et l'écrit de Dieu. L'homme du peuple sait cela et y croit. Mais l'homme de discernement, quant à lui, aspire à connaître le détail de l'œuvre du Très-Haut. Il se penche, par exemple, sur les merveilles de la constitution du moustique, ce qui ne manque pas de l'éblouir et de le confondre, et ce qui ne manque pas d'accroître en son cœur la sensation de l'immensité et de la majesté de Dieu. La connaissance qu'il a de Lui croît donc, et engendre un amour en conséquence. Or l'océan de cette connaissance, c'est-à-dire la connaissance des merveilles de la création de Dieu, est un océan sans rivage. C'est pourquoi il est évident que les degrés d'amour des gnostiques sont aussi infinis. Puis ces degrés dépendent également des cinq causes de l'amour que nous avons évoqués. Celui, par exemple, qui aime Dieu en tant que bienfaiteur mais ne l'aime pas pour Lui-même, verra sa foi décroître si les bienfaits se font rares, et son amour dans l'épreuve ne sera pas le même que dans les moments de réjouissances et de bien-être. En revanche, celui qui aime Dieu pour Lui-même du fait que par Sa perfection, Sa beauté, Sa gloire et Son immensité Il est légitimement aimable, ne l'aimera pas de manière aléatoire comme le premier. Ce sont là des exemples montrant pourquoi les degrés d'amour des gens varient. Et du degré d'amour de l'homme pour Dieu dépend son degré de félicité dans l'au-delà. C'est pourquoi le Très-Haut dit : « L'au-delà établira des écarts plus grands et des distinctions plus marquées. »[\[76\]](#)

Pourquoi l'intellect ne peut connaître Dieu

Le plus apparent et le plus manifeste des êtres n'est autre que Dieu, exalté soit-Il. Ce qui doit impliquer que Sa connaissance soit la première des connaissances appréhendée, et qu'elle soit la plus aisée à saisir par l'intellect. Or on constate que c'est l'inverse qui se produit. Il convient donc d'expliquer ce phénomène.

Nous disons que Dieu est le plus apparent et le plus manifeste des êtres en vertu d'un principe que l'on ne saurait expliquer qu'au moyen d'un exemple.

Si un homme est en train d'écrire ou de coudre devant nous, le fait qu'il soit vivant est un fait des plus manifestes. Sa connaissance, sa capacité et sa volonté relativement à son activité de couture sont les plus manifestes de ces caractéristiques, apparentes et cachées. Car de ses caractéristiques cachées, telles que le désir, la colère, la moralité, la santé, etc., nous ne savons rien. Quant à ses caractéristiques apparentes, il en est certaines que nous ne connaissons pas et d'autres dont nous avons une idée approximative, comme sa taille exacte, les nuances de son teint, et autres qualités de cet ordre. Sa vie, sa puissance, sa volonté, sa science et sa nature d'être vivant, sont autant de choses qui nous paraissent évidentes. Et ce, bien que cette déduction se situe au-delà du regard. Car la vie, la puissance, la volonté et les qualités de cette nature ne sont pas perceptibles par les cinq sens. Par ailleurs, nous ne pouvons déduire qu'il est doté de ces qualités qu'à travers ses mouvements et son activité de couture que nous observons : si nous regardions le monde entier à part lui, nous ne pourrions le savoir. Nous n'avons donc qu'une seule indication de tout cela, et néanmoins, cela nous paraît évident.

L'existence de Dieu, quant à elle, ainsi que Sa puissance, Sa science et l'ensemble de Ses attributs, est nécessairement révélée par tout ce que nous observons et percevons à travers nos sens extérieurs et intérieurs : les pierres, le sol, les arbres, les animaux, le ciel, la terre, les astres, la mer, le feu, l'eau, les diverses substances et toutes les réalités accidentelles. Je dirais même que nous le révélons nous-mêmes en premier lieu, à travers nos

corps, nos qualités, nos changements d'état et d'humeur, notre évolution et nos mouvements.

La plus évidente de nos connaissances est relative à nous-mêmes. Puis nous apprenons par l'intermédiaire de nos cinq sens, ainsi que de nos raisons et nos regards intérieurs. Chaque réalité perçue fait l'objet d'une perception unique et d'une indication unique. Et les réalités de ce monde sont autant d'indices et de preuves révélant la présence de Celui qui les crée, les gère, les régit, et leur donne mouvement ; elles sont aussi les signes de Sa science, de Sa puissance, de Sa mansuétude et de Sa sagesse. Les réalités sensibles sont innombrables. Et si le caractère vivant d'un homme qui écrit ou coud nous paraît évident, alors que nous n'avons qu'un indice le montrant – c'est-à-dire le mouvement de sa main –, comment la présence de Celui que tout révèle ne nous serait pas évidente ? On ne peut en effet concevoir une chose, en nous ou hors de nous, qui ne manifeste Son immensité et Sa majesté. Tout atome exprime par son état le fait qu'il n'existe pas par lui-même et qu'il ne se meut pas par lui-même ; il indique qu'un être l'a nécessairement créé et lui donne mouvement. En témoigne en premier lieu l'ordonnement de notre corps ; l'agencement harmonieux de nos os, de nos muscles et de nos nerfs ; les racines de nos cheveux ; la forme de nos membres ; et chaque organe qui nous constitue, tant externe qu'interne. Nous savons que ce corps ne s'est pas agencé tout seul, de même que nous savons que la main de l'écrivain ne bouge pas d'elle-même. Mais comme il n'est de chose perceptible, sensible, intelligible, présente ou absente, qui ne témoigne et ne révèle l'existence du Seigneur, alors Sa présence est si immensément manifeste que les esprits demeurent confondus, et cet effarement entrave leur perception de Sa présence.

Deux causes font que l'entendement ne parvient pas à percevoir certaines réalités. La première est que ces réalités sont cachées et insondables. Et ce fait se passe d'exemple.

La seconde est que ces réalités sont trop manifestes. La chauve-souris, par exemple, a la capacité de voir de nuit et non de jour. Or ce n'est pas en raison du manque de clarté et de perceptibilité du jour, mais au contraire en raison de sa trop grande clarté. Car le regard fragile de la chauve-souris est ébloui par la lumière du soleil, et la forte luminosité de l'astre frappant le regard fragile de l'animal empêche celui-ci de voir. Si bien qu'à son regard ne convient que l'obscurité mêlé d'un peu de lumière. [\[77\]](#)

Nos raisons ont une fragilité semblable. Et comme la beauté de la présence

divine est irradiante, éblouissante et enveloppante, au point qu'il n'y a pas un atome des royaumes des cieux et de la terre qui ne la manifeste, sa trop grande évidence la rend imperceptible. Gloire à Celui dont l'éclatante lumière voile la présence ; Celui qui par Sa manifestation même se dérobe tant aux yeux qu'aux regards intérieurs !

Ne sois pas étonné de ce fait. Car les choses apparaissent par contraste avec leur contraire. Lorsqu'une réalité est si universelle qu'elle n'a pas de contraire, elle devient imperceptible. C'est en effet par leurs différences que les choses se distinguent les unes des autres. Mais lorsque dans ce qu'elles indiquent elles forment une unité harmonieuse, leur réalité se fait plus intangible.

C'est le cas de la lumière du soleil irradiant la terre : nous savons que cette lumière est une réalité accidentelle qui disparaît lorsque le soleil décline à l'horizon. Mais si le soleil brillait en permanence et ne s'éclipsait pas, nous penserions que les corps n'ont pas d'autre état possible que l'état coloré selon lequel ils apparaissent : blancs, noirs, etc. Nous ne percevrions que la blancheur ou la noirceur, mais pas la lumière en tant que telle. Mais étant donné que le soleil disparaît, et que les objets s'assombrissent, nous percevons la différence des deux états, et nous comprenons qu'ils sont éclairés par la lumière et qu'ils se revêtent d'une certaine qualité qui leur est enlevée au moment du coucher du soleil. Ainsi distinguons-nous l'existence de la lumière par sa disparition, et il nous serait extrêmement difficile de la percevoir si elle ne disparaissait pas. Parce que nous ne percevons pas les choses de la même façon dans l'obscurité et dans le jour. Et ce, malgré le fait que la lumière est la plus manifeste des réalités sensibles, car c'est par elle que l'on perçoit les autres réalités visibles.

Alors imagine combien une réalité manifeste en soi et manifestant les autres réalités serait imperceptible par son évidente manifestation si elle ne laissait de place à son contraire !

Or, Dieu est la plus manifeste des réalités, et c'est par Lui que toutes les choses apparaissent. S'Il disparaissait, se dissipait ou se transformait, les cieux et la terre s'évanouiraient. Il n'y aurait alors plus de royaume terrestre et céleste, et la différence apparaîtrait. Si certaines choses apparaissaient grâce à Lui tandis que d'autres apparaissaient grâce à un autre que Lui, nous distinguerions également les réalités différentes qu'indiqueraient ces deux sortes de choses. Mais les choses renvoient à Lui de façon globale et harmonieuse, et Sa présence demeure en tout état et ne peut varier. Il n'est

donc pas surprenant que Sa manifestation éblouissante soit la raison même de Son occultation.

Voilà donc pourquoi Il demeure au-delà de l'entendement.

Mais l'être doté d'un regard intérieur pénétrant et exempt de fragilité, en son état d'équilibre ne perçoit rien d'autre que le Très-Haut et ne reconnaît que Lui ; il sait qu'il n'est rien en l'existence que Lui. Les actions du Seigneur sont autant d'effets de Sa puissance : elles en sont le prolongement. Si bien qu'elles n'ont en réalité aucune existence si ce n'est par Lui. L'existence appartient donc à l'Un, le Vrai duquel procèdent tous les actes. Quiconque à conscience de cela, ne voit en les actions que l'Agissant. Il ne considère pas les réalités accidentelles en tant que ciel, terre, animal ou arbre, mais en tant qu'œuvre de l'Un réel. Son regard ne s'arrête pas sur ces altérités. Il est comme un homme qui admirerait un poème, bien calligraphié et sublimement composé, et n'y verrait que le prolongement du poète, du calligraphe et de l'auteur ; qui ne considérerait ces traces que comme traces et non comme encre, comme feuille ou comme écrit noir sur blanc ; il ne verrait en somme que l'auteur.

Toute l'existence est l'œuvre du Très-Haut. Aussi, quiconque la considère en tant qu'acte divin, la connaît en tant qu'acte divin et l'aime en tant qu'acte divin, ne regarde qu'en Dieu, ne connaît que par Dieu, et n'aime que pour Dieu. Seul un tel homme sera dument appelé adepte de l'unicité divine, qui ne voit que Dieu. Plus encore, un tel homme ne se voit pas lui-même en tant que personne, mais en tant que serviteur de Dieu. C'est de lui que l'on peut dire qu'il s'est annihilé dans l'unicité, et qu'il a fait abstraction de lui-même. Quelqu'un a dit en ce sens : « Nous étions avec nous, puis nous avons fait abstraction de nous-mêmes au point de demeurer sans nous. »

De tels faits sont connus des gens de discernement. Mais ils posent problème, parce qu'en raison de ses limites, l'entendement peine à les appréhender ; et parce que les savants ne parviennent pas à les exprimer de façon claire et intelligible, ou ne se préoccupent que d'eux-mêmes, et considèrent que les expliquer au fidèles n'est pas de leur devoir. C'est pourquoi la raison des hommes peine à parvenir à la connaissance de Dieu.

S'ajoute à cela le fait que tous les objets de perception, lesquels sont autant de témoins de la présence divine, sont perçus par l'homme dès son enfance, alors qu'il n'est pas encore raisonnable. Sa raison se développe peu à peu lorsque, accaparé par ses désirs, il s'est déjà accoutumé à ces objets de

perception et à ces choses sensibles ; il est si pleinement familiarisé à celles-ci, qu'elles n'ont plus aucun effet en son cœur. C'est pourquoi, lorsqu'il voit soudainement un animal extraordinaire, une plante admirable, ou un miracle divin, il s'exclame, faisant écho à sa connaissance instinctive : « Gloire à Dieu ! » Et cependant, il passe sa journée à voir sa propre personne, ses organes et l'ensemble des animaux qui lui sont familiers, sans réagir, alors que ces choses comportent toutes autant de signes évidents. Mais ils n'en ont pas conscience du fait de sa trop grande accoutumance.

Si un aveugle recouvrait la vue à l'âge de raison, que son regard se portait soudain sur les cieux, la terre, les arbres, les plantes, les animaux, on pourrait craindre qu'il perde la raison, et soit étourdi par l'intensité de son émerveillement, tant les prodiges de la création témoignent de leur créateur !

C'est ce qui empêche les gens, outre l'abandon à leurs passions, d'accéder aux lumières de la connaissance, et de se plonger dans ses océans sans rivages.

Les hommes, dans leur recherche de la vérité, sont comparables à cet homme étourdi qui cherche son âne alors qu'il est dessus, comme le dit le proverbe. Lorsque l'on s'enquiert d'une chose évidente, elle se fait insaisissable. Ainsi le secret sur ce point nous est-il livré. Ayons souci de le saisir.

Le poète a dit en ce sens :

Aux hommes, quels qu'ils soient, sa vision est commune,
L'aveugle seul pâtit de ne voir point la lune !
Sa clarté excessive occulte ses hauts traits !
Comment, par conséquent, les hommes connaîtraient,
Qui par trop d'évidence aux regards se soustrait ?

deuxième partie

L'ardente aspiration à Dieu

Quiconque récuse l'idée d'amour de Dieu réfutera fatalement tout aussi bien l'idée d'ardente aspiration à Dieu (shawq, ou désir nostalgique), car on ne saurait éprouver de désir qu'envers un être aimé.

Pour notre part, nous soutenons que l'ardente aspiration au Très-Haut est une réalité, et que le gnostique est contraint d'éprouver ce sentiment. C'est sa méditation, servie par les lumières d'un discernement aigu, et son expérience d'une part, et les textes et les traditions d'autre part, qui le conduisent à aspirer ardemment à son Seigneur. Pour ce qui est de l'expérience, ce que nous avons indiqué au sujet de l'amour suffira à l'indiquer. Tout amant soupire après sa bien-aimée lorsque celle-ci s'absente. Ce qui est présent et à disposition ne fait pas l'objet de désir. Le désir est une inclination et une aspiration à un fait quelconque. Or il n'y a pas lieu d'aspirer à un fait déjà occurred.

Cependant, il convient de préciser que l'ardente aspiration n'est concevable que pour un objet déjà appréhendé sous un rapport et non encore appréhendé sous un autre. Je m'explique : ce qui n'est pas du tout appréhendé ne peut être désiré. Quiconque n'a jamais vu une personne, n'en a jamais entendu parler ne saurait tendre vers elle. A l'inverse, ce qui est appréhendé dans son entièreté n'a pas lieu d'être désiré. La plus parfaite appréhension se fait par le regard. Aussi, quiconque voit son bien-aimé et l'a sous les yeux en permanence n'a pas lieu d'aspirer à sa présence. C'est pourquoi l'ardente aspiration ne se conçoit que pour une réalité appréhendée sous un rapport et non appréhendée sous un autre.

Ce sentiment comporte deux aspects qu'il convient d'expliquer par des illustrations.

J'illustrerai le premier de ces aspects ainsi : quand l'aimée s'en va, son image demeure dans le cœur, si bien que l'individu aspire à compléter cette image par sa vision. Si le souvenir, l'image et la connaissance de l'aimée s'effaçaient de sa mémoire, il serait inconcevable que l'amant soupire après elle. Et si elle se tenait sous ses yeux, il n'est pas plus probable qu'il aspire à la voir. Aussi, l'ardente aspiration exprime-t-elle le désir de compléter l'image mental qu'il a de l'aimée par la vue de celle-ci. Il se peut aussi

qu'il la voit dans l'obscurité, de telle sorte qu'elle ne lui apparaisse pas parfaitement, et qu'il désire la voir plus distinctement, à la lumière du jour.

J'illustrerai le second aspect ainsi : il arrive que l'amant voit le visage de sa bien-aimée, mais qu'il ne voit pas ses cheveux ou quelque autre atour de celle-ci, si bien qu'il aspire à voir cet atour, même s'il ne l'a jamais vu, et que l'image qu'il s'en fait ne procède pas de la mémoire. Dans ce cas, il imagine simplement que telle ou telle partie de sa bien-aimée est belle même s'il n'en a pas le détail réel. Il aspire alors à voir ce qu'il n'a pas vu.

Ces deux aspects sont aussi pertinents concernant le Très-Haut. Je dirais même qu'ils sont nécessaires et indissociables dans la perception qu'ont de Lui les gnostiques. Car les réalités divines que ces hommes perçoivent, même si elles leur apparaissent distinctement, demeurent partiellement dissimulées, comme si elles se tenaient derrière un voile fin. Je dirais même qu'elles demeurent troublées par les images mentales. Car en ce monde, les images mentales ne cessent de se présenter aux esprits en prenant la forme des réalités perçues. Elles altèrent donc et troublent les connaissances. S'ajoutent à cela les préoccupations relatives à ce bas-monde. La vision parfaitement claire ne peut donc être que le fait de la contemplation et de l'éclatante manifestation. Ce qui ne se réalise que dans l'au-delà. Cet état de fait implique que les gnostiques aspirent à contempler le Seigneur, leur Bien-aimé. C'est le premier aspect de l'ardente aspiration. Celui qui procède du désir de parachever la clarté de ce qui apparaît déjà avec une certaine évidence.

Le second tient au fait que les réalités divines sont infinies et qu'il n'apparaît qu'une partie de celles-ci aux serviteurs, tandis qu'une infinitude d'autres leur demeurent occultées. Le gnostique sait que de telles réalités existent, et qu'elles sont connues du Très-Haut ; et il sait que ce qui échappe à sa connaissance est supérieur à ce qu'il connaît. Il aspire donc en permanence à appréhender de nouvelles connaissances, c'est-à-dire des connaissances autres que celles qui lui apparaissaient déjà avec une certaine évidence ou lui apparaissaient confusément.

Le premier aspect de ces deux ardentes aspirations cesse dans l'au-delà au moment de ce qu'on appelle la « vision » (ru'ya), la « rencontre » (liqâ') ou la « contemplation » (mushâhada). Et il ne peut être apaisé dans ce monde.

Ibrâhîm Ibn Adham comptait parmi ces hommes aspirant ardemment à voir le Seigneur. Il raconte ce qui suit.

« J'avais déclaré un jour dans une prière : “Ô Seigneur, s'il sied que Tu donnes à un aspirant de quoi apaiser son cœur avant Ta rencontre, accorde-le moi, car je suis affligé.” La nuit même, je me vis en songe dans la présence divine. Le Très-Haut me disait : “Ô Ibrâhîm, n'as-tu pas honte de Me demander d'apaiser ton cœur avant Ma rencontre ? Le désir de l'amant peut-il s'apaiser avant de revoir l'aimé ?” Je répondais : “Ô Seigneur, je suis confondu d'amour. Je ne sais plus ce que je dis. Pardonne-moi et enseigne-moi les paroles justes.” Le Très-Haut me déclara alors : “Dis : ‘Mon Dieu, fais que je me satisfasse de Ton décret, fait que j'endure Tes épreuves avec patience et fais que j'accueille Tes bienfaits avec gratitude.’ Ton désir s'apaisera dans l'au-delà.” »

Quant au deuxième aspect de l'ardente aspiration, il est vraisemblable qu'il ne cesse jamais : ni dans ce monde ni dans l'autre. Car il faudrait pour qu'il cesse, que la majesté, les attributs, la sagesse et les actes du Très-Haut se manifestent au serviteur tel que Dieu en a Lui-même connaissance. Ce qui est impossible car cette science est infinie. Le serviteur sait donc que des aspects de la beauté et de la majesté de Dieu ne lui apparaissent pas encore, et son ardeur demeure. C'est d'autant plus vrai pour ceux qui voient au-dessus d'eux de nombreux rangs d'excellence. Mais il s'agit là d'une aspiration à parfaire l'union, cette union déjà réalisée en son principe. De cette union naît une douce aspiration qui n'est pas mêlée de douleur. Et il est probable que les grâces du dévoilement et de la vision se succèdent à l'infini, si bien que la jouissance et la délectation s'accroissent pour l'éternité, et que le bien-être procédant de ces grâces renouvelées l'emportent sur la brûlure du désir. Mais cela suppose qu'il soit possible d'accéder au dévoilement de connaissances qui n'étaient pas acquises dans leur principe en ce bas-monde.[\[78\]](#) Si ce n'est pa

le cas, le bien-être se stabilisera à un stade. Il ne régressera pas mais demeurera constant éternellement. La parole du Très-Haut : « Leur lumière courra devant eux et à leur droite. “Seigneur, diront-ils, parachève pour nous notre lumière” »,[\[79\]](#) peut être comprise en ce sens. C'est-à-dire qu'Il leur fera la grâce de parachever toute lumière acquise en son principe en ce monde. Cela peut signifier aussi qu'Il parachèvera cette lumière relativement à des vérités qui étaient restées obscures, même partiellement. Le parachèvement dont il est question désignerait dans ce cas ces vérités.

Quant à la parole du Très-Haut : « “Accordez-nous un regard [diront-ils], que nous puissions emprunter de votre lumière ! – Retournez sur vos pas,

leur répondra-t-on, et cherchez-y donc la lumière !” », [80] elle indique que les lumières doivent nécessairement être acquises dans leur principe en ce monde, puis que leur intensité augmentera dans l’autre monde, mais que de nouvelles lumières ne peuvent être acquises à partir d’aucune base en ce monde. Il est néanmoins dangereux de se prononcer de manière catégorique sur ce sujet en se fondant sur des hypothèses. Nous n’avons pas encore de certitude sur ce point. Nous demandons donc au Très-Haut d’accroître notre science, de parfaire notre orientation, et de nous montrer la vérité telle qu’elle est.

Les lumières du discernement qui viennent d’être exposées suffiront à éclairer les questions relatives à l’ardente aspiration.

Les récits de référence et les traditions prophétiques sur ce même sujet sont innombrables. Entre autres invocations célèbres, le Prophète disait : « Mon Dieu, je Te demande de m’accorder le contentement avant l’occurrence du décret, et de m’accorder l’agrément d’une vie douce après la mort ; je Te demande de pouvoir contempler Ta noble face et d’aspirer ardemment à Ta rencontre. »

Abû ad-Dardâ’ avait demandé à Ka‘b al-Ahbâr, faisant allusion à la Thora [81] : « Quel en est le verset le plus remarquable ? » Il répondit : « Dieu y dit : “Les hommes vertueux aspirent depuis trop longtemps à Ma rencontre, et J’aspire à leur rencontre plus ardemment encore !” » Ka‘b ajouta : « Il est mentionné en exergue : “Quiconque Me cherche Me trouvera ; et quiconque cherche un autre que Moi, ne saurait Me trouver.” » Entendant ces paroles, Abû al-Dardâ’ s’exclama : « J’atteste avoir entendu l’envoyé de Dieu dire cela ! »

On rapporte que le Très-Haut avait dit à David : « Ô David, informe les habitants de la terre que Je suis l’amant de quiconque consent à M’aimer ; que Je suis le familier de quiconque consent à s’asseoir à Mes côtés ; que Je suis le confident de quiconque Me fait des confidences en M’invoquant ; que Je suis le compagnon de quiconque consent à Me tenir compagnie ; que Je suis l’ élu de quiconque consent à Me choisir ; que Je suis l’obligé de quiconque consent à M’obéir. Sais-Je qu’un serviteur M’aime ainsi de tout son cœur, que Je l’agrée pour Moi-même et que Je lui voue en retour un amour sans précédent. Quiconque Me cherche véritablement Me trouvera ; et quiconque cherche un autre que Moi ne saurait Me trouver. Arrachez-vous, ô habitants de la terre, à l’égarement dans lequel cette vie vous jette. Convoitez Mes honneurs, Ma compagnie et Ma présence. Soyez Mes

familiers, Je vous serai familier et Je m'empresserai de vous aimer. J'ai créé Mes bien-aimés à partir de l'argile dans lequel J'ai façonné Abraham, Mon intime, Moïse Mon confident, et Muhammad Mon élu. Et J'ai créé les cœurs des soupirants de Ma lumière, et les ai gratifiés de Ma majesté. »

On rapporte d'un de nos aïeux, que Dieu avait inspiré à un saint homme d'entre les « éminemment sincères » la parole suivante : « J'ai parmi Mes serviteurs des gens qui M'aiment et que J'aime, qui aspirent à Moi et à qui J'aspire, qui se souviennent de Moi et de qui Je me souviens. Si tu suis leur voie, Je t'aimerai, et si tu Te détournes de leur voie, Je te prendrai en aversion. – A quoi les reconnaît-on ? demanda-t-il. – Ils surveillent le mouvement des ombres[82] le jour comme le berger bienveillant surveille son troupeau ; et ils se languissent du coucher du soleil comme l'oiseau se languit de son nid au crépuscule. Puis lorsque la nuit tombe et que l'obscurité s'étend sur le monde, quand les couches sont étalées et les lits dressés ; et quand les amants se retrouvent seuls dans l'intimité, eux se dressent sur leurs pieds puis s'aplatissent le front contre terre. Ils conversent alors avec Moi par le biais de Ma Parole [le Coran], et ils Me rendent grâce pour Mes bienfaits. L'un crie, l'autre pleure, gémit, soupire ou se lamente ; et l'un se tient debout, l'autre assis, incliné ou prosterné. Je vois ce qu'ils endurent pour Moi, et j'entends les plaintes amoureuses qu'ils expriment. Je leur accorde en premier lieu trois choses. Premièrement, Je projette de Ma lumière dans leurs cœurs de sorte qu'ils parlent de Moi comme Je parle d'eux. Deuxièmement, si les cieux et la terre étaient mis en balance avec leur mérite, cela Nous semblerait bien peu. Troisièmement, Je tourne Mon visage vers eux. Or celui vers qui Je tourne mon visage, qui saura jamais ce que Je lui réserve ? »

On rapporte également que Dieu avait inspiré à David la parole suivante : « Ô David, jusqu'à quand convoiteras-tu le Paradis et ne Me convoiteras-tu pas Moi, ardemment, à la façon des soupirants ? – Ô Seigneur, qui sont les soupirants ? demanda-t-il. – Ils sont ces gens que J'ai purifiés de toute souillure, et en qui J'ai éveillé la conscience ; ceux dans les cœurs desquels J'ai ouvert une brèche de Mon côté afin qu'ils Me contemplent. Je porte leur cœur entre Mes mains, et Je les place au milieu du ciel. Puis J'appelle mes nobles anges. Ceux-ci se rassemblent et se prosternent devant Moi. Je leur dis alors : “Je ne vous ai pas faits venir pour vous prosterner devant Moi mais pour vous faire admirer les cœurs de Mes soupirants et Me targuer d'eux auprès de vous.” Les cœurs de ces gens brillent dans Mon ciel pour Mes anges, comme le soleil brille pour les gens de la terre. Ô David,

J'ai créé les cœurs de Mes soupirants à partir de Mon agrément, Je les ai gratifiés de la lumière de Mon visage, et J'ai fait d'eux Mes confidents personnels ; J'ai fait de leurs corps le lieu où se pose Mon regard sur la terre, et J'ai ouvert une voie dans leur cœur par laquelle ils peuvent Me voir, si bien que chaque jour qui passe accroît leur ardeur. » David s'exclama : « Ô Seigneur, fais-moi voir ces gens animés de Ton amour. » Dieu lui dit : « Ô David, rends-toi au mont Liban. Il est là-bas quatorze personnes, parmi lesquelles des jeunes hommes, des vieillards et des hommes d'âge mûr. Lorsque tu seras en leur présence, transmets leur Mon salut et dis-leur : "Votre Seigneur vous transmet Son salut, et vous demande si vous n'avez aucune requête à Lui faire. Car, dit-Il, vous êtes Mes bien-aimés, Mes élus et Mes saints. Je me réjouis de vous savoir heureux, et Je sollicite votre amour avec beaucoup de diligence." » David partit à la rencontre de ces gens. Il les trouva auprès d'une source, affairés à méditer sur l'immensité de Dieu. Lorsqu'ils virent David, ils se levèrent pour partir. Alors David leur dit : « Je suis mandaté vers vous, et je vous apporte un message de votre Seigneur. » Ils s'approchèrent de lui en tendant l'oreille et en baissant le regard. David reprit : « Dieu me mandate auprès de vous pour vous transmettre Son salut et vous demander si vous n'avez aucune requête à Lui faire. Appelez-Moi, vous dit-Il, J'entendrai votre voix et écouterai vos propos. Vous êtes Mes bien-aimés, Mes élus et Mes saints serviteurs. Je me réjouis de vous savoir heureux, et Je sollicite votre amour avec beaucoup de diligence. Je vous surveille à chaque instant comme le fait une mère compatissante et prévenante. »

Les larmes se mirent à couler sur leurs joues, et leur cheikh s'exclama : « Loué sois-Tu, loué sois-Tu ! Nous sommes Tes serviteurs et les enfants de Tes serviteurs. Pardonne-nous ces moments de nos vies où nos cœurs sont distraits de Ton souvenir. » Un autre déclara : « Loué sois-Tu, loué sois-Tu ! Nous sommes Tes serviteurs et les enfants de Tes serviteurs. Accorde-nous de toujours voir d'un bon œil notre rapport à Toi. » Un autre poursuivit : « Loué sois-Tu, loué sois-Tu ! Nous sommes Tes serviteurs et les enfants de Tes serviteurs. Aurions-nous l'audace de réclamer quoi que ce soit alors que Tu sais que nous n'avons besoin de rien ? Fais que nous persévérions sur la voie conduisant jusqu'à Toi et parachève par cela Ta grâce envers nous. » Un autre ajouta : « Nous sollicitons Ta satisfaction avec trop peu de zèle. Aussi, aide-nous dans l'effort sur nous-mêmes, par Ta munificence. » Un autre reprit : « Tu nous as créés d'une simple goutte, et Tu nous as malgré cela accordé de pouvoir méditer sur Ton immensité. Osera-t-il parler, celui dont l'esprit est absorbé par la pensée de Ton immensité et de

Ta majesté. Nous demandons simplement de pouvoir nous rapprocher de Ta lumière davantage. » Un autre dit : « Nos langues sont interdites et ne peuvent T'invoquer tant Tu es immense, tant Tu te tiens proche de Tes saints, et tant Tes bienfaits sont grands envers Tes bien-aimés. » Un autre ajouta : « Tu as conduit nos cœurs à se souvenir de Toi, et Tu nous as permis de nous consacrer pleinement à Toi. Aussi, pardonne-nous notre peu de gratitude. » Un autre reprit : « Tu sais bien quel est notre souhait : contempler Ton visage. » Un autre déclara : « Comment le serviteur se comporterait-il avec autant d'audace face à son maître. Tu nous as ordonné de T'invoquer en vertu de Ta munificence. Aussi, accorde-nous une lumière nous permettant de nous diriger dans les ténèbres que les cieux font appesantir sur nous. » Un autre s'exclama : « Nous Te demandons de Te tourner vers nous toujours. » Un autre poursuivit : « Nous te demandons de parfaire Ta grâce en tout ce que Tu nous as accordé. » Un autre dit : « Nous n'avons que faire de Ta création. Accorde-nous seulement de pouvoir contempler la beauté de Ton visage. » Un autre s'exclama : « Je Te demande en la compagnie de ces gens, de faire en sorte que mon regard n'ait plus la faculté de se porter sur ce monde, et que mon cœur n'ait plus d'inclination pour les bienfaits de l'au-delà. » Un dernier ajouta : « Je sais que Tu aimes tes saints serviteurs. Aussi, accorde-nous de n'avoir en notre cœur d'autre préoccupation que Toi. »

Le Très-Haut inspira à David : « Dis-leur : “J’ai entendu vos propos et J’ai exaucé vos souhaits. Que chacun d’entre vous quitte ses compagnons, et prenne en charge un groupe de gens.[\[83\]](#) Je vais lever le voile qui se dresse entre nous afin que vous puissiez contempler Ma lumière et Ma majesté.” » David demanda alors : « Ô Seigneur qu’est-ce qui a valu à ces hommes une telle faveur de Ta part ? » Le Très-Haut répondit : « Leur haute opinion de Moi, leur renoncement au monde et à ses habitants, leur isolement en Ma présence, et leur ferveur dans les oraisons. Il s’agit là d’un rang auquel n’accèdent que ceux qui renoncent à ce monde et à ses habitants, qui ne sont détournés par la pensée de rien de ce qu’il abrite, qui vident leurs cœurs pour m’y recevoir, et qui font le choix de Ma personne à l’exclusion de toutes Mes créatures. A ce moment-là, Je les prends en pitié, Je les déleste de leurs fardeaux, et Je lève le voile qui se tient entre nous, de telle sorte qu’ils peuvent Me voir comme on voit un objet distinctement du regard. Je leur montre alors l’étendue de Ma gloire à chaque instant, et Je les rapproche de la lumière de Mon visage. S’ils tombent malade, Je prends soin d’eux comme une mère compatissante prend soin de son enfant ; s’ils ont soif, Je les abreuve et leur fais goûter la saveur de Mon souvenir. Or,

sache David, que dès lors que Je me comporte ainsi envers eux, ils n'ont plus d'yeux pour ce monde et ses habitants et n'ont plus d'inclination pour lui. Ils n'ont plus de préoccupation que Moi, et ils se pressent de venir vers Moi. Quant à Moi, Je réprouve de leur donner la mort, car ils sont le lieu où se pose Mon regard parmi Ma création : ils ne voient que Moi et Je ne vois qu'eux. Si tu les voyais, David, l'âme consumée, le corps émacié, les membres décharnés et leur cœur ému à l'évocation de Mon nom ! Je me targue d'eux auprès de Mes anges et des habitants des cieux, et eux ne cessent de Me craindre et de Me vouer leur culte davantage ! Par Ma toute-puissance et Ma majesté, David ! Je les ferai siéger dans Mon plus haut paradis, et J'étancherai leur soif de Me voir à satiété, et plus encore. »

On rapporte également que Dieu avait déclaré à David : « Dis à Mes serviteurs s'enquérant de Mon amour : "Nul tort ne vous causera que Je sois voilé à Mes créatures. Je lèverai le voile entre nous de sorte que vous Me voyiez en vos cœurs ; nul tort ne vous causeront les privations que vous endurez en ce monde si Je vous fais largesse de Ma religion ; nul tort ne vous causera l'irritation des êtres si vous avez Ma satisfaction." »

On rapporte encore que le Très-Haut lui avait inspiré : « Tu prétends M'aimer. Alors si tu M'aimes vraiment, évacue de ton cœur tout amour pour ce bas-monde, car Mon amour et son amour ne sauraient cohabiter dans un même cœur. Ô David, voue-Moi un amour parfaitement pur, et mêle-toi au gens physiquement, sans crainte. Repose ta religion sur Moi et ne la repose pas sur les hommes. Attache-toi à tout ce qui te semble conforme à Mon amour. Et ce qui te semble douteux, confie-le-Moi. Je me ferai un devoir de te montrer la voie et de rectifier ton orientation. Je serai Ton guide et Ton chef ; Je te ferai largesse sans que tu Me demandes, et Je t'assisterai dans les difficultés. Je me suis juré à Moi-même de ne récompenser que les serviteurs dont les demandes et les intentions révèlent que leur consécration va pleinement à Moi et qu'ils ne peuvent se passer de Ma personne. Si tu te conformes à cela, Je ferai cesser le sentiment d'avilissement et d'abandon qui t'accable, et Je comblerai ton cœur d'un sentiment de richesse. Et Je me suis juré à Moi-même que J'abandonnerai à lui-même tout serviteur imbu de soi-même et satisfait de ses actions. Aussi, attribue-Moi le mérite des choses, sans quoi tu invaliderais le bénéfice de tes actions et t'épuiserai vainement. Puis tu ne serais d'aucune utilité à qui te côtoie. N'espère pas trouver de terme à Ma connaissance, elle n'en a pas. Mais si tu Me demandes un surcroît de connaissance, Je te l'accorderai sans que tu ne trouves à cela de limite. Et informe les fils d'Israël qu'il n'y a entre Moi et

mes créatures aucune commune mesure. Qu'ils entretiennent un impérieux désir et une ferme volonté d'aller vers Moi, Je leur accorderai ces bienfaits que jamais œil n'a vus, que jamais oreille n'a entendus, et que jamais cœur n'a conçus. Garde-Moi présent à ton esprit et observe-Moi avec l'œil du cœur. Ne regarde pas avec tes yeux de chair ceux à qui J'ai voilé Ma présence. Leur raison est souillée, et J'ai décidé de leur interdire Ma récompense. J'en jure par Ma toute-puissance et Ma majesté, Je n'accorde pas ma récompense à un serviteur qui M'adore pour Me tester ou qui attermoie toujours [l'exécution de Mes ordres]. Aborde tes élèves avec modestie, et ne prends pas de haut les aspirants. Si seulement Mes bien-aimés savaient le rang des aspirants à Mes yeux, ils se mettraient plus bas que terre pour que ceux-ci leur marchent dessus. Ô David, lorsque tu délivres un aspirant de son ivresse et le sauves, Je te consigne parmi les combattants. Or ceux que Je consigne parmi les combattants n'ont plus à craindre l'abandon et l'indigence relativement aux créatures. Ô David, attache-toi à Ma parole et sacrifie de ta personne pour ta personne, tu trouveras compensation. Passe sous silence Mon épreuve, et ne fais pas désespérer Mes serviteurs de Ma miséricorde. Renonce pour Moi à tes désirs. Je n'ai autorisé les désirs qu'à mes créatures les plus faibles. Qu'ont donc les plus forts à vouloir les satisfaire ? Cela altère la douceur des intimes entretiens avec Moi. La moindre des punitions destinées aux serviteurs forts qui satisfont à leurs désirs, est que Je voile leur raison à Ma présence. Je n'agrée pas ce bas-monde pour Mon bien-aimé. Il a trop de valeur à Mes yeux pour ça. Ô David, ne place pas entre toi et Moi un monde qui te voilerait par ses vapeurs enivrantes Mon amour. Les désirs sont ces bandits de grand chemin qui coupent la route à Mes serviteurs aspirants. Pour t'aider à lutter contre les désirs, aie recours abondamment au jeûne. Garde-toi de ne jeûner qu'occasionnellement, car J'aime que le jeûne soit assidu au point de devenir une accoutumance. Ô David, aime combattre ton âme, et défends là d'assouvir ses envies. Regarde-toi, tu verras que le voile entre nous est levé. Mais si J'use de dissimulation, c'est pour que ta récompense soit accrue lorsque Je te l'accorderai. Je la retiens donc un temps pendant que tu continues à M'adorer. »

Dieu inspira également à David la parole suivante : « Ô David, si les gens qui s'éloignent de Moi savaient combien Je les attends, combien Je compatis pour eux, et combien Je souhaite qu'ils renoncent à leurs transgressions, ils mourraient de Me désirer et leurs entrailles se consumeraient d'amour. Ô David, tel est Mon souhait concernant ces gens qui Me tournent le dos. Alors que penses-tu que soit Mon souhait pour ceux

qui font route vers Moi ? Ô David, le serviteur n'a jamais autant besoin de Moi que quand il veut se passer de Moi. Quant à Moi, Je ne suis jamais aussi miséricordieux que quand Mon serviteur se détourne de Moi. Et il n'est jamais si valeureux à Mes yeux que lorsqu'il revient vers Moi. »

Ces quelques récits, comptant parmi d'autres innombrables, sont autant de preuves de la réalité de l'amour, de l'ardente aspiration et de l'intimité. Le sens de ces termes est à présent clarifié.

L'amour de Dieu pour Ses serviteurs

Le texte coranique affirme que le Très-Haut aime Son serviteur. Il est nécessaire de le savoir. Présentons donc les textes de références attestant de cet amour divin.

Le Très-Haut dit : « Il les aiment et Lui les aime »[\[84\]](#) ; « Dieu aime ceux qui combattent dans Sa voie »[\[85\]](#) ; « Dieu aime ceux qui se repentent et Il aime ceux qui se purifient ».[\[86\]](#) C'est pourquoi le Seigneur répliqua à ceux qui affirmaient être Ses bien-aimés : « Dis-leur : “Pourquoi donc vous châtie-t-Il pour vos péchés ?” »[\[87\]](#)

Anas rapporte que le Prophète a dit à ce sujet : « Lorsque Dieu aime un de Ses serviteurs, les péchés de celui-ci ne lui causent plus de tort. Et lorsque quelqu'un se repent de ses fautes, c'est comme s'il n'avait pas fauté. » Puis il récita le verset : « Dieu aime ceux qui se repentent. » Ce qui signifie que si Dieu l'aime, ce serviteur se repentira avant de mourir, et ses fautes passées ne lui causeront donc aucun tort même si elles sont nombreuses. De même que l'impiété passée n'est pas préjudiciable à l'homme qui embrasse l'islam.

Dieu pose par ailleurs que Son amour est lié à Son pardon. Il dit en effet : « Dis [ô Muhammad] : “Si vous aimez Dieu, suivez-moi. Dieu vous aimera et vous pardonnera.” »[\[88\]](#)

Et l'envoyé de Dieu a dit : « Dieu donne la jouissance de ce bas-monde à ceux qu'Il aime comme à ceux qu'Il n'aime pas. Mais Il ne donne la foi qu'à ceux qu'Il aime » ; « Dieu élève quiconque fait preuve d'humilité devant Lui ; et Il abaisse quiconque s'enorgueillit. Puis Dieu aime ceux qui l'invoquent abondamment » ; « le Très-Haut déclare : “Le serviteur ne cesse de se rapprocher de Moi par ses adorations volontaires, jusqu'à ce que Je l'aime. Et lorsque Je l'aime, Je deviens cette oreille par le biais de laquelle il entend, et ce regard par le biais duquel il voit.” »

Zayd Ibn Aslam a dit : « Dieu aime parfois Son serviteur au point de lui déclarer : “Fais ce que tu veux, Je t'ai d'ores et déjà pardonné.” »

Les textes évoquant l'amour de Dieu pour Ses serviteurs sont innombrables. Nous avons montré préalablement que l'amour du serviteur pour Dieu est une réalité à comprendre au sens propre. Parce que le mot « amour », dans son sens linguistique, exprime une inclination de l'âme vers un objet qui s'accorde avec elle. Et l'amour passionnel est l'expression de cette même inclination, mais dans une forme dominante et excessive. Nous avons indiqué en quoi la bienfaisance et la beauté s'accordent toutes deux à l'âme, et nous avons vu qu'elles sont perçues tantôt par les yeux physiques, tantôt par le regard intérieur. Aussi, l'amour se porte-t-Il sur ces deux réalités sans être limité aux choses sensibles.

Quant à l'amour de Dieu pour Ses serviteurs, il ne peut être compris en ce sens. Je dirais même que, plus généralement, toute notion lorsqu'elle concerne Dieu ne peut être comprise de la même façon que quand elle concerne un autre que Lui. C'est même vrai de la notion d'existence, laquelle concerne tous les êtres : or celle-ci ne doit pas être comprise selon une même acception pour le Créateur et les créatures. Car l'existence de tout être autre que Dieu procède de l'existence du Très-Haut. Et une existence subordonnée à une autre ne peut être équivalente à l'existence dont elle procède. Il ne peut y avoir d'équivalence que dans le cas de sujets semblables comme deux chevaux ou deux arbres. Car la réalité physique de ces créatures est comparable, et ne justifie pas que l'on dise d'un des deux qu'il est à l'origine de l'autre. La réalité physique de l'un n'est pas issue de l'autre. Mais il n'en va pas de même de la notion d'existence relativement à Dieu et à Ses créatures. Cette subordination est d'autant plus évidente pour les autres notions telles que la science, la volonté, la puissance, etc. : elles n'ont pas un sens équivalent relativement à Dieu ou à Ses créatures. On utilise de telles notions en premier lieu pour les créatures, parce qu'elles sont concernant celles-ci plus aisément intelligibles qu'elles ne le sont concernant le Créateur. Aussi l'usage que l'on en fait pour parler du Seigneur est-il métaphorique et une transposition.

L'amour, disions-nous, exprime une inclination de l'âme vers un objet qui s'accorde et s'harmonise avec elle. Or cela ne peut se concevoir que relativement à un être imparfait aspirant à cet objet correspondant susceptible de compléter son imperfection, lui procurant par là même un certain plaisir.

Il se trouve que dans le cas du Très-Haut, c'est proprement impossible. Parce que toute perfection, toute beauté, toute splendeur, et toute majesté

sont possibles à la divinité. C'est un fait occurrent et nécessaire depuis l'éternité et pour l'éternité ; et il n'est pas concevable que cela change ou que cela cesse. Le Très-Haut n'a pas de vues sur des objets extérieurs à Lui. [89] Il n'a de vues que sur Sa propre personne et Ses propres actes. Or, il n'est rien en l'existence en dehors de Lui et de Ses actes.

C'est pourquoi le Sheikh Abû Sa'îd al-Mayhanî, en entendant réciter la parole de Dieu : « Il les aime et ils L'aiment », déclara un jour : « L'énoncé "Il les aime" signifie en réalité qu'Il n'aime que lui-même. » Il signifiait par là qu'Il est le Tout, et que rien n'existe en dehors de Lui. Celui qui n'aime que Sa personne, Ses actes et Ses qualités propres, ne sort pas en cet amour de Lui-même et des corollaires de Lui-même en tant qu'elles sont liées à Lui. Il n'aime en somme que Lui-même. Les paroles exprimant Son amour pour Ses serviteurs doivent donc être interprétées. Elles sont l'expression du dévoilement du cœur du serviteur qui peut alors Le voir en ce cœur et témoigner de Sa proximité, et de Sa volonté prééternelle ayant déterminé qu'il en soit ainsi. L'amour qu'Il voue à ceux qu'Il aime est donc un amour éternel s'il est considéré sous le rapport du lien à cette volonté prééternelle ayant permis que ce serviteur suive la voie de la proximité. Et s'il est considéré sous le rapport de l'acte divin consistant à ôter le voile du cœur de Son serviteur, alors il s'agit d'un amour accidentel procédant d'une cause seconde impliquant cet amour. Dieu dit en ce sens dans le hadith : « Mon serviteur ne cesse de se rapprocher de Moi par ses actes d'adorations volontaires jusqu'à ce que Je l'aime. » Dans cette perspective, le rapprochement du serviteur de Son Seigneur par les adorations volontaires est la cause seconde permettant que son être intérieur soit purifié et que le voile sur son cœur soit levé, puis qu'il accède à ce degré de proximité du Seigneur. Et tout cela procède de l'action du Très-Haut et de Sa grâce envers le serviteur.

Voilà ce qu'il faut comprendre par « amour de Dieu ». Mais par soucis de clarté, j'illustrerai cela par l'exemple suivant.

Un roi peut très bien accorder une grande proximité à son serviteur. Il peut lui permettre de demeurer en sa présence parce qu'il l'affectionne. Ce qui lui permet de bénéficier de son aide, de trouver soulagement par sa présence, de consulter son avis, ou de lui demander de préparer à manger ou à boire. On dira dans ce cas que le roi aime ce serviteur. C'est-à-dire qu'il incline pour lui parce que ses actions correspondent à son attente. Il se peut aussi qu'un roi accorde cette proximité et ce droit de siège à un

serviteur, non pour un besoin ou un service quelconque, mais parce que le serviteur possède en lui-même des qualités louables et des vertus admirables le rendant digne de la présence du roi, bien que celui-ci puisse parfaitement se passer de lui. Lorsque le roi lève le voile entre lui et le serviteur, on dit que le roi l'aime. Et lorsque le serviteur acquiert par ses vertus cette dignité lui valant la levée du voile, on dit qu'il s'est fait aimé du roi.

Or l'amour de Dieu pour Son serviteur doit être compris selon le second sens, non selon le premier. Mais cette illustration est valable dans la mesure où tu ne t'imagines pas que Dieu est affecté par un quelconque changement lorsque le serviteur accède à Sa proximité. Car le Bien-aimé du Très-Haut est celui qui se tient proche de Lui ; et la proximité de Dieu consiste, pour celui qui la réalise, à adopter des traits de caractères éloignés de ceux des bêtes, des fauves et des démons, et à se revêtir des nobles vertus divines. Il s'agit donc d'une proximité qualitative, non d'une proximité dans l'espace. Qui se trouvait loin puis se rapproche change de condition. Ce qui pourrait laisser penser que lorsque le serviteur accède à la proximité, la disposition du serviteur autant que celle du Seigneur ont changé du fait qu'ils sont proches alors qu'ils ne l'étaient pas. Ce qui est impossible relativement au Très-Haut. Parce que le changement le concernant est impossible. Il demeure qualifié par la perfection et la majesté qui étaient les Siennes de toute éternité.

On peut éclaircir ce point en partant de la proximité entre deux personnes. Deux personnes peuvent se rapprocher en se déplaçant toutes les deux. Elles peuvent également se rapprocher par le mouvement de l'un, cependant que l'autre reste à sa place et ne bouge pas. La proximité qualitative répond aux mêmes lois : l'élève cherche à atteindre le rang de son professeur par la valeur et l'ampleur de sa science. Le professeur demeure à ce même rang de savoir qui est le sien, sans descendre au rang de son élève ; tandis que l'élève s'active et gravit les échelons en partant du bas de son ignorance jusqu'à s'élever au rang de savant. Il ne cesse donc d'évoluer, de s'élever et de se rapprocher de son professeur, lequel reste stable et ne bouge pas.

C'est ainsi que doit être comprise l'ascension du serviteur dans les degrés de proximité. Plus il parfait son caractère, accroît sa science, élargit sa connaissance des choses, parvient à dominer le Démon, à réfréner ses passions et à dépasser ses penchants les plus vils, plus il se rapproche du degré de perfection. L'ultime perfection appartient à Dieu. Et la proximité

de chacun par rapport à Dieu est à la mesure de son degré de perfection. A l'évidence, un élève peut atteindre le niveau de son maître, voir le dépasser. Mais dans le cas du Seigneur, c'est chose impossible. Car Sa perfection est infinie, alors que la progression du serviteur dans les degrés de perfection est limitée, et s'arrête à un stade défini. Il ne peut prétendre à un niveau semblable à celui de Dieu. Puis les degrés de proximité des serviteurs sont également infinis du fait que cette perfection est infinie.

L'amour de Dieu pour Son serviteur consiste donc en ce qu'Il garde celui-ci proche de Lui-même en le préservant de se préoccuper d'autre chose et de transgresser, en purifiant son être intérieur des souillures de ce bas-monde et en levant le voile aveuglant son cœur, afin qu'il puisse Le contempler comme s'il le voyait en son cœur. Quant à l'amour du serviteur pour Dieu, il consiste en son inclination à appréhender cette perfection dont il est dénué et dont il a besoin. Il aspire donc naturellement à ce qui lui fait défaut. Et lorsque son vœu est satisfait par l'acquisition d'un surcroît de perfection, il en éprouve du plaisir.

L'ardente aspiration et l'amour selon ce sens sont proprement impossibles concernant le Très-Haut.

Si cet amour divin te semble trop impénétrable et que tu te demandes comment le serviteur peut s'assurer qu'il est le bien-aimé de Dieu, je te dirai que certains signes attestent de cela. L'envoyé de Dieu a dit à ce sujet : « Lorsque Dieu aime un serviteur, Il l'éprouve ; et lorsqu'Il l'aime à l'extrême, Il se l'approprie. » D'aucun lui demandèrent : « Et que signifie qu'Il se l'approprie ? » Le Prophète répondit : « Il ne lui laisse ni famille ni bien. » Aussi, le signe que Dieu aime Son serviteur est-il qu'Il suscite en lui un sentiment de détachement vis-à-vis de toutes les réalités autres que Lui, et qu'Il s'interpose entre lui et ces réalités.

On avait demandé à Jésus : « Pourquoi n'achètes-tu pas un âne pour le monter dans tes déplacements ? » Jésus répondit : « Je suis trop cher à Dieu pour qu'Il me distraie de Lui par un âne ! »

Une tradition prophétique dit également : « Lorsque le Très-Haut aime un serviteur, Il l'éprouve. S'il patiente, Il en fait Son privilégié ; et s'il agrée son sort, Il en fait Son élu. »

Un savant a dit aussi à ce sujet : « Si tu constates que toi-même tu L'aimes et que Lui t'éprouve, alors sache qu'Il s'emploie à faire de toi Son élu. »

Un aspirant de la voie avait dit à son maître : « Il m'a été donné d'être quelque peu instruit en matière d'amour ! – Jeune homme, répondit le maître, t'a-t-Il mis face à un autre objet d'amour que tu aurais rejeté pour lui préférer Son amour ? » Voyant que l'aspirant répondait par la négative, le maître conclut : « Alors ne prétends aucunement à l'amour. Car Dieu ne l'accorde pas à un serviteur avant de l'avoir éprouvé ! »

L'envoyé de Dieu a dit par ailleurs : « Lorsque le Très-Haut aime un serviteur, Il fait de son âme un prédicateur et de son cœur un sermonneur pour lui-même, lui commandant le bien et lui défendant le mal. » Il a dit également : « Lorsque Dieu veut du bien à Son serviteur, Il lui fait prendre conscience de ses défauts. »

Ce qui indique le plus spécifiquement que Dieu aime Son serviteur est donc que ce serviteur aime lui-même le Très-Haut. Puis ce qui, dans les faits, indique que Dieu aime Son serviteur, c'est qu'Il le prend en charge, extérieurement et intérieurement, en secret et en public. Il le guide, gère ses affaires, embellit son caractère, emploie ses membres à œuvrer, oriente son être physique et spirituel ; et Il fait que ses préoccupations se résument en une seule, que son cœur prenne en aversion ce bas-monde, qu'il n'affectionne que Lui par la délectation de ses ferventes oraisons, et que le voile qui le sépare de Sa connaissance soit levé.

Ce sont là des signes, parmi d'autres, de l'amour de Dieu pour Son serviteur.

Indiquons maintenant ce que sont les signes de l'amour du serviteur pour le Très-Haut, car ils sont autant de signes que Dieu aime également ce serviteur.

Les signes de l'amour du serviteur pour son Seigneur

Tout le monde se prévaut de l'amour. Il est en effet aisé de s'en prévaloir, mais bien difficile de s'en pourvoir !

L'individu ne doit pas se laisser abuser par les artifices du Malin ni par les mystifications de son âme qui se prévaudrait de l'amour sans que Dieu, par Son épreuve, ne lui ait réclamé d'en montrer les signes et d'en donner les preuves. L'amour est un arbre sain dont la souche est fermement établie, dont la ramure s'étend dans le ciel, et dont les fruits apparaissent dans le cœur autant qu'à travers les paroles de la langue et les actions du corps tout entier. Le débordement de ces signes dans le cœur et sur le corps se fait aussi distinctement l'indice de l'amour que la fumée révèle la présence de feu ou que les fruits révèlent la présence de l'arbre.

Fait partie de ces nombreux indices, l'aspiration à la rencontre de l'Aimé par le biais du dévoilement puis de la contemplation dans la demeure de paix future. On ne peut concevoir qu'un cœur éprouve de l'amour pour quelqu'un sans qu'il ait envie de le voir et de le rencontrer. Or si l'individu sait qu'il ne peut parvenir à cela qu'en quittant ce monde, et en passant de vie à trépas, il devra nécessairement attendre la mort et non la réprouver. L'amant n'est pas incommodé de devoir quitter son pays pour rejoindre le lieu de résidence de l'aimée où il pourra la contempler à sa convenance. La mort est la clé de la rencontre et la porte ouvrant sur la contemplation.

L'envoyé de Dieu a dit : « L'individu aspire-t-il à la rencontre de Dieu que Dieu aspire à sa rencontre. »

Hudhayfa a dit au moment de mourir : « C'est là un amant qui arrive animé d'un impérieux besoin. Mal en prenne à qui éprouve du regret ! »

Un de nos vertueux prédécesseurs a dit : « Il n'est de vertueuse disposition plus appréciée de Dieu, après l'aspiration à Sa rencontre, que l'assiduité dans la prosternation. » On remarque qu'il plaça l'aspiration à la rencontre de Dieu avant même l'assiduité dans la prosternation.

Le Très-Haut a indiqué que l'amour sincère implique que l'individu aspire à mourir pour Sa cause.^[90] Des hommes avaient dit : « Nous aimons Dieu ». Il fit alors de la mort survenue dans le combat pour Sa cause et de l'aspiration au martyr les signes de cet amour. Le Seigneur déclara ainsi : « Dieu aime ceux qui se font tuer pour la cause de Dieu, rangés sur une même ligne. »^[91] Il a dit également : « Ils combattent pour la cause de Dieu ; ils tuent et se font tuer. »^[92]

Abû Bakr déclarait dans ses recommandations destinées à 'Umar : « La vérité est pesante, mais néanmoins agréable. Quant à l'erreur, elle est légère, mais néanmoins amère. Si tu te conformes à mes recommandations, rien de ce qui ne s'est pas manifesté ne te sera plus souhaitable que la mort, or elle devra te rattraper un jour. Et si tu négliges mes recommandations, rien ne te sera plus détestable que la mort. Or tu ne saurais la repousser. »

On rapporte qu'Ishâq Ibn Sa'd Ibn Abî Waqqâs a dit : « Mon père m'a raconté que 'Abd Allâh Ibn Jahsh lui a déclaré le jour de la bataille d'Uhud : « Veux-tu que nous adressions à Dieu une prière ? » Ils s'isolèrent un moment et 'Abd Allâh Ibn Jahsh invoqua le Très-Haut en ces termes : « Ô Seigneur, je T'en conjure, fais que demain, lorsque nous rencontrerons l'ennemi, je tombe sur un homme fort et courroucé, et que je le combatte ; fais qu'il m'attrape, me coupe le nez et les oreilles, et qu'il m'ouvre le ventre. Ainsi, lorsque je Te rencontrerai, puisses-Tu me dire : 'Ô 'Abd Allâh, qui donc t'a coupé le nez et les oreilles ?' Et puissé-je te répondre : 'Nous avons subi cela pour Te plaire et pour plaire à Ton envoyé.' Peut-être me diras-Tu : 'Tu es sincère !' » Sa'd raconte qu'il le trouva mort le lendemain, le nez et les oreilles suspendus à un fil. Sa'îd Ibn al-Musayyib déclara : « Fasse Dieu que la deuxième partie de son serment soit exaucée comme le fut la première ! »

Ath-Thawrî et Bishr al-Hâfî ont dit : « Ne craint la mort que l'homme rongé de doutes. Parce que l'amant, quoi qu'il arrive, ne répugne pas à rencontrer l'aimé. »

Al-Buwaytî avait demandé à un ascète : « As-tu envie de mourir ? » L'homme sembla s'arrêter un instant puis déclara : « Si j'étais sincère, je dirais que oui. » Puis il récita la parole du Très-Haut : « Souhaitez-donc la mort si vous êtes sincères. » Son interlocuteur lui fit remarquer : « Mais l'envoyé de Dieu a dit : "Ne souhaitez pas la mort." » L'homme répondit : « Il a dit cela pour le cas d'un homme touché par un malheur [et qui en vient à souhaiter la mort]. Parce qu'il vaut mieux agréer le décret du Très-Haut

que chercher à le fuir. »

Si tu demandes : un homme ne souhaitant pas la mort peut-il aimer Dieu ? Je répondrai que la répugnance à mourir peut avoir deux motifs.

On peut répugner à mourir, tout d'abord, parce que l'on incline pour ce monde et que l'on regretterait de devoir quitter les proches, les biens et les enfants. Ce sentiment va à l'encontre de l'amour parfait de Dieu. Puisque l'amour parfait est celui qui prend possession de tout le cœur. Il se peut néanmoins que l'individu associe à son inclination pour les proches, les biens et les enfants un faible amour pour Dieu. Parce que l'amour que les gens portent à Dieu est variable en degrés. Ainsi, lorsqu'Abû Hudhayfa Ibn 'Ataba Ibn Rabî'a Ibn 'Abd ash-Shams voulut marier sa sœur Fâtima à Sâlim son ancien esclave affranchi, les gens de la tribu de Quraysh lui en firent le reproche : « Quoi, dirent-ils, marieras-tu une pure qurayshite à un esclave affranchi ? » Il leur répondit : « Par Dieu, je les ai mariés tout en sachant qu'il vaut mieux qu'elle ! » Sa réponse leur fut plus amer encore que son action. Ils s'étonnèrent : « Comment peux-tu dire cela, alors qu'elle est ta sœur et lui ton ancien esclave ? – J'ai entendu, répliqua Abû Hadhayfa, l'envoyé de Dieu dire : “Si un homme veut voir quelqu'un qui aime Dieu de tout son cœur, qu'il regarde Sâlim.” »

Ce récit démontre que certaines personnes n'aiment pas Dieu de tout leur cœur : ils aiment Dieu mais ont également d'autres objets d'amour. Aussi le plaisir que l'homme éprouve lorsqu'il rencontre son Seigneur doit-il être à la mesure de son amour ; et la douleur qu'il éprouve à quitter ce monde doit-elle être également à la mesure de son inclination pour celui-ci.

Une seconde cause peut faire que le serviteur répugne à mourir : qu'il soit parvenu depuis peu à la station de l'amour. Dans ce cas, il ne répugne pas à mourir à proprement parler, mais il répugne à ce que la mort vienne trop vite et qu'il n'ait pas le temps de se préparer à la rencontre de Dieu. Cela ne dénote donc pas que l'amour d'un tel individu est faible. Il est en fait comme un amant qui aurait été informé de la venue de sa bien-aimée, et aurait souhaité retarder la rencontre d'une heure le temps qu'il prépare sa demeure et tous les effets nécessaires à son accueil, afin de pouvoir la retrouver pleinement disponible, ne pas avoir le cœur pris par des préoccupations secondaires, et être libéré du poids de toute entrave.

La répugnance à la mort dans un tel cas n'exclut pas que cet amour soit parfait. Le signe qui permet de le reconnaître est que l'individu est assidu

dans son action, et qu'il se consacre entièrement aux préparatifs de la rencontre.

Un autre signe de l'amour du serviteur pour son Seigneur est qu'il donne la prévalence à ce que Dieu aime sur ce qu'il aime lui, tant extérieurement qu'intérieurement. Il s'emploie donc à œuvrer durement, renonce à suivre ses passions, évite de s'abandonner à la paresse, et demeure constant dans l'adoration de Dieu ; il se rapproche de Dieu par ses actes de piétés volontaires, et aspire à acquérir les marques distinctives des degrés spirituels, comme l'amant aspire à un surcroît de proximité dans le cœur de l'aimée. Le Très-Haut attribue aux soupirants la vertu d'altruisme. Il dit en effet : « Ils aiment ces gens qui ont émigré vers eux, et n'éprouvent en leurs cœur aucune gêne relativement à ce qui leur a été donné. Ils donnent aux autres la prévalence sur eux-mêmes, même s'ils sont dans le dénuement. »[\[93\]](#) Quant à celui qui ne cesse de vouloir suivre ses passions, il n'a pour objet d'amour que ces passions. Or le véritable soupirant est celui qui renonce à celles-ci. Le poète a dit ainsi :

J'aspire à notre union. A l'écart lui me tient.
Soit ! J'omets tous mes vœux et adopte les siens !

Lorsque l'amour prend le dessus, il soumet les passions, si bien que l'individu n'a plus de plaisir autre que celui de l'aimé.

On raconte ainsi que lorsque Zulaykha fut gagnée par la foi, et qu'elle se maria à Joseph, elle le délaissa et s'isola pour se vouer à l'adoration et se recueillir auprès du Très-Haut. S'il l'invitait à partager le lit avec lui la journée, elle remettait la liaison au soir. Puis, le soir venu, elle remettait la liaison au jour suivant. Elle lui disait : « Joseph, je t'aimais avant de Le connaître. Mais maintenant que je Le connais j'éprouve pour Lui un amour qui ne laisse plus de place à un quelconque autre amour, et je ne voudrais l'échanger pour rien au monde. Elle persista ainsi jusqu'au jour où il lui annonça : « Dieu m'a ordonné de faire cela, et m'a informé qu'il tirera de ton sein deux enfants dont il fera des Prophètes. – Si c'est le Très-Haut qui t'a commandé cela, répondit-elle, et qu'Il entend faire de moi une voie conduisant à Lui, alors je me soumetts à Son divin ordre. » C'est seulement après cela qu'elle s'abandonna à Joseph.

Quiconque aime Dieu ne Lui désobéit donc pas. C'est pourquoi Ibn Mubârak a dit :

Tu prétends aimer Dieu mais lui désobéis,
Voilà qui est, ma foi, proprement inouï.
Tu lui obéirais si tu L'aimais vraiment,
D'ordinaire à l'aimé se soumet tout amant !

On a dit sur le même sujet :

Pour contenter tes vœux, je renonce à mes flammes,
Ce qui te plaît me plaît, n'en déplaît à mon âme !

Sahl a dit : « Le signe de l'amour est que tu Lui donnes la prévalence sur toi-même. Toute personne observant les obligations de Dieu ne devient pas nécessairement un bien-aimé. Le bien-aimé est celui qui s'abstient de commettre des interdits. »

Ce qu'il a dit est vrai. Parce que l'amour du serviteur pour son Seigneur lui vaut l'amour du Seigneur en retour, comme le Très-Haut le dit : « Il les aime et eux L'aiment. » Or lorsque Dieu aime Son serviteur, il prend en charge ses affaires, et le défend contre ses ennemis. Et ses ennemis ne sont autres que son âme et ses désirs. Aussi Dieu ne l'abandonne-t-Il pas et ne le livre-t-Il pas à ses passions et ses désirs. C'est pourquoi le Très-Haut dit : « Dieu sait mieux qui sont vos ennemis. Dieu est un allié et un défenseur bien suffisant. »[\[94\]](#)

Si tu me demandes : la désobéissance et l'amour sont-ils antagoniques ? Je te répondrai que la désobéissance s'oppose au parfait amour mais pas à l'amour dans sa totalité. Il arrive souvent qu'un individu malade, bien qu'aimant sa personne et sa santé, mange des choses déconseillées tout en sachant que cela lui sera nuisible. Cela n'indique pourtant pas qu'il ne s'aime pas lui-même. Mais c'est que la volonté est parfois faible et l'envie si forte qu'il ne parvient pas à observer le devoir que lui prescrit l'amour de sa personne.

Le récit suivant atteste de ce fait. Nu'aymân était un homme que l'on conduisait souvent devant l'envoyé de Dieu afin de lui faire subir une peine, car il commettait des transgressions sujettes à sanction. Un jour qu'on le présentait à l'élue de Dieu, quelqu'un appela sur lui la malédiction, et dit : « On apporte beaucoup trop souvent cet homme à l'envoyé de Dieu ! » Le Prophète objecta : « Ne le maudissez pas, il aime Dieu et Son envoyé. »

La transgression ne lui enlevait donc pas l'amour, même si à l'évidence elle

excluait le parfait amour.

Un gnostique a dit : « Lorsque la foi atteint la partie extérieure du cœur, l'individu aime Dieu à demi ; et lorsque la foi pénètre le tréfonds du cœur, il L'aime éperdument, et renonce aux transgressions. »

En somme, il est dangereux de se prévaloir de l'amour. C'est pourquoi al-Fudayl a dit : « Si on te demande si tu aimes Dieu, tais-toi ! Car si tu dis "non", tu feras acte d'impiété ; et si tu dis "oui" et n'as pas les caractéristiques des amants, tu risques de t'attirer Son inimitié. »

Un savant a dit à ce sujet : « Il n'est au Paradis de félicité plus grande que celle des gens de connaissance et d'amour ; et il n'est en Enfer de tourment plus grand que celui des gens s'étant indument prévalus de la science et de l'amour. »

Un autre signe dénotant qu'un homme aime Dieu est qu'il Le mentionne passionnément : il ne cesse de prononcer Son nom et de Le garder présent en son cœur. Car quiconque aime une personne la garde fatalement présente à l'esprit, ainsi que tout ce qui a trait à elle. Par conséquent, un des signes de l'amour de Dieu est que l'individu aime mentionner Celui-ci ; qu'il aime le Coran, lequel est Son verbe ; et qu'il aime le Prophète et tous ceux qui entretiennent un rapport avec lui.

Quiconque aime une personne aime jusqu'au chien qui garde sa maison ! Aussi, lorsque l'amour se renforce, il déborde de l'aimé sur tout ce qui le touche, l'entoure et se rapporte à Lui. Et il ne s'agit pas là d'objets d'amour associés, car quiconque aime l'envoyé de l'Aimé parce qu'il est Son envoyé ou Sa parole parce qu'elle est Sa parole, ne transpose pas son amour sur un autre que Lui. Au contraire, il ne fait que montrer combien son amour pour Lui est total. Et celui dans le cœur duquel l'amour de Dieu domine, aime l'ensemble de Sa création, en tant qu'elle est Sa création, alors comment n'aimerait-il pas le Coran, Son envoyé et Ses serviteurs vertueux ? Nous avons déjà mentionné ce fait dans le livre sur la fraternité et le compagnonnage. C'est pourquoi le Très-Haut dit : « Dis : "Si vous aimez Dieu suivez-moi, Dieu vous aimera." » Et l'envoyé de Dieu a dit à ce sujet : « Aimez Dieu pour tous les bienfaits qu'Il vous dispense, et aimez-moi en vertu de l'amour de Dieu. » Sufyân a dit pour sa part : « Quiconque aime quelqu'un qui aime Dieu, ne fait encore qu'aimer Dieu ; et quiconque honore quelqu'un qui honore Dieu, ne fait encore qu'honorer Dieu. »

On rapporte qu'un aspirant avait relaté ce qui suit : « J'ai connu la douceur de l'oraison dès l'âge du discernement, et je m'étais accoutumé à lire le Coran nuit et jour. Il advint qu'à une certaine période je délaissai la récitation. Une nuit, j'entendis dans mon rêve quelqu'un me dire : "Si tu prétends M'aimer, pourquoi as-tu abandonné Mon livre ? As-tu oublié les condamnations si pleines de délicatesse qu'il contient ?" Je me réveillai et sentis mon cœur inondé de l'amour du Coran. Je repris donc mon habitude. »

Ibn Mas'ûd a dit : « Il ne convient de consulter, au sujet de soi-même, que le Coran. Quiconque aime le Coran aime Dieu ; et quiconque n'aime pas le Coran, n'aime pas Dieu. »

Sahl a dit aussi : « Le signe qu'un homme aime Dieu est qu'il aime le Coran ; le signe qu'il aime Dieu et le Coran est qu'il aime le Prophète ; le signe qu'il aime le Prophète est qu'il aime sa tradition ; le signe qu'il aime sa tradition est qu'il aime l'au-delà ; le signe qu'il aime l'au-delà est qu'il exècre ce bas-monde ; et le signe qu'il exècre ce bas-monde est qu'il ne s'y pourvoit que d'un maigre viatique et de quelques provisions pour son voyage vers l'au-delà. »

Un autre signe dénotant qu'un homme aime Dieu est qu'il affectionne l'isolement, le recueillement auprès de Dieu, et la récitation du Coran. Un tel individu pratique assidument la prière nocturne. Il profite du calme de la nuit et des moments libres de préoccupations. Le moindre des degrés de l'amour est que l'individu se délecte de son aparté avec l'Aimé et de Son intime entretien avec Lui. Comment celui qui affectionne le sommeil ou les discussions davantage que le recueillement en présence de Dieu, peut-il aimer Dieu véritablement ?

On avait demandé à Ibrâhîm Ibn Adham qui venait de descendre de la montagne : « D'où viens-tu ? – De l'intimité divine, répondit-il. »

On rapporte dans les annales de David la parole de Dieu suivante : « Ne vous attachez à aucune de Mes créatures. Car Je coupe Mes relations avec deux sortes d'hommes : celui qui, s'impatientant de voir venir Ma récompense, finit par renoncer ; et celui qui m'oublie et se satisfait de sa condition. Le signe de cette disgrâce est que Je l'abandonne à lui-même, et que Je le livre à l'errance en ce bas-monde. »

A la mesure de ce qu'il s'attache à un autre que Dieu il dédaigne Celui-ci,

et se trouve abaissé en deçà du degré de l'amour.

Dans le récit de Barkh, cet homme noir qui avait demandé à Moïse d'adresser à Dieu une prière pour qu'Il leur accorde la pluie, on trouve ce qui suit.

Le Très-Haut s'adressa à Moïse et lui dit : « Barkh est un serviteur admirable. Il est des Miens. Néanmoins, il a un défaut. – Quel est-il, demanda Moïse ? – Il apprécie le souffle de la brise aux aurores, et il a tendance à s'abandonner à ce plaisir. Or quiconque M'aime ne se complaît dans rien. »

On rapporte qu'un dévot adorait Dieu dans un lieu sauvage depuis très longtemps. Un jour, il vit qu'un oiseau avait construit son nid non loin. Il s'y abritait et chantait à l'entour. Le dévot se dit : « Si je déplace mon lieu de culte à côté de cet arbre, la voix de cet oiseau me sera une compagnie agréable. » Dieu inspira au Prophète de cette époque : « Dis à un tel, le dévot : “Puisque tu te complais dans la compagnie d'une créature, J'abaisserai ton rang d'un degré, et tu ne pourras plus y prétendre par tes œuvres.” »

Le signe de l'amour est donc que l'homme trouve sa pleine satisfaction dans l'entretien avec l'Aimé, et qu'il trouve sa pleine jouissance dans l'isolement ; et qu'en revanche, il répugne à tout ce qui compromet son isolement et s'oppose au plaisir de ses oraisons.

Quant au signe de l'intimité spirituelle, il est que l'intellect et la raison sont complètement accaparés par le plaisir de l'aparté, tout comme un amant entretient sa bien-aimée seul à seul.

Un homme en prière, dit-on, était si pleinement ravi qu'un incendie se déclara dans sa demeure, et qu'il ne s'en rendit pas compte ! Un autre homme eut le pied coupé au milieu de sa prière sans qu'il n'en ressentît aucune douleur !

Plus l'amour et la sensation de présence familière d'un être le dominant, plus l'isolement et l'oraison deviennent sa consolation, si bien qu'il en oublie tous les soucis. Je dirais même que l'amour et l'intime présence investissent si pleinement son cœur qu'il ne comprend plus rien des préoccupations de ce monde. Il faut alors lui répéter les choses de nombreuses fois, comme c'est le cas de l'homme fou d'amour : il parle aux

gens mais son être intérieur est pleinement absorbé par le souvenir de sa bien-aimée.

L'amant véritable est donc celui qui ne se satisfait que de l'aimée.

Au sujet de la parole du Très-Haut : « Ceux qui croient et dont les cœurs s'apaisent au souvenir de Dieu. A l'évidence les cœurs s'apaisent au souvenir de Dieu », [95] Qatâda explique : « Cela signifie qu'ils s'attendrissent et trouvent leur réconfort en ce souvenir. »

Abû Bakr as-Siddîq a dit : « Quiconque a goûté au pur amour de Dieu en perd l'envie de convoiter ce monde, et se détache de l'ensemble des hommes. »

Mutarrif Ibn Abî Bakr a dit quant à lui : « L'amant ne se lasse pas d'entretenir l'Aimé. »

Dieu avait inspiré à David la parole suivante : « Il ment celui qui prétend M'aimer et dort dès que la nuit est tombée. Tout amant n'aspire-t-il pas à rejoindre l'aimé ? Eh bien, Me voici : Je suis là pour ceux qui veulent. »

Moïse implora Dieu en disant : « Ô Seigneur, dis-moi où Tu es afin que je Te cherche. – Me cherches-tu, répondit Dieu, que tu M'as déjà trouvé ! »

Yahyâ Ibn Mu'âdh a dit quant à lui : « Quiconque aime Dieu se prend soi-même en aversion. » Il a dit aussi : « L'homme a les trois qualités suivantes ou n'est pas un véritable amant : il préfère la parole de Dieu à celle des créatures ; il aspire à la rencontre de Dieu plus qu'à la rencontre des créatures ; et il préfère l'adoration au service des créatures. »

Un autre signe dénotant qu'un homme aime Dieu est qu'il ne s'afflige pas de voir lui échapper des choses sans rapport avec le Très-Haut ; tandis qu'il s'afflige grandement de tout instant dénué de souvenir de Dieu et d'adoration. Un tel homme se repent souvent de ses moments d'insouciance, en demandant à Dieu de lui accorder Sa mansuétude, Sa grâce et Son pardon. Un gnostique a dit : « Dieu a des serviteurs qui L'aiment et qui se sentent apaisés en Sa présence, si bien qu'ils ne s'affligent plus de voir des choses leur échapper, et qu'ils ne se soucient plus de leurs propres intérêts. Parce qu'ils savent que la totalité des objets de plaisirs sont la propriété de leur Propriétaire, et que si Celui-ci émet une quelconque volonté, elle doit s'accomplir ; que ce qui leur est destiné doit arriver, et que si quelque

chose leur échappe, cela participe de Sa bonne gestion de leurs affaires. »

Le véritable amant, d'autre part, lorsqu'il se réveille de ses moments d'insouciance, se tourne vers l'Aimé et se blâme lui-même. Il Lui déclare : « Ô Seigneur, pourquoi as-tu interrompu Ta bienfaisance à mon égard ; pourquoi m'as-Tu éloigné de Ta présence, et m'as-Tu laissé me préoccuper de moi-même comme le souhaite le Malin ? » Cela génère en lui une pureté d'invocation et une sensibilité de cœur qui expient tous ses moments d'inattention. Sa faute devient la cause du renouvellement de son rappel et de la purification de son cœur.

Puisque l'amant ne voit rien d'autre que l'Aimé, il ne s'afflige pas et n'est pas affecté par le doute. Il accueille tout avec résignation, et il sait que l'Aimé n'a décrété que ce qui est bon pour lui. Il se rappelle ainsi de la parole de Dieu : « Il se peut que vous réprochiez quelque chose qui vous est bénéfique ; et il se peut que vous aimiez quelque chose qui vous est nuisible. »[\[96\]](#)

Un autre signe dénotant qu'un homme aime Dieu est qu'il trouve plaisir à pratiquer ses adorations. Elles ne lui pèsent pas, et ne lui causent aucune fatigue. Un homme avait dit à ce sujet : « Veiller les nuits m'a causé vingt ans de souffrance puis vingt ans de réjouissance. »

Al-Junayd a dit : « Le signe qu'un homme aime Dieu est qu'il s'active assidument, et entretient une ardeur qui épuise son corps mais pas son cœur. »

On a dit également en ce sens : « L'activité motivé par l'amour n'est pas sujette à la lassitude. »

Un savant a dit aussi : « Par Dieu, qui aime Dieu n'est jamais rassasié de L'adorer, même s'il s'y emploie de manière démesurée ! »

De semblables paroles témoignent d'un fait qui est constatable même dans la vie profane. Car la fatigue n'arrête jamais un amant en quête de sa bien-aimée : son cœur aime à la servir même si cela coûte à son corps. Et si son corps vient à flancher, il n'aspire à rien de plus qu'à retrouver quelques forces pour pouvoir combler l'aimée. L'amour du Très-Haut obéit aux mêmes lois. Tout amour dominant le cœur consume fatalement les amours de moindre force. Or quiconque aime sa bien-aimée plus que la nonchalance, renonce à sa paresse pour pouvoir la servir ; et quiconque

l'aime plus que l'argent, renonce à l'argent si c'est le prix de son amour.

On avait dit à un dévot qui avait sacrifié sa personne et tout son argent pour l'amour de Dieu : « Comment l'amour t'en a-t-il fait arriver là ? – J'ai entendu un jour un amant, dit-il, qui parlait à sa bien-aimée en secret. Il lui disait : “Par Dieu je t'aime de tout mon cœur, et toi tu détournes de moi tout ton visage !” L'aimée lui déclara : “Si tu m'aimes, qu'es-tu prêt à faire pour moi ? – Mon obligée, dit-il, je te cède tout ce que je possède, et je t'abandonne mon âme de surcroît jusqu'à la mort.” Je me suis dit alors : il ne s'agit là que d'un amour entre deux créatures. Alors que dire d'un amour entre un serviteur et son Seigneur adoré ?! Voilà donc comment j'en suis arrivé là ! »

Un autre signe dénotant qu'un homme aime Dieu est qu'il se montre compatissant et miséricordieux envers l'ensemble des serviteurs de Dieu ; et qu'il se montre ferme avec l'ensemble des ennemis de Dieu et de ceux qui commettent des actes que le Très-Haut réproouve. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Ils sont fermes avec les impies, cléments les uns envers les autres. »[\[97\]](#) Ils ne sont pas arrêtés en cela par les blâmes des gens, et leur saine colère n'est détournée par personne. C'est ainsi que Dieu décrit Ses saints serviteurs. Il dit d'eux en ce sens qu'ils s'éprennent de Lui comme un enfant s'éprend d'un objet ; qu'ils se réfugient en Son invocation comme un aigle se réfugie en son nid ; et qu'ils s'emportent de voir Ses interdits bafoués comme s'emporte le tigre, se souciant peu du nombre d'adversaires.

Considère cette image de l'enfant qui désire un objet et ne veut plus le céder. Cet objet lui est-il pris qu'il se met à pleurer et à crier jusqu'à ce qu'on le lui rende. Lorsqu'il va dormir, il le glisse sous ses vêtements puis quand il se réveille, il s'y agrippe de nouveau. Lui prend-on de nouveau qu'il se met à pleurer et lui rend-on, qu'il retrouve le sourire. Quiconque le lui dispute est méchant à ses yeux, et quiconque veut bien le lui donner est gentil à ses yeux !

Quant au tigre, il ne se maîtrise plus lorsqu'il est en colère, au point parfois de courir à sa perte.

Tels sont donc les signes de l'amour. Si ces signes se manifestent et croissent en l'individu, cela indique que son amour s'accroît et tend vers plus de pureté. Son breuvage n'en sera que plus doux dans l'au-delà, et sa source plus claire. Quant à celui dont l'amour est mêlé à l'amour d'une

réalité autre que Dieu, sa jouissance sera à la mesure de son amour pour Dieu. Et son breuvage sera mêlé d'un peu de celui des hommes rapprochés, comme le révèle le Très-Haut : « Les hommes vertueux sont promis aux [jardins des] délices. »[\[98\]](#) Et Il dit ensuite : « Il leur sera versé un nectar cacheté de musc. Qu'à cela concourent ceux qui veulent rivaliser [d'excellence]. Le nectar sera mêlé de l'eau de tasnîm, source à laquelle boiront les êtres rapprochés. »[\[99\]](#)

Le breuvage des hommes vertueux tirera donc sa saveur du mélange du pur breuvage des hommes rapprochés, ce breuvage désignant l'ensemble des bienfaits des jardins paradisiaques, de même que le registre désigne l'ensemble des œuvres. Dieu dit au sujet de ce registre, dans la même sourate : « Le registre des hommes vertueux siègera dans les hauteurs suprêmes [du Paradis]. »[\[100\]](#) Puis Il ajoute : « Les hommes rapprochés pourront le contempler. »[\[101\]](#) Ce qui montre le haut degré de leur livre est qu'il sera élevé à une place où pourront le contempler les hommes rapprochés. Ainsi, de même que les hommes vertueux sont édifiés et gagnent en science par la présence et la proximité des hommes rapprochés de Dieu en ce monde, ils pourront en faire de même dans l'au-delà : « Votre genèse et votre résurrection sont pour Lui comme celle d'une seule âme. Comme nous vous avons créé une première fois nous vous créerons de nouveau. »[\[102\]](#)

Le Très-Haut déclare ainsi : « Ce sera une rétribution équitable »,[\[103\]](#) c'est-à-dire que la rétribution correspondra à leurs œuvres : les œuvres parfaitement saines seront rétribuées par un breuvage pur et non coupé ; et les œuvres mêlées seront rétribuées par un breuvage coupé. L'élément ajouté étant dans les proportions de ce que son amour et ses œuvres étaient mélangées. « Quiconque aura fait le poids d'un atome de bien le verra et quiconque aura fait le poids d'un atome de mal le verra »[\[104\]](#) ; « et Dieu ne change pas la condition d'un peuple jusqu'à ce que ses individus changent leurs dispositions intérieures »[\[105\]](#) ; « Dieu ne lèse pas les gens, même du poids d'un atome. Si l'œuvre accomplie est bonne, Il la décuplera »[\[106\]](#) ; « si elle est du poids d'une graine de sénevé, Nous la présenterons. Et Nous tenons les comptes comme il se doit. »[\[107\]](#)

Ainsi, quiconque en son amour pour Dieu aspirait aux bienfaits du Paradis, des houris et des palais, aura le Paradis à sa disposition : il pourra donc vaquer où bon lui semble, se distraire avec les éphèbes, et jouir des femmes. Mais à cela se limitera son plaisir dans l'au-delà. Car l'homme

obtiendra, dans le cadre de son amour, ce que désirait son âme et ce que convoitaient ses yeux. Quant à celui qui aura visé le Seigneur de la demeure éternelle et le maître du royaume céleste, et qui aura entretenu un amour de Lui supérieur, sincère et pur, il sera destiné « à une place privilégiée auprès d'un souverain tout-puissant ».[\[108\]](#)

Les hommes vertueux s'ébattront donc dans les jardins paradisiaques avec les houris et les éphèbes. Tandis que les hommes rapprochés demeureront dans la présence divine, le regard fixé. Ils ne feront aucun cas des délices du Paradis, lesquels leur paraîtront insignifiants comparés au moindre des plaisirs de la présence divine. Des hommes seront donc affairés à assouvir les désirs de leur ventre et de leur sexe, et d'autres à côtoyer le Seigneur. C'est pourquoi l'envoyé de Dieu a dit : « La plupart des gens du Paradis seront des simples d'esprit. Les hauteurs suprêmes quant à elles seront réservées aux sages. » Comme la notion même de « hauteurs suprêmes » ('illiyyûn) est extrêmement difficile à appréhender, Dieu dit dans Son livre : « Sais-tu seulement ce que sont les hauteurs suprêmes ? »[\[109\]](#) Tout comme Il déclare : « Celle qui fracasse ! Sais-tu seulement ce qu'est celle qui fracasse ? »[\[110\]](#)

Un autre signe dénotant qu'un homme aime Dieu est qu'il éprouve de la crainte, et s'efface soi-même tant il est saisi par la majesté de Dieu, et tant il éprouve un sentiment de déférence à Son égard.

On pourrait penser que la crainte s'oppose à l'amour. Mais il n'en est rien. Au contraire, l'appréhension de l'immensité de Dieu engendre la crainte, tandis que l'appréhension de Sa beauté engendre l'amour. Or, les gens d'amour divin ont des craintes particulières, propres au rang de l'amour. Certaines de ces craintes sont plus fortes que d'autres. Ils craignent tout d'abord qu'Il détourne d'eux Son regard ; ils craignent encore davantage qu'Il se voile à eux ; puis ils craignent par-dessus tout qu'Il les refoule. Cette idée est exprimée dans la sourate « Hûd », cette sourate qui donna des cheveux gris au maître des amants spirituels qui avait entendu le Très-Haut dire : « Que soit écarté Thamûd »[\[111\]](#) ; et « que soient écartés les gens de Madian comme furent écartés les gens de Thamûd ».[\[112\]](#)

Seul le cœur de celui qui a goûté à la délectation de la proximité divine, et s'y est habitué, éprouve cette immense crainte de la disgrâce. Le simple fait d'entendre parler de la disgrâce de certaines personnes trouble l'oreille des gens de la proximité jouissant de cet état de proximité à Dieu. Quiconque en revanche est habitué à l'éloignement, n'a pas la nostalgie de la proximité ;

et quiconque n'a jamais franchi le parvis de la proximité, ne s'émeut pas à l'idée de s'en voir écarté.

Les gnostiques craignent également de s'arrêter et de ne plus bénéficier de nouvelles faveurs. Car nous avons dit précédemment que les degrés de proximité sont infinis. Et le devoir du serviteur implique qu'il entretienne un effort à chaque souffle afin d'accroître sa proximité de Dieu. C'est pourquoi l'envoyé de Dieu a dit : « Celui dont la journée ne vaut pas plus que la journée de la veille a perdu son temps. Et celui dont la journée vaut moins que la journée de la veille est maudit. » Il a dit également : « Je sens parfois mon cœur affecté, la nuit ou le jour. Je demande alors pardon à Dieu soixante-dix fois. » Le Prophète demandait pardon pour ses pas précédents, parce que ceux-ci étaient éloignés de Dieu par rapport aux suivants.

L'absence de progression est donc une sanction infligée au fidèle qui s'alanguit sur le chemin, et se tourne vers des objets autres que l'Aimé. La tradition rapporte ainsi que Dieu a dit : « La moindre des sanctions que J'inflige au savant qui préfère assouvir ses désirs terrestres, est que Je le prive de la saveur de Mon oraison. » Pour les gens du commun, l'arrêt de progression sanctionne le contentement des désirs. Quant aux gens de l'élite, cette même sanction peut leur être infligée s'ils se montrent prétentieux ou orgueilleux, ou se complaisent dans les premières manifestations de bienveillance dont ils sont gratifiés. Il s'agit là des pièges subtils dont ne réchappent que les gens avertis.

Ils craignent également de manquer une occasion unique. Lors d'un voyage à travers la montagne, Ibrâhîm Ibn Adham avait entendu un homme déclamer les vers suivants :

Tous tes écarts sont pardonnés,
A part celui de l'abandon !
De ton passé il t'est fait don.
Ce que l'on veut daigne donner !

L'émotion l'envahit si fort qu'il tomba évanoui et demeura sans connaissance tout le jour et toute la nuit. Et il passa durant ce temps par différents états spirituels. Puis, raconte-t-il : « J'ai entendu une voix provenant de la montagne qui me disait : “Ô Ibrâhîm, adopte l'état de serviteur.” Je retrouvai alors mon état de serviteur, et m'apaisai. »

Les gnostiques craignent également l'attiédissement de leur amour et le

désintérêt. Car l'amant entretient une forte aspiration et un impérieux désir : il ne cesse de tendre à de nouvelles grâces. Et il ne se désintéresse de l'une que s'il en obtient une nouvelle lui faisant oublier la précédente. Sa tiédeur est alors la cause de sa stagnation ou de sa régression. Or cette tiédeur peut toucher l'individu par des voies inopinées, de même que l'amour peut le toucher par des voies inattendues. Ces bouleversements ont des causes célestes cachées qui ne sont pas à la portée de la raison humaine. Si Dieu veut confondre l'homme et le faire déchoir, Il lui cache son désintérêt. Si bien qu'il se complaît dans l'espérance. Il se laisse ainsi floué par son attente infondée, par son excessive insouciance, par ses passions ou par son oubli. Ce sont là autant d'armées diaboliques susceptibles de vaincre les armées d'anges que sont la science, la sagesse, la conscience et le discernement.

De même que certains attributs de Dieu, tels que la mansuétude, la miséricorde ou la sagesse, suscitent un embrasement d'amour lorsqu'ils se manifestent, d'autres attributs divins provoquent la tiédeur lorsqu'ils se manifestent. C'est le cas de la contrainte, de la toute puissance et de l'auto-suffisance. Ce sont là les annonciateurs de la ruse divine, du malheur et de la privation.

Les gnostiques craignent également que le cœur change de disposition, et passe de l'amour de Dieu à l'amour d'un autre que Lui. Car c'est par cette voie que naît l'aversion. Cet état commence avec le désintérêt de l'individu pour Dieu, qui lui-même commence avec la négligence et le voilement, ainsi que le peu de motivation à faire le bien, la répugnance à invoquer, et la lassitude à pratiquer les litanies. Les causes et les signes avant-coureurs de tels états indiquent que l'individu passe de la station de l'amour à celle de l'aversion. Que Dieu nous en préserve !

Entretenir ces craintes, et veiller à s'en préserver par l'exercice d'une saine vigilance vis-à-vis de soi, est la marque d'un amour sincère. Car assurément, quiconque aime une chose craint de la perdre. C'est pourquoi tout amant ne manque pas de concevoir une certaine peur dès lors que l'objet de son amour peut être perdu.

Un gnostique a dit à ce sujet : « Celui dont l'adoration n'est faite que d'amour et est dénuée de crainte, se perd par son excès d'allégresse et de désinvolture ; celui dont l'adoration n'est faite que de crainte et est dénuée d'amour, se coupe du Seigneur par sa prise de distance et son insensibilité ; et celui dont l'adoration est faite d'amour et de crainte à la fois, se fait aimé

du Très-Haut, qui le rapproche de Lui, l'affermit et l'instruit. »

L'homme animé d'amour n'est jamais complètement exempt de crainte, et l'homme animé de crainte n'est jamais complètement exempt d'amour. Mais on dit de celui chez qui un amour impérieux domine et ne laisse qu'une infime place à la crainte, que sa station est celle de l'amour. Un tel homme est donc qualifié d'amant. Le peu de crainte qui se mêle à son amour apaise son ardente ivresse. Si l'amour surabonde, et si la connaissance suscitant l'amour prédomine à l'excès, l'homme ne peut le supporter. C'est la crainte qui rééquilibre et atténue l'effet de l'amour sur le cœur.

On raconte qu'un saint homme d'entre les « substitués » (al-abdâl)[113] avait demandé à un autre saint homme d'entre les « éminemment sincères » (as-siddîqîn),[114] de prier Dieu de bien vouloir lui accorder un atome de Sa connaissance. Son interlocuteur ayant accédé à sa demande, le substitué se mit bientôt à errer dans les montagnes, hagard et transporté d'une ardeur déraisonnée. Il demeura dans cet état sept jours, incapable de faire quoi que ce soit de bénéfique. Le saint s'adressa donc au Très-Haut : « De grâce Seigneur, réduis la part d'atome de Connaissance que Tu lui as accordée ! » Dieu lui répondit par voie d'inspiration : « Nous ne lui avons accordé qu'un cent millième d'atome de connaissance ! Il se trouve que cent mille serviteurs M'ont demandé de leur accorder une fraction d'amour au moment même où il faisait sa requête, et J'ai attendu de satisfaire à celle-ci avant de les exaucer. Puis Je leur ai accordé la même part qu'à lui, en répartissant ce même atome de connaissance parmi les cent mille hommes. C'est pourquoi il est dans cet état. » Le saint répondit : « Gloire à Toi ! Tu es le Sage entre tous. Mais de grâce, réduis cette part que Tu lui as accordée ! » Dieu divisa donc par dix sa part d'atome, si bien qu'il lui resta un centième de cette part, soit, un dix-millième de cet atome. Sa crainte, son amour et son espérance s'équilibrèrent. Il s'apaisa et revint à un état comparable à celui de l'ensemble des saints.

Le poète a dit au sujet de l'état des gnostiques :

Prompte à s'émouvoir, d'aspiration altière :
Loin de ce que les gens, esclave ou franc, révèrent.
De nature inouïe, de science singulière,
Son cœur affleure et point comme un laitier de fer !
Son essence sublime, intangible est profonde,
Seuls les divins martyrs de leur sagesse sondent.
Le temps d'infinies joies lui porte et lui apprête :
Un jour est l'occasion pour lui de mille fêtes !
Les amants en effet présentent les réjouissances,
Et lui son allégresse donne avec diligence.

Al-Junayd déclamaient des vers faisant allusion à certains états secrets des gnostiques, bien qu'il ne convienne pas d'en faire mention. Les vers en question sont les suivants :

Il est des cœurs altiers sondant l'éther espace,
Qui auprès du Sublime et glorieux prennent place.
Les voilà parvenus dans l'enceinte ombragée,
Où près de Dieu, l'esprit vague libre et léger.
Force et sagacité les conduisent à la source,
Puis vers un bien parfait ils poursuivent leur course.
Ils vont portant l'honneur d'une de Ses vertus,
Et paradent aux cieux d'unicité vêtus.
Ineffable demeure ce qui après survient,
Plus juste et plus seyant est de n'en dire rien !
Je tairai ce que tait le Vrai de cette science,
Et ne dispenserai que cela qu'il dispense.
Je donnerai son droit à chaque serviteur,
Et je me tiendrai coi s'il m'en semble meilleur.
Le Miséricordieux garde un secret scellé,
Pour les gens de Son choix, qu'il ne faut révéler.

Les connaissances auxquelles il est fait allusion ici ne doivent pas être divulguées à tous ; et ceux qui par dévoilement acquièrent quelque science de cette nature ne doivent pas les manifester à ceux qui ne les ont pas acquises par cette voie. J'ajouterai que si tous les hommes possédaient cette science, le monde courrait à sa ruine. La sagesse divine voulut donc que la majorité des gens n'en aient pas conscience, afin que la vie puisse

prospérer sur terre. Je dirais même que si tous les hommes mangeaient une nourriture licite durant quarante jours, le monde courrait à sa ruine, car les hommes y renonceraient. Les marchés se videraient, et les activités cesseraient. Puis si les savants mangeaient une nourriture licite, ils se préoccuperaient d'eux-mêmes, et les langues et les plumes cesseraient de dispenser un grand nombre des sciences répandues à cette heure. Mais il est dans le mal apparent des secrets et des sagesse qui appartiennent au Très-Haut, comme il en va pour le bien. Sa sagesse est infinie et Sa puissance illimitée.

Cacher l'amour, éviter de s'en prévaloir, et s'abstenir de manifester l'émotion spirituelle par égard, par respect et par crainte de l'Aimé, ainsi que par souci de garder son secret, participent à cette sagesse. L'amour est un des secrets de l'Aimé. Car il est des prétentions excessives et infondées qui s'assimilent à de la pure affabulation. Or c'est là une faute sévèrement punie dans l'au-delà, et qui apporte le malheur dans ce monde. Il se peut bien sûr que l'amant soit pris d'ivresse au point de perdre ses esprits, et présenter des troubles dans son comportement. Si ce n'est pas un état affecté ou provoqué volontairement, l'individu est excusé, car il ne fait que subir cet état qui s'impose à lui. Il arrive en effet que le feu d'amour s'embrace, et que l'on ne puisse le maîtriser, si bien que le cœur ne parvient plus à contenir son débordement.

L'homme capable de cacher l'amour dira :

Il est proche, dit-on ! Que m'importe que soient
Les rayons du soleil, ou proches ou loin de moi,
Si c'est en mon poitrail qu'ils brillent et chatoient !
Je n'ai de lui ma foi qu'une réminiscence,
Qui de l'ardent amour en moi les feux relancent.

Et l'homme incapable de le cacher dira :

Bien que tu, Son secret, est trahi par mes pleurs
Et mon souffle dénonce et l'émoi et l'ardeur !

Il dira également :

Qu'en est-il de celui qui un autre révère ?
Et voudra-t-il cacher l'inavoué mystère,
Celui qui le suggère en des traits de paupières ?

Un gnostique a dit : « Les plus éloignés de Dieu sont ceux qui y font le plus allusion. » Il entendait certainement par là que les individus qui évoquent Sa personne à tort et à travers, et le mentionnent de manière affectée en toute circonstance sont réprouvés par ceux qui aiment et connaissent le Très-Haut véritablement.

Dhû an-Nûn al-Misrî était en visite chez un de ses frères qui se prévalait d'aimer Dieu. Comme il le trouva souffrant, il lui dit : « Ne L'aime pas qui s'affecte d'un mal ! – Non, ne l'aime pas qui ne prend pas plaisir à sa souffrance ! répondit l'homme. – Je prétends, dit Dhû an-Nûn, que ne l'aime pas qui fait état publiquement de son amour pour Lui. » L'homme s'exclama alors : « Puisse le Seigneur me pardonner ! »

Tu objecteras peut-être que l'amour est la plus haute station, et qu'en faire état participe à manifester le bien dans un esprit de gratitude, et que donc il n'y a pas lieu de le cacher. Je répondrai que l'amour est louable, et que le manifester est également louable. Mais ce qui est répréhensible est d'affecter l'amour, en raison de la prétention et de l'orgueil que cela implique. L'amant doit donc manifester son amour caché à travers ses états, non ses ostensibles actions et paroles ; il doit manifester son amour sans avoir l'intention de manifester l'amour ou de faire une action révélant

l'amour. Il convient au contraire que l'amant n'ait pour intention que de révéler son amour à l'Aimé. Car vouloir révéler cet amour à un autre participe de l'associationnisme, et est préjudiciable. L'Évangile dit en ce sens : « Si tu dispenses une aumône, fait en sorte que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite. Celui qui voit les actes cachés t'en récompensera publiquement un jour. Quand tu jeûnes, lave-toi le visage et parfume-toi la tête afin que le Seigneur soit le seul à être informé de ton action. »[\[115\]](#)

Manifester l'amour ostensiblement par des actions et des paroles est donc condamnable, à moins que l'ivresse domine et fasse s'exprimer la langue et s'agiter les membres d'eux-mêmes. Dans ce cas, l'individu n'est pas à blâmer. On raconte qu'un homme avait vu un fou commettre des actes inacceptables à ses yeux. Il en informa Ma'rûf al-Karkhî. Celui-ci sourit et lui dit : « Mon frère, Dieu a des bien-aimés petits et grands, sensés et fous. Or celui que tu as vu fait partie des fous d'entre ceux-là. »

Une autre raison pour laquelle il est condamnable de se prévaloir de l'amour est la suivante. Tout savant instruit de la condition des anges sait que ceux-ci, dans leur amour permanent et leur aspiration à Dieu constante, louent le Seigneur jour et nuit sans se lasser, qu'ils n'enfreignent aucun de Ses ordres, et font ce qui leur est demandé. Or sachant cela, le savant a tendance à éprouver un sentiment d'insuffisance. Ce qui le pousse à renoncer à manifester son amour. Il a la conviction d'être le plus méprisable des amants dans le royaume de Dieu, et il considère son amour du Seigneur en deçà de l'amour porté par tous les autres êtres.

Un homme de dévoilement spirituel et touché par l'amour divin raconta un jour : « J'ai adoré le Très-Haut pendant trente ans en mon cœur et par mes actions, en y employant toutes mes forces. Je pensais finalement être parvenu à un certain rang auprès de Dieu... » L'homme décrivit à travers un long récit certains de ses dévoilements prodigieux relatifs aux cieux. Et il conclut ainsi : « J'arrivai finalement à une rangée d'anges au nombre de toutes les créatures de Dieu, et j'interrogeai ces anges : "Qui êtes-vous ?" – Nous sommes les amants du Très-Haut, répondirent-ils. Nous L'adorons ici depuis trois cent mille ans. Rien en dehors de Lui ne préoccupe nos cœurs, et nous ne mentionnons que Lui seul." Je réalisai gêné combien méprisables étaient mes œuvres, et je les cédaï à des gens condamnés afin d'alléger leurs maux en Enfer. »

Ainsi quiconque se connaît soi-même, connaît son Seigneur, et manifeste la

pudeur qu'il convient vis-à-vis de Lui, cesse d'entretenir des prétentions infondées. Il est vrai que la façon qu'à l'homme de se comporter, de se mouvoir, d'agir, d'entreprendre ou de s'abstenir témoigne de son amour.

On rapporte à ce sujet le récit d'al-Junayd suivant : « Notre maître as-Sarî as-Saqatî était tombé malade, et nous ne savions que faire pour lui porter soin. Nous ne savions pas même les causes de sa maladie. Un médecin émérite nous fut prescrit. Celui-ci se procura des urines du malade. Il les observa un moment à travers une fiole puis déclara : “Je vois là les urines d'un homme amoureux !” Je défaisais et perdis connaissance tandis que la fiole tombait de mes mains. En revenant à moi, je parvins à voir le maître et l'informai des événements. Il me dit en souriant : “Voilà un médecin perspicace !” Je lui dis : “Ô maître, voit-on l'amour dans les urines ? – Oui, me répondit-il.” »

As-Sarî a dit un jour : « Si tu le veux je le dirai : je ne dois cette maigreur et ce corps émacié à rien d'autre qu'à Son amour. » Puis il s'évanouit. Le fait qu'il perdit connaissance indique qu'il parla sous l'emprise de l'émotion spirituelle.

Ce sont là autant de signes et de fruits de l'amour. Les états dont il nous reste à parler sont ceux de l'intimité et du contentement. De manière générale, je dirai que l'ensemble des traits admirables de la religion et les vertus sont les fruits de l'amour. Et tout ce qui ne fait pas fructifier l'amour participe à l'assouvissement des passions et aux traits de caractères détestables.

Assurément, l'homme peut aimer le Seigneur pour Sa bienfaisance envers lui ou il peut L'aimer en vertu de Sa majesté et de Sa beauté, même s'Il ne lui dispense aucun bienfait. Les amants ne manquent pas d'appartenir à l'une de ces deux catégories. C'est pourquoi al-Junayd a dit : « Sous le rapport de l'amour du Très-Haut, les hommes font soit partie de l'élite, soit du commun du peuple. Ces derniers accèdent à l'amour à travers le constat qu'ils font de Sa bienveillance continue et de ses innombrables bienfaits. Ce qui les pousse à chercher Son agrément. Néanmoins, leur amour peut croître et décroître en fonction des grâces et des bienfaits dont ils sont gratifiés. Quant aux gens de l'élite, ils accèdent à l'amour à travers le constat qu'ils font de Son rang suréminent, de Sa toute-puissance, de Sa science, de Sa sagesse et de Sa souveraineté sans partage. Prenant conscience de Ses attributs parfaits et de Ses noms sublimes, ils ne peuvent s'empêcher de L'aimer parce que l'amour Lui est dû à leurs yeux, en vertu

de tout cela ; et parce qu'Il est digne de cet amour, même s'Il leur refuse toute grâce et tout bienfait. »

Il est des gens dont l'amour ne suit que les passions et l'ennemi de Dieu, Satan. Et il se peut pourtant que ces gens soient tellement aveuglés par l'infatuation et l'ignorance qu'ils s'imaginent aimer le Seigneur. De tels individus ne présentent aucun des signes que nous avons mentionnés, ou peut-être parviennent-ils à les affecter animés par l'hypocrisie, l'ostentation et le désir de notoriété. Ils ne briguent que les avantages immédiats de ce bas-monde tout en feignant l'inverse, comme c'est le cas des savants et des récitateurs du Coran malveillants. Ces derniers sont par excellence les mal-aimés de Dieu sur terre.

Lorsque Sahl s'adressait à quelqu'un, il avait pour habitude de lui dire : « Ô Dawsat ». Ce qui signifie : « Ô bien-aimé ». D'aucuns lui firent remarquer : « Ton interlocuteur n'est pas forcément toujours un bien-aimé ! Comment peux-tu employer ce terme pour tout le monde ? – Celui qui le dit, répondit Sahl, à un secret ! C'est que l'individu est soit un croyant, soit un hypocrite. S'il est croyant, il est le bien-aimé de Dieu ; et s'il est hypocrite, il est le bien-aimé de Satan. »

Abû Turâb an-Nakhshabî a composé, au sujet des traits distinctifs de l'amour, les vers suivants :

Ne te laisse abuser, l'amour a ses repères !
L'amant sait par ses dons courtiser l'être cher !
Des plus âpres fléaux il sait tirer jouissance :
Il demeure joyeux en toute circonstance !
Le bien qu'on lui refuse il l'agrée tel un don,
De l'indigence, il croit, faire vertu est bon !
Sa détermination à contenter l'aimé
Ne faillit même face aux blâmes enflammés !
L'aimé, de milles maux, son cœur fait-il souffrir,
Il arbore pourtant un permanent sourire !
Il demeure attentif aux paroles des gens,
Chez qui trouve réponse et bonté l'indigent.
Circonspect, ses propos il mesure et pondère :
Et demeure attentif à tout ce qu'il profère.

Yahyâ Ibn Mu'âdh a dit pour sa part :

L'amant se reconnaît : n'emportant qu'oripeaux
Sur la rive il se tient prêt à braver les flots !
Sous l'ombre vespéral il gémit son ardeur,
Si bien qu'il ne craint point les blâmes des senseurs !
Résolu, il est prompt à s'engager au front,
Soit d'un combat armé soit d'une belle action !
Ascétique, il renonce aux plaisirs que dispense
Le monde de l'opprobre et de l'évanescence.
Et commet-il un acte indigne de l'amant,
Un pleur trahit sitôt son âpre sentiment !
Il remet toute affaire au juste Souverain,
Et il agrée de Lui le très sage destin !
Il présente à ses pairs une joviale humeur,
Mais en son cœur amer, il porte des douleurs,
Comme une mère, hélas, dont les enfants se meurent !

troisième partie

L'intimité de Dieu

Nous avons vu précédemment que l'intimité, la crainte et l'ardente aspiration sont autant d'effets de l'amour. Mais j'ajouterai que ces effets touchent les amants de façon variable selon leur vision et leur ressenti du moment.

Si l'un d'eux tente de percevoir la beauté de l'Aimé à travers les voiles du monde invisible, il éprouve combien l'essence de la majesté divine échappe à sa perception. Son cœur se met alors à tendre irrésistiblement et douloureusement en ce sens. On appelle cet état l'« ardente aspiration ». Il est relatif à une réalité absente.

Si l'un d'eux est dominé par la joie que lui cause l'impression de proximité et de présence de l'Aimé, consécutif à un dévoilement, et que sa conscience se porte uniquement sur la beauté présente et manifestée, puis qu'il ne se préoccupe pas de ce qui est encore hors de son atteinte, alors son cœur tire joie de ce qu'il observe. On appelle ce sentiment l'« intimité » (uns).

Et si l'un d'eux se concentre sur les attributs divins de gloire, d'autosuffisance et d'indifférence [\[116\]](#) [vis-à-vis de la création], ainsi que sur l'éventualité de son anéantissement et de son éloignement en tant que serviteur, alors son cœur éprouve de la douleur. Ce sentiment s'appelle la « crainte » (khawf).

Ces états sont subordonnés aux ressentis des amants, dont les causes sont innombrables.

L'intimité désigne un sentiment de joie et d'allégresse qu'éprouve le cœur lorsqu'il observe la beauté de l'Aimé. Si ce sentiment n'est pas altéré par la préoccupation de ce qui lui échappe encore ou la pensée d'une éventuelle fin à son état, alors le bien-être et la délectation de l'amant sont immenses.

C'est dans cette perspective qu'un amant avait répondu un jour à quelqu'un qui le qualifiait de soupirant : « Non ! On ne soupire qu'après ce qui est absent. Si cet absent est présent, il n'y a pas lieu de soupirer après lui. » Cette parole est celle d'un homme envahi par le bien-être que lui procurait sa connaissance, et que n'altérerait pas le désir de découvrir d'autres aspects

de la grâce divine.

L'homme dominé par un tel sentiment n'aspire qu'à l'isolement et à la solitude.

On raconte à ce sujet que quelqu'un avait demandé à Ibrâhîm Ibn Adham, alors qu'il descendait de la montagne : « D'où viens-tu ? » Il avait répondu : « De la présence intime de Dieu. » Cela est dû au fait que l'intimité divine s'accompagne d'un sentiment de rejet de tout ce qui n'est pas Dieu, et je dirais même, de tout ce qui s'oppose au recueillement. Car ces obstacles au recueillement pèsent alors fortement au cœur.

On raconte également à ce sujet que lorsque le Seigneur eut parlé à Moïse, celui-ci demeura un long moment écœuré de la simple parole des gens. Quelqu'un parlait-il qu'il était pris d'une envie de vomir. L'amour, en effet, implique que la parole et le souvenir de l'Aimé soient doux au cœur, et que rien de ce qui n'est pas Lui ne soit apprécié.

C'est pourquoi un sage disait dans ses invocations : « Ô Toi qui me réconfortes par Ton souvenir et me fais fuir de Tes créatures ! »

Le Très-Haut avait dit à David : « Aspire à Moi, affectionne Mon intimité, et répugne à côtoyer tout autre que Moi. »

On avait demandé à Râbi'a ce qui lui valait une si haute station spirituelle. Elle avait répondu : « J'ai renoncé à me préoccuper de ce qui ne me regarde pas, et j'ai entretenu l'intimité de Celui qui ne disparaît pas. »

'Abd al-Wâhid Ibn Zayd racontait : « Je croisai un jour un moine. “Bonjour moine, lui dis-je. Tu prends la solitude semble-t-il. – Mon cher, répondit le moine, si tu avais goûté à la douceur de la solitude, tu la convoiterais au point de t'incommoder de ta propre personne ! La solitude est la mère des ascèses. – Ô moine, lui demandai-je, quel avantage trouves-tu d'ordinaire à rester seul ? – Je m'épargne la peine de devoir ménager la susceptibilité des gens, et de devoir supporter leurs méfaits. – Ô moine, à partir de quand le dévot commence-t-il à goûter la douceur de l'intimité du Très-Haut ? – Lorsque son amour est pur et ses actes sincères. – Et comment sait-on que l'amour est pur ? – Les préoccupations se regroupent et n'en forment plus qu'une : celle d'obéir à Dieu.” »

Un sage s'adressait à Dieu en ces termes : « Comme sont étranges ces

créatures qui Te cherchent un substitut ! Comme sont étranges ces cœurs qui s'accommodent d'un autre que Toi et Te négligent ! »

Si donc tu te demandes en quoi se distingue l'intimité, je te répondrai qu'elle se reconnaît à la gêne et au dépit qu'éprouve le cœur à l'idée de côtoyer les créatures, ainsi qu'à sa forte inclination pour l'invocation de Dieu.

Si un homme dans cet état se mêle au gens, il est comme isolé dans la foule et comme uni dans l'isolement ; comme exilé dans sa propre demeure et comme chez soi dans son exil ; comme témoin dans son absence et comme ailleurs dans sa présence ; mêlé au gens physiquement, isolé intérieurement ; et tout entier absorbé par la douceur de l'invocation et du souvenir de Dieu.

Alî a décrit de telles personnes en ces termes : « Ce sont des gens qui s'emploient prestement à découvrir la réalité profonde des choses, et qui acquièrent l'esprit de certitude. Ils réalisent aisément ce que les gens abandonnés à l'opulence ont peine à faire. Ils s'accommodent de ce à quoi répugnent les ignorants. Ils évoluent physiquement dans ce monde mais leurs esprits demeurent liés au lieu suprême. Ces hommes sont les lieutenants de Dieu sur terre et les véritables prédicateurs qui appellent à Sa voie. »

Voilà donc ce que désigne l'intimité de Dieu. Nous en avons montré les traits distinctifs et les fondements. Il se trouve néanmoins que certains théologiens rejettent les notions d'intimité, d'ardente aspiration et d'amour, relativement à Dieu. Parce que cela relève, selon eux, de l'anthropomorphisme, et parce qu'ils ignorent que les beautés appréhendées par l'œil intérieur sont plus parfaites que les beautés sensibles, et que la délectation qui en découle est plus prégnante que toutes autres chez les hommes dotés de cœurs clairvoyants.

Parmi ces savants, on peut citer notamment Ahmad Ibn Ghâlib, connu sous le nom de Ghulâm al-Khalîl, qui rejetait les propos d'al-Junayd, d'Abû al-Hasan an-Nûrî et l'avis consensuel sur l'amour, l'ardente aspiration et la passion amoureuse. Certains savants ont même été jusqu'à nier la station du contentement, prétendant qu'il y a seulement lieu de parler de patience, et que le contentement n'est pas concevable.

Ce sont là les propos immatures et peu perspicaces de gens qui ne voient des stations spirituelles que l'écorce. Ils s'imaginent donc que seule cette

écorce existe. Les réalités sensibles et imaginatives relatives à la religion sont de simples écorces derrière lesquelles le noyau recherché se cache. Celui qui ne connaît de la noix que sa coquille s' imagine que toute la noix est composée de cette matière dure. Il lui semble donc impossible d'en extraire de l'huile. Il est donc pardonnable, même si ses excuses ne sont pas recevables.

Le poète a dit à ce sujet :

Une inepte personne intimité n'aveint,
Déployer toute ruse en cela il est vain !
Les intimes sont tous dotés d'âmes altières ;
Ils sont de Dieu l'élite affairée à Lui plaire.

L'allégresse et la désinvolture

Lorsque le sentiment d'intimité perdure, qu'il envahit et domine l'être sans que ne vienne l'altérer l'aspiration ou le troubler la crainte d'un changement ou d'un voile, il engendre une forme d'allégresse dans les paroles, les actions et les oraisons. Cet état peut revêtir une forme inappréciable en raison de l'hardiesse et de l'irrévérence que l'individu manifeste en la circonstance. Mais de tels comportements sont tolérables de la part de gens établis à la station de l'intimité. Si, en revanche, une personne n'ayant pas atteint ce rang tente d'imiter leurs actes et leurs paroles, elle court à sa perte et menace de tomber dans l'impiété.

L'histoire de Barkh al-Aswad illustre bien ce propos. Le Très-Haut avait ordonné à Moïse de demander à cet homme de prier pour que la pluie se répande sur les enfants d'Israël qui enduraient la sécheresse depuis sept ans. Car Moïse avait d'abord prié lui-même en compagnie de soixante-dix mille hommes. Et Dieu lui avait alors déclaré par voie d'inspiration : « Comment les exaucerais-Je alors qu'ils sont enténébrés par leurs fautes et que leurs intentions sont viles. Ils M'invoquent sans aucune certitude, et se croient à l'abri de Ma ruse. Retourne trouver un de Mes serviteurs que l'on appelle Barkh, et demande-lui d'aller prier afin que Je l'exauce. » Moïse partit donc s'enquérir de l'homme, mais ne le trouva pas. Puis, un jour, en chemin, il croisa un esclave noir. Son front était marqué par la terre à force de prostration, et il portait un tissu noué au cou. Moïse sut qui il était, guidé par la lumière du Très-Haut. Il le salua et lui demanda son nom. L'esclave répondit : « Mon nom est Barkh. – C'est toi que nous cherchons depuis un moment, lui dit Moïse. Viens avec nous prier Dieu, afin qu'Il fasse pleuvoir. » Barkh s'exécuta. Il invoqua donc le Seigneur en ces termes : « Voilà qui n'est pas digne de Toi ! Voilà qui ne sied pas à Ta clémence ! Qu'as-Tu l'intention de faire ainsi ? Quoi, Tes sources ont-elles tariées ? Où as-Tu perdu le contrôle de Tes vents ? N'as-Tu plus rien à donner ? Ou es-Tu trop courroucé contre les pécheurs ? N'étais-Tu pas enclin à pardonner avant même de créer ces âmes fautives ? Tu as créé la miséricorde, et Tu as commandé la compassion. Quoi ?! Veux-Tu nous montrer que Tu peux nous priver ? Ou crains-Tu de n'avoir plus le temps de nous punir et le fais-Tu dès maintenant ? » Il ne cessa de s'adresser à Dieu de la sorte jusqu'à ce que les enfants d'Israël sentent les gouttes de pluie les mouiller, et jusqu'à ce que le Très-Haut fasse pousser les herbes jusqu'aux

genoux en une demi-journée. Barkh se présenta ensuite à Moïse et lui dit : « Qu'as-tu pensé de mes remontrances au Seigneur ? Tu as vu comme Il a accédé à ma demande ? » Le Prophète était étonné, mais Dieu lui dit : « Barkh me fait rire trois fois par jour ! »

Al-Hasan al-Basrî raconte qu'un incendie avait détruit tout un baraquement à Bassora. Une seule demeure avait été épargnée, bien que située au milieu des autres ! Abû Mûsâ, qui était le gouverneur de la ville, avait été informé de l'incident, et avait fait mander le propriétaire de la demeure en question. On lui présenta un vieillard. Il lui demanda : « Veille homme, comment se fait-il que ta demeure n'ait pas brûlé ? – J'ai conjuré mon Seigneur de ne pas la laisser brûler, répondit-il. » Abû Mûsâ déclara : « J'ai entendu l'envoyé de Dieu dire : "Il est des gens de ma communauté hirsutes, aux visages crasseux et aux vêtements rapiécés [mais bénéficiant de crédit auprès de Dieu] : Le supplient-ils qu'Il accède à leur demande." »

Il raconte également qu'un incendie dévastait Bassora. Abû 'Ubayda al-Khawwâss arriva et commença à traverser le feu. Le gouverneur de Bassora s'inquiéta : « Fais attention, tu vas te brûler ! – J'ai conjuré mon Seigneur de ne pas me brûler, répondit-il. – S'il en est ainsi, demande aussi que le feu s'éteigne ! » Abû 'Ubayda accéda à sa demande, et le feu s'éteignit.

On relate qu'Abû Hafîs marchait un jour quand il se fit accosté par un réparateur d'instruments de musique, catastrophé. « Que t'arrive-t-il ? demanda Abû Hafîs. – J'ai perdu mon âne et je ne possède rien d'autre, répondit l'homme. » Abû Hafîs s'arrêta un instant et invoqua Dieu : « Par Ta gloire, je ne ferais pas un pas de plus tant que Tu n'auras pas rendu son âne à cet homme ! » A l'instant même, l'âne réapparut. Abû Hafîs passa son chemin.

Des faits semblables arrivent aux gens de l'intimité, mais il est vain pour les autres de chercher à les imiter.

Al-Junayd a dit : « Les gens de l'intimité, dans leurs discours, leurs oraisons et leurs retraites, professent des paroles qui s'assimilent à de l'impiété pour les gens du commun. » Il a dit en une autre occasion : « Si ces gens les entendaient, ils les taxeraient d'impiété, mais cela participe pourtant à les faire progresser. De telles paroles sont acceptables de leur part et conviennent à leur condition. »

Un tel maître leur cause une morgue outrancière.

Tout serf aune sa gloire au souverain qu'il sert !
L'ayant vu, tout objet leurs yeux ne considèrent :
Ô sublime figure est celle qui les perd !

N'excluez pas la possibilité que Dieu agrée d'un serviteur cela même qu'il réprouve chez un autre. C'est une question de rang. Le Coran comporte un grand nombre d'indications de ce fait. Il suffit de prêter attention et d'essayer de comprendre. Car assurément, l'ensemble des récits coraniques dispensent des enseignements aux gens lucides et clairvoyants, pour peu qu'ils les méditent. Il ne s'agit que de dénominations [\[117\]](#) pour ceux qui regardent en profondeur.

Le premier de ces récits est celui d'Adam et du Diable. Tu remarqueras que l'on donne le nom de « transgression » et de « désobéissance » à leurs actions respectives. Mais ils se distinguent pourtant du fait que l'un fut élu et préservé, et l'autre non. Le Diable fut privé de la miséricorde et il fut écarté. Quant à Adam, le Coran dit à son sujet : « Adam désobéit à son Seigneur et s'égara. Par la suite, son Seigneur l'élu. Il lui accorda Son pardon et le guida. » [\[118\]](#)

Dieu a reproché également à Son Prophète de se détourner d'un serviteur et de se tourner vers un autre, alors qu'ils étaient égaux sous le rapport de la servitude. C'est que leurs états n'étaient pas semblables. Il dit en ce sens : « Quant à celui qui vient à toi en hâte [poussé par] la crainte, tu ne t'en soucies pas. » [\[119\]](#) Et Il dit dans un autre verset : « Quant à celui qui est plein de suffisance, tu lui portes une grande attention. » [\[120\]](#)

De la même manière, Dieu ordonne tantôt à son Prophète de traiter avec un groupe d'homme. Il lui dit : « Si ceux qui croient à Nos signes viennent à toi, dis-leur : “La paix soit sur vous !” » [\[121\]](#) Puis Il lui ordonne de se détourner d'un autre groupe : « Et lorsque tu vois ceux qui disputent inconsidérément Nos signes, détourne-toi d'eux jusqu'à ce qu'ils changent de sujet. » [\[122\]](#) Puis il ajoute dans le même verset : « Sitôt que tu t'en souviendras, ne reste pas en compagnie des gens iniques. » Et Il dit par ailleurs : « Patiente avec ceux qui invoquent leur Seigneur matin et soir. » [\[123\]](#)

Il en va de même de l'allégresse et de la désinvolture : elles sont tolérables de la part de certains serviteurs à l'exclusion d'autres. Cette « décontraction » résultant de la familiarité avec Dieu se manifeste par exemple dans la parole de Moïse adressée à son Seigneur : « C'est là la

tentation que Tu soumets : Tu égares par son biais qui Tu veux et Tu guides qui Tu veux ! »[124] C'est également vrai de la réponse qu'il fit à Dieu pour justifier son abstention et s'en excuser lorsqu'Il lui dit : « Rends-toi auprès de Pharaon. » Moïse répondit ainsi : « Je suis coupable d'une faute à leur yeux ! »[125] Il dit aussi : « Je crains qu'ils me traitent de menteur. Je ne me sens pas à l'aise, et j'ai peine à parler. »[126] Ou encore : « Nous craignons qu'il ne s'emporte ou ne s'insurge contre nous. »[127] De tels propos, venant de la part d'un autre que Moïse, tiendrait de l'inconvenance. Parce que l'homme maintenu dans la station d'intimité dont il est question est traité avec mansuétude, et jouit d'une forme d'impunité. Un fait autrement moins grave fut par exemple reproché à Jonas. Parce celui-ci se tenait à une station de contraction et de crainte révérencielle. En guise de punition, il fut emprisonné dans l'obscurité du ventre de la baleine. Il serait resté là jusqu'au jour du jugement, « et s'il n'avait bénéficié d'une faveur de son Seigneur, il aurait été rejeté sur un littoral désert, voué à l'opprobre. »[128] Al-Hasan al-Basrî a dit que le « littoral désert » désigne le lieu du rassemblement au jour du Jugement. Et le Seigneur a défendu notre Prophète de suivre son exemple. Il lui a dit :

« Accepte patiemment le jugement de ton Seigneur, et n'agit pas comme l'homme de la baleine qui invoqua son Seigneur, en proie à une grande affliction. »[129]

Certaines de ces différences de traitement sont dues aux états et aux stations dissemblables des individus ; d'autres sont dues aux prévalences et aux précéllences fixées de toute éternité dans le partage des lots des serviteurs. Le Très-Haut dit en effet : « Nous avons donné la précéllence à certains Prophètes sur d'autres »[130] ; « il en est à qui Dieu a parlé ; il en est d'autres qu'Il éleva à des degrés [éminents] ». [131]

Jésus faisait également partie des êtres privilégiés, et il manifesta une grande désinvolture en prononçant sur lui-même le salut : « Le salut soit sur moi, depuis le jour de ma naissance jusqu'au jour de ma mort et de ma résurrection. »[132] Ce qu'il observait de mansuétude à son égard, à la station d'intimité qui était la sienne, était la cause de cette expression d'allégresse. Quant à Jean, le fils de Zacharie, il se tenait à une station de crainte révérencielle et de pudeur. Il ne s'exprima donc pas afin avant que son Créateur fasse sa louange, et dise : « Le salut soit sur lui. »[133]

Tu remarqueras également que Dieu toléra le comportement des frères de Joseph à l'égard de celui-ci, alors qu'un savant a dit : « J'ai fait le compte

des fautes commises par les frères de Josef dont nous informe le Coran depuis le verset : “Joseph et son frère sont davantage aimés de notre père que nous-mêmes”,[\[134\]](#) jusqu’au verset : “Pour l’avoir mésestimé, ils le vendirent à vil prix, pour quelques dirhams »,[\[135\]](#) et j’en ai recensé une quarantaine, dont certaines plus graves que les autres. Il arrive même qu’une seule parole comporte trois ou quatre fautes. Et cependant, Dieu leur pardonna tout. »

En revanche, il ne toléra pas de la part de ‘Uzayr une seule question concernant la destinée, à tel point que, dit-on, il fut rayé du registre des Prophètes !

Bal‘âm Ibn Bâ‘ûrâ’ était un éminent savant mais il utilisait la religion pour satisfaire à ses désirs matériels. Ce comportement ne fut pas accepté de sa part.

Quant à Âsif, il était un pécheur outrancier et commettait des fautes dans ses actes. Mais Dieu lui pardonna. On rapporte que le Très-Haut avait dit par voie d’inspiration à Salomon : « Ô toi le plus éminent des dévots, fils du modèle des ascètes ! Jusqu’à quand ton cousin Âsif Me désobéira-t-il, Moi qui ne cesse de Me montrer clément envers lui ? J’en jure par Ma gloire et Ma majesté, si un de Mes vents de colère s’abattait sur lui, J’en ferais un exemple pour ses contemporains et les générations à venir. » Lorsqu’Âsif se présenta à Salomon, celui-ci l’informa de ce que le Très-Haut lui avait inspiré. Il sortit aussitôt, gravit une dune de sable, puis leva le visage et les mains au ciel et déclara : « Mon Dieu, Mon maître ! Etant ce que Tu es, et étant ce que je suis, comment aspirerais-je au pardon si Ton pardon ne précède pas ; comment aspirerais-je à me prémunir si Tu ne me prémunis pas au préalable ? Je retournerai donc à mes fautes. » Il lui fut inspiré les paroles de Dieu suivantes : « Tu dis vrai Âsif, tu es ce que tu es et Je suis ce que Je suis : Je prends les devants du repentir. Or Je t’ai pardonné. Je suis Magnanime et Miséricordieux. »

Il s’agit là de la parole d’un homme déduisant Dieu de Lui-même,[\[136\]](#) fuyant Dieu vers Lui-même, et regardant Dieu par Lui-même.

Dieu a reproché à Son Prophète de se détourner d’un serviteur et de se tourner vers un autre, alors qu’ils étaient égaux sous le rapport de la servitude. Parce que leurs états n’étaient pas semblables.

Un récit mentionne également que Dieu avait un jour inspiré les mots

suivants à un serviteur qu'Il venait de sauver in extremis d'une perte certaine : « Combien de fois t'es-tu présenté à Moi chargé de fautes. Je t'ai toujours pardonné alors que J'ai anéanti des nations entières pour moins que cela ! » Telle est l'invariable loi divine qui s'applique à Ses serviteurs : Il donne la précellence, élève et abaisse au gré de Sa volonté prééternelle.

Le Coran relate ces histoires afin que l'on sache selon quelles invariables lois Dieu a agi avec les peuples passés. Il n'est rien dans le Coran qui ne soit une guidance, une lumière et un enseignement que le Très-Haut dispense à Ses serviteurs. Il se présente parfois à eux sous le rapport de la transcendance absolue (taqdîs). Il leur déclare par exemple : « Dis : "Dieu est Un, Dieu est autosuffisant. Il n'a pas enfanté et Il n'est pas enfanté. Et nul ne Lui est semblable." » [\[137\]](#)

D'autres fois, Il leur présente Ses attributs de majesté en disant : « Il est Dieu... Le roi, la Paix, le Protecteur, le Dominateur, le Puissant, le Contraignant, le Superbe. » [\[138\]](#)

D'autres fois, Il leur présente Ses actions suscitant la crainte ou l'espoir, et Il leur fait connaître les invariables lois selon lesquelles Il agit envers Ses ennemis ou Ses Prophètes. Il dit ainsi : « Ne vois-tu pas comment ton Seigneur a traité 'Âd, la tribu d'Iram aux colonnes ? » [\[139\]](#) ; « ne vois-tu pas comment ton Seigneur a traité les compagnons de l'éléphant ? » [\[140\]](#)

Il s'agit là des trois aspects constitutifs du Coran qui vise à enseigner : la connaissance de l'essence de Dieu ou de Sa dignité suprême ; la connaissance de Ses attributs et de Ses noms ; et à la connaissance de Ses actes et des lois invariables sur la base desquelles il traite Ses serviteurs. Et puisque la sourate al-Ikhlâs [\[141\]](#) comporte un de ces aspects, en l'occurrence la transcendance divine, le Prophète considéra qu'elle équivalait à un tiers du Coran. C'est pourquoi il a dit : « Quiconque récite la sourate al-Ikhlâs, récite le tiers du Coran. »

Car en effet, le summum de la dignité suprême de Dieu est de réunir trois prérogatives sans partage :

– rien de ce qui procède de Lui ne lui est équivalent ou semblable. C'est ce qu'indique Sa parole : « Il n'a pas enfanté » ;

– Il ne procède de personne qui Lui soit équivalent ou semblable. C'est ce qu'indique Sa parole : « Il n'est pas enfanté » ;

– aucun être ne lui est semblable. C'est ce qu'indique Sa parole : « Et nul ne Lui est semblable ».

La parole du Très-Haut : « Dis : “Dieu est un” » synthétise tous ces aspects. J'ajouterai que, en somme, l'ensemble de ces énoncés ne sont que le développement de la locution : « Il n'est de dieu que Dieu. » Ce sont là des secrets du Coran. Or le Livre sacré recèle d'infinis secrets de cette nature. « Il n'est de végétal, sec ou verdoyant, qui ne soit consigné dans un livre explicite. »

C'est pourquoi Ibn Mas'ûd a dit : « Mettez le Coran en lumière et sondez les merveilles qu'il recèle. Car il renferme la science des premiers et des derniers hommes. »

Le livre de Dieu est ainsi qu'il l'a décrit. Mais ne le connaissent que ceux qui s'emploient longuement à réfléchir sur ses paroles, et l'abordent avec une saine pensée, jusqu'à ce que chacun de ses mots leur rende témoignage qu'il est le Verbe d'un Dieu Contraignant et Astreignant et d'un Roi tout-puissant, et qu'il est hors de portée des humains.

La plupart des secrets du Coran se cachent dans les plis de ses récits et de ses histoires. Veille donc à les y recueillir. Tu découvriras des merveilles qui te feront dédaigner les sciences aguichantes sans rapport avec lui.

Voilà ce que nous voulions dire au sujet de l'intimité et de l'allégresse, laquelle en est le fruit, ainsi qu'au sujet des divers degrés des serviteurs sous ce rapport.

Mais le Très-Haut en sait davantage !

quatrieme partie

Le contentement face au décret divin

Le contentement (ar-ridâ) est un des fruits de l'amour. Il représente un des plus hauts degrés atteints par les gens de la proximité divine. Sa réelle nature apparaît confuse à la plupart des gens ; et seuls ceux à qui Dieu enseigne l'art d'interpréter, et à qui Il accorde de comprendre la religion, parviennent à dissiper les confusions et les malentendus qui se greffent autour de cette question.

D'aucuns nient que l'individu puisse agréer un fait qui contrevient à ses désirs. Ils arguent que s'il est possible de tout agréer du fait que tout procède de l'acte créateur divin, alors l'homme devrait agréer également l'impiété et la transgression. Certains se laissent abuser par une telle pensée, et ils croient qu'accepter le libertinage et la turpitude, et renoncer à s'y opposer et à le réprouver, participent du contentement à l'égard au décret divin. Cette incompréhension est dans l'ordre des choses, car si les gens qui s'en tiennent aux apparences des textes de la Révélation étaient destinés à comprendre ces secrets, le Prophète n'aurait pas eu besoin d'invoquer en faveur d'Ibn 'Abbâs en ces termes : « Mon Dieu, accorde-lui de comprendre la religion et enseigne-lui l'exégèse. » Commençons donc par mettre en lumière les mérites du contentement. Puis citons les textes décrivant les dispositions des hommes nantis de cette vertu. Nous expliciterons ensuite ce qu'est sa réelle nature, et nous montrerons comment il est concevable d'agréer ce qui contrevient aux désirs. Puis nous terminerons en examinant de près ces comportements qui, selon un avis erroné, participeraient à la plénitude de l'agrément, comme le fait de renoncer à demander à Dieu (du'â') et le choix de fermer les yeux sur les transgressions.

Un certain nombre de versets coraniques abordent ce point. Le Très-Haut dit en effet : « Dieu est satisfait d'eux et eux sont satisfait de Lui »[\[142\]](#) ; « la récompense du bien peut-elle être autre chose que le bien ? » Or l'ultime bien n'est autre que l'agrément que Dieu accorde à Son serviteur, en rétribution du contentement que celui-ci manifeste à l'égard de son Seigneur.

Dieu dit aussi : « Dieu a promis aux croyants et aux croyantes des jardins sous lesquels s'écoulent des rivières, et des demeures agréables dans le jardin d'Eden. Mais la satisfaction de Dieu est plus estimable encore. [\[143\]](#) » [\[144\]](#) Le Très-Haut a placé Sa satisfaction au-dessus des jardins d'Eden, de même qu'Il a placé Son souvenir au-dessus de la prière, en disant : « La prière proscrit la turpitude et les actes détestables. Et le souvenir de Dieu est plus estimable encore. [\[145\]](#) » [\[146\]](#) Ainsi, de même que la contemplation de l'Être invoqué dans la prière est supérieure à la prière elle-même, l'agrément du Seigneur du Paradis est-il supérieur au Paradis lui-même. Je dirais même qu'Il est le but de la quête des habitants du Paradis. Un hadith indique à ce sujet que le Très-Haut se manifeste aux croyants [au Paradis] et leur dit : « Demandez-Moi ! » Et ils répondent : « Ta satisfaction est ce que nous voulons. » L'agrément de Dieu après Sa contemplation est la plus haute grâce qui soit. Nous indiquerons plus loin ce que désigne la « satisfaction » ou le « contentement » du serviteur. Quant à l'agrément du Très-Haut relativement à Son serviteur, il revêt un sens différent, proche de celui que nous avons indiqué pour l'amour. Et il ne convient pas de le dévoiler, parce sa réalité est au-delà de l'entendement ordinaire. Ceux qui parviennent à l'appréhender en garde la perception en eux-mêmes.

Au demeurant, il n'est de rang au-dessus de la contemplation de Dieu. Et si les gens du Paradis Lui demande Sa satisfaction, c'est parce que la permanence de la contemplation en dépend. Ils voient, se délectant enfin de Sa contemplation, qu'Il est la fin suprême et le plus haut objet d'aspiration. Et lorsqu'Il leur demande ce qu'ils souhaitent, ils ne demandent, pour ainsi dire, que la pérennité de cet état, sachant que le voile demeurera levé tant que l'agrément persistera.

Le Très-Haut déclare aussi : « Après de Nous se trouve un surcroît [de grâce]. » [\[147\]](#) Or un commentateur indique qu'au moment de ce surcroît de grâce, les habitants du Paradis reçoivent trois faveurs singulières du Seigneur des mondes.

La première est un présent qui n'a pas de pareil auprès d'eux dans les jardins. C'est ce qu'indique Sa parole : « Nulle âme ne sait les consolations qui lui sont secrètement apprêtées. » [\[148\]](#)

La seconde est le salut de leur Seigneur. Ce qui ajoute de la valeur au présent évoqué. C'est ce qu'indique Sa parole : « "Paix (salâm) !" leur dit un Seigneur miséricordieux. » [\[149\]](#)

La troisième est que le Très-Haut leur déclare qu'Il est satisfait d'eux. Ce qui est plus estimable encore que le présent et le salut. C'est ce qu'indique la parole du Seigneur : « Et la satisfaction de Dieu est plus estimable encore », c'est-à-dire, plus estimable que leur état de béatitude. Il apparaît ainsi que l'agrément de Dieu est plus estimable que tout, et qu'elle est le fruit du contentement du serviteur.

Un certain nombre de récits traditionnels abordent ce sujet. On rapporte que le Prophète avait demandé à un petit groupe de ses compagnons : « Qu'êtes-vous donc ? – Nous sommes des croyants, répondirent-ils. – Quel est le signe distinctif de votre foi ? – Nous endurons patiemment les épreuves, nous accueillons avec gratitude les bienfaits, et nous acceptons avec abnégation le destin. – Par le Seigneur de la Kaaba, vous êtes bien des croyants ! s'exclama le Prophète. »

Une autre tradition rapporte que l'envoyé de Dieu a dit : « Peu s'en faut que, par leur sagesse, certains hommes savants et sages deviennent des prophètes ! »

Il a dit aussi : « Grand bien fasse à quiconque est conduit à l'islam, n'a pour tout bien que le minimum nécessaire, et s'en contente. »

Il a dit encore : « L'homme se contente-t-il de peu de biens de la part du Seigneur que Celui-ci se contente de peu d'œuvres de sa part. »

Le Prophète a dit par ailleurs : « Lorsque Dieu aime un serviteur, Il l'éprouve. S'il patiente, Il en fait Son privilégié. Et s'il est satisfait, Il en fait Son élu. »

Et il a dit : « Lorsque viendra le jour du Jugement, Dieu dotera d'ailes un petit groupe de ma communauté. Ils s'envoleront alors tout droit de leurs tombes vers le Paradis. Ils y vaqueront et y savoureront les délices à leur convenance. Les anges leur demanderont alors : “Avez-vous été soumis aux comptes ? – Nous n'avons été soumis à aucun compte ! répondront-ils. – Et êtes-vous passer sur le pont [au-dessus des enfers] ? – Nous ne sommes passés sur aucun pont ! – Et avez-vous seulement vu la géhenne ? – Nous n'avons absolument rien vu ! – De la communauté de qui êtes-vous ? demanderont alors les anges. – De la communauté de Muhammad – Nous vous en conjurons, dites-nous en quoi consistaient vos œuvres sur terre ? – Nous étions dotés de deux vertus qui nous ont valu ce rang, par la

miséricorde de Dieu – Quelles étaient-elles ? – Nous avons honte de lui désobéir, même quand nous étions absolument seuls, et nous nous contentions du peu qu’Il nous impartissait. – Alors vous méritez bien cela ! conclurent les anges. »

L’envoyé de Dieu a également dit : « Ô vous qui êtes pauvres, donner à Dieu le contentement de vos cœurs, vous obtiendrez la récompense de votre indigence. Sans quoi vous ne l’aurez pas. »

Un récit concernant Moïse relate que les enfants d’Israël lui avaient déclaré : « Demande à notre Seigneur de nous indiquer une action qui nous vaudra Son contentement. » Moïse dit au Seigneur : « Mon Dieu, Tu as entendu ce qu’ils ont dit ! » Le Très-Haut lui répondit : « Ô Moïse, dis-leur simplement de manifester de la satisfaction à Mon égard, et Je serai satisfait d’eux ! » Cette parole est confortée par le hadith suivant : « Que quiconque souhaite savoir en quelle estime le tient le Très-Haut, considère en quel estime il Le tient lui-même. Car Dieu confère au serviteur une dignité à la mesure de la dignité que celui-ci Lui confère. »

Il est dit dans les récits de David : « Qu’ont Mes saints à se préoccuper de ce bas-monde. S’en préoccuper altère la douceur des oraisons qu’ils Me consacrent en leurs cœurs. Ô David, J’aime que Mes saints soient des gens spirituels et qu’ils ne s’affligent pas. »

On rapporte aussi que Moïse avait dit : « Mon Dieu, indique moi une action qui me vaudra Ton contentement afin que je m’emploie à agir en ce sens. » Dieu lui répondit par voie d’inspiration : « Mon contentement réside en quelque chose que tu réprouves. Or tu n’es pas très patient avec ces choses que tu réprouves ! – Indique-le moi tout de même, insista Moïse. – Mon contentement consiste à ce que tu acceptes Mon décret avec abnégation. »

Moïse disait aussi dans une de ses oraisons : « Seigneur, quelle créature bénéficie le plus de Ton amour ? – Celle qui, privée de l’aimé, agrée Ma volonté ! répondit Dieu. – Et laquelle Te met le plus en colère ? – Celle qui Me consulte puis s’irrite de Mon jugement lorsque Je le lui livre. »

Une parole prophétique, plus lourde de sens encore, rapporte que Dieu a dit : « Je suis Dieu. Il n’est de dieu que Moi. Que celui qui n’accepte pas Mes épreuves avec patience, qui ne témoigne pas de gratitude en retour de Mes bienfaits, et n’agrée pas Mon décret, trouve un autre Seigneur que Moi. »

Une autre parole prophétique tout aussi grave rapporte que le Très-Haut a dit : « J'ai donné à chaque chose sa mesure, J'ai établi les choses selon un ordre bien défini, et J'ai parfait Mon œuvre. Que celui qui l'agrée ainsi reçoive Mon agrément jusqu'au jour où il Me rencontrera ; et que celui qui s'en irrite encoure Ma colère jusqu'au jour où il Me rencontrera. »

Une tradition largement connue rapporte aussi que le Très-Haut a dit : « J'ai créé le bien et le mal. Heureux celui que J'ai créé pour le bien et par les mains duquel le bien arrive ; et malheur à celui que J'ai créé pour le mal et par les mains de qui le mal arrive. Et malheur, grand malheur, à qui dira : "Pourquoi [est-ce ainsi] ? Comment [est-ce possible] ?" »

Un récit ancien rapporte qu'un Prophète adressait une prière au Très-Haut depuis dix ans, se plaignant de la faim, de l'indigence et des poux, et que Celui-ci n'exauçait pas. Finalement, le Seigneur s'adressa à lui par voie d'inspiration : « Comme tu te plains ! C'est pourtant ainsi que J'ai voulu ta genèse dans la matrice du Livre (umm al-kitâb) avant même la création des cieux et de la terre. C'est ainsi que J'ai prévu et décrété pour toi avant de créer ce bas-monde. Veux-tu que Je recrée le monde pour toi ? Ou veux-tu que Je change ta destinée, de sorte que tes souhaits soient placés au-dessus des Miens, et que ta volonté soit placée au-dessus de la Mienne ?! Par Ma toute-puissance et Majesté, si tu conçois encore cette pensée en ta poitrine, Je t'effacerai du registre des Prophètes ! »

On raconte également que les jeunes enfants d'Adam avaient pour habitude de grimper sur lui : ils posaient le pied sur sa poitrine comme sur une marche et hissaient jusqu'à sa tête puis redescendait. Lui gardait la tête baissée et ne disait rien. Un de ses fils lui dit un jour : « Père, ne vois-tu pas ce que fait celui-ci ? Pourquoi ne lui dis-tu pas d'arrêter ? » Adam lui répondit : « Mon fils, vous ignorez ce que j'ai vu et ce que je sais ! J'ai commis une imprudence, et j'ai été ravalé de la demeure des honneurs à la demeure de l'opprobre, et de la demeure de la félicité à la demeure des souffrances. Je crains donc de faire un autre mouvement inconvenant et d'être touché par un autre malheur. »

Anas Ibn Mâlik a dit : « J'ai servi l'envoyé de Dieu dix années. Durant ce temps, il ne m'a jamais dit : "Pourquoi as-tu fait ceci ?" ou "pourquoi n'as-tu pas fait cela ?" Et il n'a jamais réagi à un événement en disant : "Si seulement il en avait été autrement !" ou "si seulement telle chose avait pu se produire !" Et si un de ses proches me prenaient à partie, il leur disait : "Laissez-le ! Lorsque Dieu décrète quelque chose, cela doit être." »

On rapporte également que le Très-Haut avait dit à David par voie d'inspiration : « Ô David, tu veux une chose et J'en veux une autre. Or il ne saurait advenir que ce que Je veux. Si tu accepte Ma volonté, Je contenterai la tienne. Mais si tu n'accepte pas Ma volonté, je t'abandonnerai dans la poursuite de la tienne jusqu'à épuisement. Et au final, il n'advient que ce que Je veux. »

Un certain nombre de paroles de nos prédécesseurs nous ont également été transmises à ce sujet.

Ibn 'Abbâs a dit : « Au jour du Jugement, les premiers hommes à être conviés au Paradis seront ceux qui louent le Très-Haut en toute circonstance. »

'Umar Ibn 'Abd al-'Azîz a dit aussi : « Je n'ai plus d'autre joie qu'en les événements que le destin décrète. » On lui demanda un jour : « Que désires-tu ? » Il répondit : « Ce que Dieu décrétera. »

Maymûn Ibn Mahrân a dit pour sa part : « Quiconque n'agrée pas le décret divin est affecté d'une sottise sans remède. »

Al-Fudayl a dit aussi : « Si tu ne supportes pas la gestion de Dieu, tu ne sauras pas plus supporter ta propre gestion. »

'Abd Allâh Ibn Abî Rawâd a dit pour sa part : « Il ne s'agit pas de manger du pain noir et du vinaigre ou de revêtir la bure de laine ou de poil, mais il s'agit de manifester au Très-Haut notre contentement. »

'Abd Allâh Ibn Mas'ûd a dit encore : « Je préfère lécher de la braise, quitte à y laisser une part plus ou moins grande de moi-même, que de dire : “Si seulement telle chose ne s'était pas produite !” ou “si seulement telle chose s'était produite !” »

Un homme avait remarqué que Muhammad Ibn Wâsi' avait une plaie au pied. Il lui dit : « Cette plaie à ton pied me fait de la peine pour toi. – Moi, depuis qu'elle est apparue, je la remercie de ne pas avoir affecté mes yeux, répondit-il. »

Il est dit dans les Isrâ'îliyyât[150] qu'un dévot adorait Dieu depuis très longtemps. Une nuit, il fit un rêve dans lequel il entendait dire : « Une telle,

la gardienne de troupeau sera ta compagne au Paradis. » Il s'enquit alors d'elle, et la trouva finalement. Il décida de l'héberger trois jours afin de voir comment elle se comportait. Il passa les nuits éveillés pendant qu'elle dormait, et il jeûna pendant qu'elle mangeait. Finalement, il lui demanda : « Fais-tu autre chose que je n'ai pas vu ? » Elle lui répondit : « Par Dieu, ma condition est celle que tu as vue ! Je ne sais quoi te dire de plus. » Mais l'homme insista : « Essaie de te souvenir. » Après un moment, la femme déclara : « Il y a bien une vertu que je possède : lorsque je suis en situation difficile, je ne me languis pas de l'opulence ; lorsque je suis malade, je ne me languis pas de la santé ; et lorsque je souffre de l'ardeur du soleil, je ne me languis pas de trouver de l'ombre. » Le dévot plaça ses mains sur sa tête en s'exclamant : « C'est bien là une vertu ; c'est bien là une immense vertu à laquelle les serviteurs ont peine à prétendre ! »

Un de nos prédécesseurs a dit aussi : « Lorsque le Très-Haut décrète un fait aux cieux, Il aime que les habitants de la terre l'agrément. »

Et Abû ad-Dardâ' a déclaré : « Le summum de la foi consiste à accepter le jugement de Dieu avec patience et à agréer le destin. »

'Umar a dit également : « Peu m'importe l'état de détresse ou d'allégresse dans lequel je me trouve au matin ou au soir ! »

Ath-Thawrî formula un jour l'invocation suivante auprès de Râbi'a : « Mon Dieu, sois satisfait de moi ! » Elle objecta : « N'as-tu pas honte de demander à Dieu d'être satisfait de toi alors que tu n'es pas satisfait de Lui ? – Que Dieu me pardonne, répondit-il. » Ja'far Ibn Sulaymân ad-Dab'î demanda alors : « Comment sait-on que le serviteur parvient au contentement ? – Lorsqu'il est aussi joyeux dans le malheur que dans le bonheur, répondit Râbi'a. »

Al-Fudayl a dit dans le même sens : « Lorsqu'il semble égal au serviteur qu'on lui donne ou lui refuse, c'est qu'il est satisfait du Seigneur. »

Ahmad Ibn Abî al-Hawârî rapporte d'Abû Sulaymân ad-Darânî la parole suivante : « Le Très-Haut, dans Sa largesse, est satisfait de Ses serviteurs par cela même qui fait que Ses serviteurs sont satisfaits de leurs esclaves. » Je lui demandai : « Comment cela ? » Il me répondit : « Un esclave ne souhaite-t-il pas que son maître soit satisfait de lui ? – Certes si, lui dis-je. – Eh bien, Dieu aime Ses serviteurs quand ils sont satisfaits de Lui. »

Sahl a dit : « La certitude des serviteurs est à la mesure de leur contentement, et leur contentement à la mesure de leur proximité du Très-Haut dans la vie. »

Et le Prophète a dit : « Dieu, en Sa sagesse et Sa majesté, a subordonné la joie et l'allégresse au contentement et à la certitude ; et Il a fait découler le dépit et l'affliction du doute et de la colère. »

La véritable nature du contentement

Ceux qui prétendent qu'il n'est pas possible de manifester du contentement face aux épreuves et à tous les événements qui contreviennent aux désirs, et que la seule attitude concevable en de telles circonstances est la patience, sont les mêmes qui nient la possibilité de l'amour. Car si l'on pose que l'amour du Très-Haut est possible et que l'individu peut être accaparé par celui-ci, il est évident que cet amour le conduira naturellement à agréer les actes de l'Aimé. Cela pour deux raisons.

D'une part, il se peut que l'amant ne ressente plus la douleur qu'on lui inflige et qu'il soit blessé, mais que cela ne lui cause aucune souffrance. Cet état est comparable à celui de l'homme qui, au cours d'une bataille, est pris d'une grande colère ou d'une grande peur, si bien qu'il ne ressent plus les coups tant il est absorbé par son sentiment. Je dirais même qu'un individu qui se fait saigner ou raser la tête avec une lame émoussée, ressent une certaine douleur, mais s'il est absorbé dans ses pensées, le coiffeur finira son travail sans qu'il n'ait rien eu le temps de sentir. Parce que lorsque le cœur est concentré sur quelque chose, il ne voit plus rien d'autre.

Il en va de même de l'homme éperdument amoureux, absorbé par son amour ou par le désir de revoir l'aimée. Il peut être confronté à des souffrances ou à des afflictions sans que son cœur ne ressente rien tant il est accaparé par l'amour. Si c'est vrai d'un mal qui lui provient d'un autre que l'aimée, alors que dire d'un mal qui provient de lui !

Rien ne subjugué si bien le cœur que l'amour et la passion. Et si ce fait est concevable relativement à une faible douleur et un faible amour, il doit l'être tout aussi pour une grande douleur et un grand amour. Car l'amour a des degrés, tout comme la douleur. Et de même que l'amour procédant des beautés sensibles perçues par les yeux croît, l'amour procédant des beautés spirituelles perçues par l'œil intérieur croît également. Or la beauté et la majesté de la présence seigneuriale sont sans équivalent. Celui à qui elles se dévoilent, si partiellement que ce soit, peut en être ébloui et abasourdi, et peut perdre connaissance, si bien qu'il ne ressent plus ce qui se passe autour de lui.

On raconte que la femme de Fath al-Mawsilî trébucha un jour et se cassa un ongle. Mais elle en riait ! Comme on lui demandait si elle n'avait pas mal, elle répondit : « La perspective de la récompense me fait tant plaisir qu'elle a ôté de mon cœur la douleur. »

Sahl était affecté d'une maladie. Et il soignait de cette même affection d'autres malades mais négligeait de s'occuper de lui-même ! Comme quelqu'un le lui faisait remarquer, il lui répondit : « Mon cher, les coups que porte l' Aimé ne font point souffrir ! »

D'autre part, il se peut que l'amant ressente la douleur mais qu'il soit néanmoins satisfait et même qu'il affectionne et désire cette douleur. Je veux dire qu'il y aspire mentalement, même s'il la réprouve instinctivement. De même qu'un homme demande au saigneur de lui tirer du sang tout en sachant que cette opération va lui causer une certaine douleur. Il est néanmoins satisfait et désireux de pratiquer cette saignée, et il se sent même redevable envers le saigneur. Ainsi un homme peut-il être satisfait en dépit de sa douleur.

C'est également vrai de la personne qui entreprend un voyage en vue de réaliser un bénéfice commercial. Cette personne est consciente de la difficulté que représente le voyage. Mais la perspective du fruit du voyage rend agréable à ses yeux l'épreuve, et fait qu'il y consent de bon gré.

Aussi Dieu peut-Il faire subir à l'homme toutes sortes de nuisances, mais si celui-ci est certain que la récompense qu'il peut en tirer est supérieure à sa perte, il acceptera ces préjudices, les désirera, les prisera et les accueillera en témoignant à Dieu sa gratitude. Cela dans l'hypothèse où ce qu'il convoite est la récompense et la bienfaisance qu'il peut en attendre.

Mais il se peut aussi que l'amour domine si bien l'amant qu'il n'aspire à rien d'autre qu'à contenter l' Aimé. Dans ce cas, la volonté et l'agrément de l' Aimé sont en eux-mêmes prisés et désirés. On constate ce genre de choses même avec l'amour humain. Les hommes les ont décrits, en vers et en prose. Pourtant la source de cette forme d'amour procède seulement d'une beauté apparente et sensible. Et si on regardait cette beauté de plus près, on verrait qu'elle n'est faite que de peau, de chair et de sang, et qu'elle est pleine d'impuretés et d'immondices ; on verrait qu'elle est issue d'une goutte de sperme répugnante, qu'elle ne sera bientôt plus qu'un cadavre abject, et qu'entre ces deux états elle ne cesse de porter en soi des excréments. Et si l'on considère l'organe qui permet cette perception de la beauté, c'est-à-

dire cet œil insignifiant, on verra qu'il se trompe souvent : un petit objet peut lui paraître grand, un objet lointain peut lui paraître proche, et un objet laid peut lui paraître beau !

Alors, s'il est concevable qu'un tel amour s'empare de l'être, en quoi est-ce impossible relativement à l'amour de la beauté éternelle et infiniment parfaite qui est perçue par l'œil intérieur ? D'autant que cet œil ne se trompe pas et ne meurt pas. Au contraire, il demeure vivant auprès de Dieu, satisfait des bienfaits du Très-Haut, et il acquiert par la mort du corps un surcroît de discernement et de clairvoyance.

Ce point est donc évident, pour peu qu'on le considère.

La vie en témoigne à travers les états et les paroles des amants.

Shaqîq al-Balkhî a dit : « Quiconque perçoit la récompense attachée aux difficultés ne souhaite pas se soustraire à celles-ci. »

Al-Junayd a dit aussi : « J'ai demandé à Sarî as-Saqatî : "L'amant ressent-il la douleur de l'épreuve ? – Non ! répondit-il. – Même si un sabre le frappe ? – Même si un sabre le frappe soixante-dix fois, coup sur coup ! »

Quelqu'un a dit : « J'aime tout ce qu'Il aime. A tel point que s'Il aimait le feu j'aspirerais à m'y jeter ! »

Bishr Ibn Hârith a dit : « Je passai près d'un homme qui venait de recevoir mille coups de fouets sans broncher, à l'est de Bagdad. Alors qu'on le conduisait en prison, je vins vers lui et lui dit : "Pourquoi as-tu été flagellé ? – En raison d'un amour, répondit-il. – Et pourquoi n'as-tu pas crié ? – Parce que ma bien-aimée était juste à côté de moi et m'observait. – Qu'en serait-il, lui dis-je alors, si tu voyais l'Aimé suprême !" L'homme fut foudroyé et tomba raide mort ! »

Yahyâ Ibn Mu'âdh ar-Râzî a dit : « Quand les habitants du Paradis regarde le Seigneur, leurs yeux leur sont ravies durant huit cent ans, tant est grande la délectation de Sa contemplation. Que dire alors des cœurs de ceux qui se tiennent entre Sa beauté et Sa majesté, ceux qui, lorsqu'ils considèrent Sa majesté, sont saisis de crainte, et qui, lorsqu'ils considèrent Sa beauté, sont pris de ravissement. »

Bishr a dit également : « J'étais parti pour 'Abadân à mes débuts sur la

voie. Je rencontraï là un homme aveugle, lépreux et fou. Il était étendu par terre, et les fourmis mangeaient sa chair. Je soulevai sa tête et la posai contre moi, tout en récitant des prières. Lorsqu'il reprit conscience, il s'écria : "Qui est cet importun qui vient s'interposer entre moi et mon Seigneur ? Si je devais être coupé en petits morceaux, cela ne ferait qu'ajouter à mon amour pour Lui." Je n'ai plus jamais réprouvé une épreuve ne concernant que le serviteur et son Seigneur. »

'Abû 'Amr Muhammad Ibn al-Ash'ath raconte que les habitants d'Egypte restèrent quatre mois sans se sustenter si ce n'est en admirant Joseph . Lorsque la faim les tirait, ils regardaient son visage, et sa beauté détournait leur pensée de la douleur.

Le Coran relate des faits plus explicites encore : ces femmes qui se coupèrent les doigts sans même le sentir, tant elles étaient subjuguées par la beauté de Joseph.

Sa'îd Ibn Yahyâ raconte ce qui suit : « J'ai vu à Bassora, dans le quartier de Khân 'Atâ' Ibn Muslim, un jeune homme qui tenait dans sa main un couteau et criait à plein poumon. Les gens s'étaient attroupés autour de lui. Il déclama alors ces vers :

Du jugement dernier trop loin est l'échéance :
Le trépas m'est plus doux que le goût de l'absence !
Et pourquoi, me dit-on, ne pas faire un voyage ?
Non, mais c'est mon esprit qui veut plier bagage !

Puis il s'ouvrit le ventre avec le couteau et tomba sans vie. Comme je m'enquerais de l'histoire de ce jeune homme, quelqu'un me dit : « Il aimait l'esclave d'un roi. Et on lui refusa sa vue un seul jour ! »

On raconte également que Jonas avait dit à Gabriel : « Indique-moi le plus dévot des hommes. » Il lui indiqua un homme aveugle et sourd dont la lèpre avait rongé les deux mains et les deux pieds. Il disait : « Mon Dieu, Tu m'en as doté le temps que Tu as voulu, puis Tu m'en a privé quand Tu as voulu. Mais Tu as conservé en moi l'espoir, ô Seigneur ! Tu es bon et magnanime. »

Et on rapporte qu'un des fils de 'Abd Allâh Ibn 'Umar était souffrant. 'Abd Allâh avait tant de peine pour son fils que des gens dirent : « Nous craignons pour ce vieillard ! Pourvu que rien n'arrive à son fils ! » Il se

trouve que le fils mourut. ‘Umar accompagna ses funérailles, et on ne vit d’homme plus heureux que lui. Comme les gens s’en étonnaient, il leur déclara : « Ma tristesse à son égard était due à la compassion. Mais maintenant que le décret de Dieu est tombé, nous en sommes satisfaits. »

Masrûq raconte qu’un homme vivant avec sa famille à l’écart des villes possédait un chien, un âne et un coq. Le coq les réveillait pour la prière, l’âne transportait leur eau et leur tente, et le chien montait la garde. Un jour, un renard emporta le coq. Ils en furent attristés. L’homme qui était très pieux déclara pourtant : « Peut-être est-ce bien ainsi. » Un autre jour, un loup vint, éventra l’âne et le tua. Ils en furent attristés. Mais l’homme se contenta de dire : « Peut-être est-ce bien ainsi. » Puis c’est le chien qui fut emporté. L’homme déclara de nouveau : « Peut-être est-ce bien ainsi. » Un matin, au lever, ils constatèrent que tous les gens à l’entour avaient été enlevés, victimes d’une razzia, et qu’il ne restait qu’eux. L’homme dit : « C’est la voix de leurs chiens, de leurs ânes et de leurs coqs qui a révélé leur présence et leur a valu d’être emportés. » La mort des animaux de cette famille était ainsi une bonne chose pour eux, comme l’avait décrété Dieu. C’est pourquoi quiconque est conscient de la bienveillance impénétrable du Très-Haut, demeure satisfait de Ses actes en toute circonstance.

On rapporte que Jésus passa un jour auprès d’un homme aveugle, lépreux et paralysé des deux jambes. La maladie rongait sa chair mais il disait : « Louange à Dieu qui m’a épargné cette épreuve qu’Il a infligée à un grand nombre de Ses créatures. » Jésus s’adressa à lui en disant : « Mon brave, quelle épreuve t’a-t-Il donc épargnée ? – Ô esprit de Dieu, répondit l’homme, ma condition est meilleure que celle de ces gens dont Dieu n’a pas doté les cœurs de Sa connaissance comme Il a doté le mien ! – Tu dis vrai, conclut Jésus, donne-moi ta main. » L’homme lui donna sa main. Et voilà qu’il était soudain le plus bel et sain homme qui soit. Dieu avait fait disparaître le mal qui le touchait. Il accompagna Jésus depuis ce jour, et se consacra à l’adoration avec lui.

En raison d’une gangrène, la jambe de ‘Urwa dut être coupée jusqu’au genou. Il disait : « Louange à Dieu qui m’a ôté l’une des deux. Seigneur, Tu m’as privé de l’une, mais Tu m’as laissé la seconde. Tu m’éprouves en un sens, mais Tu m’épargnes dans un autre sens ! » Et il ne cessa de répéter cela durant la nuit.

Ibn Mas‘ûd a dit quant à lui : « L’indigence et la richesse sont deux montures. Et il m’est indifférent de monter l’une ou l’autre. S’il m’échoit

l'indigence, je tirerai parti de la patience ; et s'il m'échoit la richesse, je tirerai parti de la générosité. »

Abû Sulaymân ad-Darânî a dit : « J'ai connu l'état correspondant à chacune des stations spirituelles à part celle du contentement. Je la pressens à peine, comme on sent une odeur portée par le vent. Et malgré cela, si toutes les créatures étaient introduites au Paradis et que je devais entrer seul en Enfer, j'en serais satisfait. »

On demanda à un autre gnostique : « As-tu atteint le plus haut degré de contentement vis-à-vis de Dieu ? » Il répondit : « Le plus haut degré, non. Mais j'ai bien atteint la station du contentement. Si on faisait de moi un pont au-dessus de l'Enfer sur lequel devait passer les créatures pour se rendre au Paradis, puis qu'on m'abandonnait seul dans la géhenne, pour que la promesse divine soit accomplie, je me rangerais volontiers à ce jugement, et j'accepterai bon gré mon sort. »

Ce sont là les propos de gens instruits en matière d'amour. Ils savent que ce sentiment accapare tellement leur esprit qu'ils ne sentiraient pas la douleur de l'Enfer s'ils y étaient jetés ; et ils savent que même si une douleur subsistait, elle serait recouverte par le plaisir de savoir l'Aimé satisfait de les jeter là.

Il n'est donc pas inconcevable que l'être soit dominé par un tel état, même si nous en sommes loin, faibles que nous sommes. Néanmoins, il ne convient pas que les gens déficients et faibles en viennent à nier la condition des gens valeureux, et qu'ils s'imaginent que les saints hommes souffrent de la même insuffisance que la leur.

Ar-Rudhabâdî raconte qu'il avait consulté Abû 'Abd Allâh Ibn Jalâ' ad-Dimashqî au sujet de la parole d'un homme suivante : « Je donnerais mon corps à découper au ciseau pour que les créatures Lui obéissent ! » Il répondit : « S'il a dit ce propos par emphase et par superbe, je n'en connais pas le sens. Si, en revanche, il l'a dit dans un esprit de compassion, soucieux de conseiller les gens, alors je sais ce que cela signifie. » Puis il perdit connaissance.

'Imrân Ibn al-Husayn était affecté d'hydropisie. Il demeura trente ans allonger sur le dos, ne pouvant ni se lever, ni s'asseoir. Dans son lit fait de feuilles de palmier, on avait fait un trou pour qu'il puisse faire ses besoins. Mutarrif lui rendit visite un jour accompagné de son frère al-'Alâ'. Il se mit

à pleurer en voyant le malade dans cet état. ‘Imrân lui demanda : « Pourquoi pleures-tu ? » Il répondit : « C’est ton état qui m’afflige. » ‘Imrân lui dit alors : « Ne pleure pas, ce qui est préférable aux yeux de Dieu est préférable à mes yeux. » Puis il ajouta : « Ecoute, je vais te faire une confidence. Dieu fasse qu’elle te soit profitable. Mais garde-toi d’en parler avant ma mort. Voilà : les anges me rendent visite et me tiennent compagnie ; ils me saluent et j’entends leur voix. Je sais ainsi que cette épreuve n’est pas une punition. Car elle est la cause de cet immense bienfait. »

Comment l’homme témoin d’une telle chose en son épreuve n’en serait-il pas satisfait ? Quelqu’un raconte qu’il était parti un jour rendre visite à Suwayd Ibn Mat‘aba. « Nous entrâmes, dit-il, et ne vîmes qu’un drap posé sur le lit. Jusqu’à ce que ce drap soit soulevé, nous ne pensions pas qu’il était dessous tant il était maigre ! » Sa femme lui dit : « Puisse ma famille te servir de rançon, ne mangeras-tu rien et ne boiras-tu rien ? » Il déclara : « Voilà bien longtemps que je suis alité. Mon corps est émacié, et je ne puis manger ou boire quoi que ce soit depuis telle date. » Il évoqua certains événements et ajouta : « Je n’ai maintenant plus que la peau sur les os. »

Lorsque Sa‘d Ibn Abî Waqqâs arriva à La Mecque, à cette époque où il était déjà devenu aveugle, les gens s’empressèrent de venir le voir. Chacun avait sa requête et lui demandait de prier pour lui. Car, disait-on, ses prières étaient exaucées. ‘Abd Allâh Ibn Sâ’ib raconte sa rencontre avec lui : « J’étais venu le voir, alors que j’étais encore jeune. Je me présentais à lui. Il me reconnut et me dit : “N’es-tu pas celui qui est préposé à la lecture du Coran à La Mecque ? – Si ! répondis-je .” » ‘Abd Allâh relate ensuite des faits assez longs, et indique à la fin de son récit que Sa‘d lui déclara : « Puisque tu pries pour les gens, pourquoi ne pries-tu pas pour toi-même, afin que Dieu te rende la vue ? » Il sourit et me dit : « Mon fils, le décret de Dieu me concernant a plus de valeur pour moi que ma vue. »

Un soufi avait perdu son fils depuis trois jours. Comme il n’avait toujours aucune nouvelle, quelqu’un lui dit : « Pourquoi ne demandes-tu pas à Dieu de te rendre ton enfant ? » Il répondit : « M’opposer au décret de Dieu me pèse plus que de perdre mon fils. » Un dévot raconte également qu’il avait commis une grande faute, et qu’il en pleurait depuis soixante ans. Il s’employait à l’adoration depuis ce temps pour s’en repentir. On lui demanda un jour quelle était cette faute. Il répondit : « J’ai dit un jour : “Si telle chose avait pu être autrement !” »

Un de nos prédécesseurs a dit aussi : « Je préférerais que mon corps soit découpé au ciseau plutôt que de dire à propos d'un fait décrété par le Très-Haut : “Si seulement Il avait pu décider autre chose !” »

‘Abd al-Wâhid Ibn Zayd avait été informé qu'un homme se consacrait à l'adoration depuis cinquante ans. Il alla lui rendre visite, et lui demanda : « Es-tu comblé par le Seigneur ? – Non, répondit l'homme. – Entretiens-tu un lien d'intimité avec Lui ? – Non. – Es-tu parvenu à la satisfaction vis-à-vis de Lui ? – Non. – Tu n'as donc tiré de Lui que le jeûne et la prière ? – Oui, conclut l'homme. – Alors permets-moi de te dire que ces œuvres que tu accumules depuis cinquante ans sont pour partie perdues. Je veux dire que la porte de ton cœur n'a pas été ouverte de sorte que tu t'élèves dans les degrés de proximité au moyen des œuvres du cœur. Tu ne fais qu'ajouter à ces œuvres accomplies par tes membres, c'est-à-dire les œuvres des gens du commun. »

Un groupe de gens étaient venus rendre visite à Shiblî dans un hospice où il résidait. Il se tenait là, des cailloux dans les mains. A leur arrivée, il leur demanda : « Qui êtes-vous ? – Des gens qui t'aiment, répondirent-ils. » Il s'avança alors vers eux, et commença à leur jeter les cailloux. Comme ils s'enfuyaient il leur cria : « Qu'avez-vous donc ? Si vous prétendez m'aimer, soyez patients quand je vous éprouve ! »

Shiblî a également déclamé ces vers :

L'amour du Magnanime a enivré mon âme,
Ah ! Mais est-il amant qui d'ardeur ne se pâme ?

Un dévot de la région du Cham[151] avait dit : « Vous rencontrerez tous le Très-Haut en professant la foi en Lui, mais il se peut que vous ne prêtiez pourtant pas foi en Sa parole ! Parce que si l'un de vous avait un doigt en or, il ne cesserait de le montrer tandis que s'il était touché de paralysie, il le garderait bien caché. » Il voulait dire que l'or est méprisable aux yeux de Dieu. Et pourtant les hommes se targuent de le posséder ; tandis que l'épreuve est la parure des gens de l'au-delà. Et pourtant les hommes le dédaignent.

On raconte qu'un incendie avait dévasté le marché et qu'on était venu voir as-Sarî pour lui annoncer : « Le marché a pris feu mais ta boutique a été épargnée. » Il répliqua : « Louange à Dieu ! – Comment ?! s'étonna son interlocuteur. Tu loues Dieu en pensant à ton propre intérêt et tu ne penses

pas à celui de tes frères ? » As-Sarî, par repentance, renonça au commerce. Il abandonna sa boutique pour toujours, et passa le reste de sa vie à s'amender et à demander pardon pour avoir dit : « Louange à Dieu. »

Si tu considères ces histoires, il t'apparaîtra qu'il n'est impossible d'agréer des faits contrevenant aux désirs individuels. Au contraire, il s'agit d'une très sublime station des hommes de foi. Par ailleurs, si ce fait est possible pour un amour humain ou un intérêt de ce monde, ce doit l'être d'autant plus pour l'amour du Très-Haut et les intérêts de l'au-delà.

En effet, d'une part, il se peut que l'individu consente à la douleur en considération de la récompense, comme on consent à la saignée ou à l'amertume du remède en prévision de la guérison. D'autre part, il se peut que l'individu y consente sans convoiter quoi que ce soit, mais simplement pour contenter l'Aimé qui a voulu cette douleur pour lui. En somme, l'amour peut être si fort que la volonté de l'amant se noie dans la volonté de l'Aimé, à tel point qu'il n'aspire à rien plus qu'à la joie, au contentement et à l'accomplissement du vœu de l'Aimé, même au prix de sa vie. Le poète a dit en ce sens :

D'une plaie acceptée l'être n'est affecté.

C'est donc un fait possible, même lorsque la douleur subsiste. Mais il se peut que l'amour domine tant l'individu qu'il soit ravi à ses sens, et n'ait plus conscience de sa douleur. La déduction, l'expérience et les témoignages montrent que ce fait est également possible. Il ne convient donc pas que quelqu'un le nie sous prétexte qu'il ne vit pas lui-même cette expérience. Car s'il ne la vit pas c'est que sa condition essentielle lui fait défaut, c'est-à-dire un amour extrême. Quiconque n'a pas goûté à l'amour en ignore les merveilles. Or les amants vivent des choses plus merveilleuses encore que ce que nous avons décrit.

'Amr Ibn al-Hârith ar-Râfi'î raconte ce qui suit : « J'assistais à une assemblée à Raqqa, en compagnie d'un ami. Un jeune homme éperdument amoureux d'une esclave chanteuse se tenait à nos côtés. A un certain moment de la soirée, l'esclave en question commença à jouer de la musique et à chanter :

L'amour soumis, conquis,
Par les pleurs se traduit.
Plus encore si l'amant,

Ne trouve confident !

Le jeune homme s'adressa à elle : «Voilà qui est magnifique ! Me permets-tu seulement de mourir ? – Meurs donc ! dit-elle. Et bien guidé sois-tu ! » Le jeune homme posa alors sa tête sur un coussin et ferma sa bouche et ses yeux... Lorsque nous nous penchâmes sur lui pour le remuer, nous le trouvâmes sans vie ! »

Al-Junayd relate sur le même sujet l'histoire suivante : « J'ai vu un jour un homme qui suivait avec beaucoup d'insistance un jeune garçon. Il le suppliait et lui faisait mille témoignages d'affection. Finalement, le jeune garçon se tourna vers lui et lui déclara : «Quoi ! Jusqu'à quand affecteras-tu ainsi de m'aimer ? – Dieu m'est témoin, répondit l'homme, que je suis sincère dans mes propos. Et si tu me demandais de mourir, je le ferais. – Soit, si tu es sincère meurs donc ! » L'homme se mit à l'écart, puis il ferma les yeux. On le retrouva mort ! »

Samnûn, que l'on surnomme « l'amant », raconte pour sa part l'histoire suivante : « Il y avait parmi nos voisins un homme qui possédait une esclave dont il était éperdument amoureux. Un jour, elle tomba malade. L'homme décida de lui préparer une soupe. Pendant qu'il mélangeait la soupe dans la marmite, la souffrante laissa échapper un gémissement. Dans sa stupeur, l'homme laissa échapper la cuillère. Mais il continua à mélanger la soupe avec sa main jusqu'à ce que ses doigts tombent dans la soupe. L'esclave s'écria : « Qu'est-ce donc ? – Le résultat de ton gémissement ! répondit-il. »

On rapporte également de Muhammad Ibn 'Abd Allâh al-Baghdâdî ce récit : « J'ai vu un jour à Bassora, un jeune homme qui se tenait face au gens sur une falaise de la ville. Il leur criait :

Grand bien fasse à l'amant si de chérir il meurt :
De qui ne meurt d'amour l'ardeur n'a de valeur !

Puis il se jeta du haut de la falaise. Les gens emportèrent son corps sans vie. »

On prête aisément foi à de telles histoires s'agissant d'amours humains. Or on devrait à plus forte raison y croire s'agissant de l'amour du Créateur. Parce que l'œil intérieur est plus fiable que le regard extérieur, et la beauté de la présence divine est plus parfaite que toute autre beauté. Je dirais même que toute beauté en ce monde n'est qu'une des grâces issues de Sa beauté. Mais à l'évidence, l'homme privé de la vue ne saurait être témoin de la beauté des formes, et l'homme privé de l'ouïe ne saurait apprécier la beauté des mélodies envoutantes. Alors, l'homme privé de cœur ne saurait non plus ressentir cette délectation qui n'a d'autre siège que le cœur.

La supplique et le contentement

Il n'est nullement contraire au contentement que de demander quelque chose à Dieu. Celui-ci qui agit ainsi n'est pas exclu de la station spirituelle qui y correspond. Il en va de même en ce qui concerne le fait de réprouver les transgressions et leurs causes, et de détester les transgresseurs : concourir à faire cesser ces transgressions, en commandant le bien et en interdisant la mal, ne contrevient en rien au contentement à l'égard de la volonté divine.

Certains paresseux infatués ont pourtant soutenu cette idée avec beaucoup de véhémence. Ils prétendaient que les transgressions, les turpitudes et la mécréance participaient du décret et du destin établis par le Très-Haut, et qu'il fallait donc les agréer. Cette position découle d'une grande ignorance de l'exégèse et d'une méconnaissance des secrets de la Révélation et de la Loi sacrée.

L'invocation ou supplique (du 'â') fait partie de nos pratiques d'adoration. Les nombreuses invocations de l'envoyé de Dieu et de l'ensemble des Prophètes attestent de ce fait, ainsi que nous l'avons indiqué dans le livre consacré aux invocations. Or l'envoyé de Dieu se tenait au plus haut degré de contentement. En outre, le Seigneur fait l'éloge de certains de Ses serviteurs en ces termes : « Ils nous invoquent par désir et par crainte. »[\[152\]](#)

Réprouver les péchés, les répugner et ne pas s'en satisfaire est aussi une forme d'adoration. Dieu blâme ceux qui au contraire se satisfaisaient des transgressions. Il dit en ce sens : « Ils se satisfont de cette vie immédiate et s'y sentent à leur aise. »[\[153\]](#) Il dit également : « Ils se satisfont de demeurer avec les gens dispensés d'aller combattre. Dieu a scellé leurs cœurs. »[\[154\]](#)

Une tradition prophétique bien connue mentionne aussi : « Quiconque est témoin d'un acte répréhensible et le voit d'un bon œil n'est pas différent de celui qui le commet. » Une autre tradition dit aussi : « Inciter au mal équivaut à le faire. »

Ibn Mas'ûd a dit quant à lui : « Il se peut qu'un homme ne participe pas à commettre un mal et que pourtant il porte la même responsabilité que celui

qui le commet. – Comment cela ? lui demanda-t-on. – Parce qu’il en est informé, et trouve ça bien. »

Une tradition prophétique dit aussi : « Si un homme en Occident tire satisfaction du meurtre d’un autre en Orient, il participe à ce meurtre. »

Dieu nous a prescrit de manifester une saine jalousie[155] à l’égard de nos semblables, et de rivaliser avec eux dans les actes de bienfaisance et dans le combat contre le mal. Il dit en ce sens : « Qu’à cela rivalisent [de vertu] les hommes qui y sont enclins. »[156]

L’envoyé de Dieu a dit aussi : « La jalousie n’a de raison d’être que dans deux cas : celui d’un homme à qui Dieu a donné une certaine sagesse et qui la dispense en l’enseignant aux gens ; et celui d’un homme à qui Dieu a donné de l’argent et le dépense pour des causes justes (selon une autre version : « et le cas d’un homme qui, gratifié par Dieu de connaître le Coran, le récite nuit et jour). L’individu peut en bon droit se dire alors : “Ah ! Si Dieu m’avait donné ce qu’Il a donné à untel, je ferais comme lui.” »

Quant au bien-fondé de prendre en aversion les mécréants et de réprouver leurs actes, les passages coraniques en attestant sont innombrables. Le Très-Haut dit par exemple : « Que les croyants se gardent de prendre les impies pour alliés de préférence aux croyants »[157] ; « ô vous qui croyez, ne prenez pas les juifs et les chrétiens pour alliés »[158] ; « ainsi faisons-nous des impies les alliés les uns des autres ».[159]

Une tradition prophétique dit aussi à ce sujet : « Dieu a reçu de tout croyant l’engagement de détester tout hypocrite, et de tout hypocrite l’engagement de détester tout croyant. » L’envoyé de Dieu a dit également : « L’individu sera [au Paradis] avec ceux qu’il aime » ; « quiconque aime un groupe de gens et se lie d’amitié avec eux sera ressuscité avec eux » ; « il n’y a, pour la foi, d’ancrage plus solide qu’un amour voué à quelqu’un en considération de Dieu, et qu’une inimitié vouée à quelqu’un en considération de Dieu. »

Les textes de référence sur ce point ont déjà été mentionnés dans l’explication que nous avons donnée à propos de l’amour et de l’inimitié en Dieu dans le livre sur la bienséance du compagnonnage (âdâb as-suhba). Il n’est donc pas nécessaire d’y revenir.

Les versets coraniques et les traditions prophétiques enjoignant à agréer le

décret divin existent bien. Tu pourrais donc objecter : « De deux choses l'une : soit les transgressions se font en dehors du décret divin, ce qui est proprement impossible et porte atteinte à la profession de l'unicité divine ; soit elles se font dans le cadre de Son décret, et dans ce cas, les détester et les réprouver revient à réprouver le décret divin ! »

Comment donc résoudre un tel paradoxe ? Comment peut-on agréer et réprouver à la fois une même chose ?

C'est une question qui confond les gens peu perspicaces et peu avisés des secrets des sciences. Certain se sont laissés abuser, et ont considéré la passivité face aux actions condamnables comme une des stations corollaires du contentement. Ils l'ont appelé « le bon caractère ». C'est là pure ignorance !

Nous affirmons donc que le contentement et la réprobation sont parfaitement antagoniques lorsqu'ils se portent sur un objet unique, sous un angle de vue unique et selon un aspect unique. En revanche, il n'y a pas de contradiction à réprouver quelque chose dans un de ses aspects et à l'agréer dans un autre. Il se peut, par exemple, qu'un de tes ennemis meurt et qu'il soit en même temps un ennemi d'un autre groupe de tes ennemis qu'il participait à éliminer. Dans ce cas, tu réprouveras de le voir mourir, en ce sens que c'est l'ennemi de tes ennemis qui meurt. Mais dans le même temps, tu seras satisfait de voir mourir ton ennemi.

Il en va de même de la transgression. Elle comporte deux aspects. Un aspect qui la lie à Dieu : car elle est Son acte, Son choix et Sa volonté. Il convient donc de l'agréer en tant que telle, en acceptant de concéder la royauté au Souverain qui en dispose, et en agréant la manière qu'Il a d'en disposer. L'autre aspect de la transgression la lie au serviteur en tant qu'acquis, caractéristique et signe distinctif de sa qualité d'être détesté et abhorré de Dieu, du fait que Dieu réunit les conditions pour qu'il soit écarté et pris en inimitié. C'est selon cet aspect que la transgression est détestable et condamnable.

Pour éclaircir ce point, il est nécessaire de l'illustrer par un exemple. Supposons qu'un homme bénéficiant de l'amour d'un certain nombre de ses semblables disait à ces gens qui l'aiment : « Je projette de vous mettre à l'épreuve pour savoir qui m'aime vraiment et qui fait semblant. Je mesurerai cela à l'aide d'une aune irréprochable et d'une balance impartiale. Voilà donc ce que je compte faire : je m'avancerai vers l'un de

vous et je le frapperai jusqu'à ce qu'il m'insulte. Quand il m'aura insulté, je le haïrai et le prendrai en aversion. Je saurais ainsi que ceux qui l'aiment sont mes ennemis, et que ceux qui le détestent sont mes véritables amis et amants. » Puis l'homme met son plan à exécution. Il parvient effectivement à se faire insulter par certains et à les prendre ainsi en aversion, puis à les considérer comme ennemis. Toute personne sincère en son amour et avisée de ses exigences dira : « Ton projet de faire souffrir cette personne, de la frapper et de la tenir à distance, puis de la prendre en aversion et de la considérer comme ennemi, j'y suis favorable et je donne mon agrément. C'est ton jugement, ta gestion des choses, ta façon de faire et ta volonté. Quant aux insultes qu'il a prononcé contre toi, c'est de la rébellion. Car il aurait pu se montrer patient et ne pas réagir ainsi. Mais c'était là ton but : tu l'as volontairement frappé pour qu'il t'insulte et s'attire ton inimitié. Son comportement, en tant qu'il s'est révélé conforme à ton vœu et ton dessein, est plaisant à mes yeux. Je dirais même que si les choses s'étaient déroulées autrement, cela aurait contrarié ton dessein et aurait entravé ta volonté. Or je n'aime pas que ta volonté ne soit pas satisfaite. En revanche, en tant que caractéristique de cet individu, en tant que méfait de sa part et en tant qu'agression contraire à ce qu'implique ta bonté – car il aurait dû endurer patiemment tes coups et ne pas se répandre en insultes – eh bien je la réproûve. Je la réproûve en tant qu'elle lui est attribuée et en tant qu'elle manifeste sa nature, non en tant qu'elle sert ta volonté et réalise ton dessein. Quant à l'inimitié que tu lui voues pour t'avoir insulté, je l'agrée et l'affectionne, parce qu'elle participe à ton vœu. Et je m'associe à toi en le détestant. Car c'est une des exigences de l'amour que d'aimer ceux qu'aime l'aimé et de prendre pour ennemis ses ennemis. Quant à son inimitié à ton égard, j'en suis satisfait en tant qu'elle est conforme à ta volonté qu'il te déteste. Car tu l'as éloigné de toi et tu as réuni les conditions pour qu'il te déteste. Mais je la déteste en tant qu'elle est la caractéristique de cet individu qui te déteste, en tant que sa responsabilité et en tant que son action. Je le hais donc pour ces raisons ; il est haïssable à mes yeux en raison de la haine qu'il te voue. Puis sa haine et son inimitié à ton égard sont également répréhensibles en tant qu'ils participent de sa nature. Tout cela, en tant que manifestation de ta volonté est appréciable. Le paradoxe serait de dire qu'en tant que ta volonté, il est appréciable et détestable en même temps. En revanche, le détester, non pas en tant que ton action et ta volonté, mais en tant que la caractéristique et la responsabilité d'un autre, n'a rien de paradoxal. »

De ce fait attestent l'ensemble des objets qui peuvent être détestés sous un

aspect et appréciés sous un autre. Les exemples sont innombrables.

L'action de Dieu visant à réunir les conditions du désir et de la transgression, afin que l'individu incline en ce sens et finisse par agir, est donc semblable à celle de cet homme aimé de ses pairs qui frappe ceux-ci pour les mettre en colère et les pousser à l'insulter. Et l'inimitié de Dieu pour ceux qui Lui désobéissent, même si leur désobéissance s'accomplit selon Son dessein, est semblable à l'inimitié de cet homme à l'égard de ceux qui l'insultent, même si ces insultes résultent de son dessein et de sa volonté. Le fait que le Très-Haut agisse ainsi envers un serviteur – je veux dire qu'Il réunisse les conditions de la transgression – indique qu'Il a préalablement la volonté de l'écarter et de le détester. Tout serviteur aimant le Seigneur doit donc détester et exécrer ceux que Dieu déteste, et prendre pour ennemis ceux que Dieu écarte de Sa présence, même si c'est le Très-Haut qui les a conduits, par son autorité contraignante et Sa toute puissance, à le défier et à lui désobéir. De fait, ils sont maudits et chassés de la Présence, même s'ils sont éloignés par Sa volonté contraignante et chassés sans pouvoir rien y faire. L'individu écarté des degrés de proximité doit être détesté et exécré par l'ensemble des êtres aimant le Seigneur, conformément au traitement de l'Aimé. Ceux-ci doivent manifester leur colère contre quiconque manifeste de la colère envers l'Aimé en l'écarter. C'est ce dont témoignent tous les récits concernant l'aversion ou l'amour en Dieu, et concernant la fermeté, l'inflexibilité et la vive inimitié à l'égard des impies, ces sentiments étant assortis du contentement vis-à-vis du décret divin.

Tout cela relève du secret du destin que Dieu n'a pas permis de révéler. Car le fait est que le bien et le mal s'incluent tous deux dans la volonté de Dieu. Mais le mal est une réalité voulue exécrée, tandis que le bien est une réalité voulue agréée. Quiconque prétend que le mal ne procède pas de Dieu est un ignorant, de même que celui qui affirme que le bien et le mal sont pareillement agréés et réprouvés : sa vision sur la question est imparfaite. Mais il n'est pas permis de lever le voile sur ces choses. Il est préférable de ne rien dire et de respecter les convenances de la voie légale. Le Prophète a dit en effet : « Le destin est le secret de Dieu. Il ne le divulgue pas. » Ce point relève de la science du dévoilement spirituel. Notre propos ici est simplement de montrer comment il est possible pour les fidèles d'associer dans leur adoration l'agrément du destin et la réprobation des transgressions, tout en sachant que celles-ci participent du destin du Très-Haut. La lumière a été faite sur cette question sans qu'il ait été nécessaire

de révéler le secret évoqué.

On comprend également, à travers ce qui a été dit, que l'invocation visant à solliciter le pardon et la protection contre les transgressions, ainsi que l'ensemble des actions religieuses, ne sont en rien contradictoires avec le contentement vis-à-vis du décret. Dieu en effet a fait de la supplique une forme d'adoration afin que de cette prière découle le souvenir épuré, le recueillement et la ferveur dans les cœurs, pour que cela constitue le polissoir de ces cœurs, la clé du dévoilement et la cause d'obtention des grâces. Porter un verre à sa bouche et boire de l'eau ne contrevient pas au décret divin qui pose la soif comme loi. Le fait de boire de l'eau pour étancher la soif est une cause établie par l'Agent des causes. De la même manière, la supplique est une cause établie par le Très-Haut, et Il a ordonné d'employer ce moyen. Nous avons dit précédemment que le fait d'agir sur les causes secondes ne contrevient pas à la nécessité de s'en remettre à Dieu avec confiance. Nous avons approfondi cette question dans le livre qui en traite (kitâb at-tawhîd wa at-tawakkul)[160]. Et nous avons vu à cette occasion que l'attitude de confiance ne s'oppose pas au contentement, car le contentement est une station attenante et directement liée à celle de la confiance. Certes, faire état d'un malheur et s'en plaindre, tout en le reprochant à Dieu en son cœur, contrevient au contentement. En revanche, faire état d'un malheur pour manifester un état de gratitude, et pour évoquer la toute-puissance de Dieu, n'est pas contraire au contentement. Un de nos prédécesseurs a dit à ce sujet : « L'attitude convenable à l'égard du décret divin implique de ne pas dire : "Il fait chaud aujourd'hui !" » c'est-à-dire en se plaignant comme on le fait en été, non pas en s'en réjouissant comme on le fait en hiver. La plainte s'oppose au contentement en toutes circonstances. Déprécier et mépriser des aliments s'oppose également au contentement du Très-Haut, parce que dire du mal de l'œuvre revient à dire du mal de l'Artisan. Or toute la création est l'œuvre de Dieu, exalté soit-Il. Le fait de dire : « la pauvreté est une calamité et une plaie » ; la famille est un souci et une lourde charge ; « le travail est une contrainte harassante », etc., toutes ces remarques sont une entorse au contentement.

J'ajouterai qu'il convient de laisser la gestion à son Gestionnaire et le royaume à son Roi, et de dire comme l'a dit 'Umar : « Peu m'importe d'être riche ou pauvre. Car je ne sais ce qui vaut le mieux pour moi. »

Fuir les endroits propices aux transgressions

Des gens peu perspicaces peuvent penser que le Prophète ayant interdit de sortir d'une ville infestée par la peste, il était également interdit de sortir d'une ville infestée par le péché, car il s'agit dans les deux cas de fuir le destin du Très-Haut. Mais il n'en est rien. La raison pour laquelle le Prophète a interdit de fuir la peste est que si les gens bien portant sortaient et abandonnaient les malades, il ne resterait personne pour soigner ces derniers. Ils mourraient donc d'inanition en plus de leurs maux. C'est pourquoi l'envoyé de Dieu a comparé cela, dans certaines traditions, à la fuite d'une invasion. Et s'il s'agissait de fuir le décret, il n'aurait pas autorisé les gens habitant à l'entourage à quitter les lieux. Nous avons fait le point sur cette question dans le livre sur la confiance en Dieu.

Au demeurant, on comprend que fuir un lieu où la transgression abonde ne revient pas à fuir le décret. Au contraire, fuir ce qu'il est indispensable de fuir participe en soi du décret divin. De la même manière, décrier les lieux et les causes quelconques incitant au vice, dans l'intention de mettre en garde contre les transgressions, n'a rien de condamnable. Nos vertueux prédécesseurs n'ont eu de cesse de combattre en ce sens. C'est si vrai qu'à une époque, un groupe d'entre eux avait annoncé d'un commun accord la nécessité de fuir Bagdad. Ibn Mubârak avait dit en ce sens : « J'ai parcouru la terre d'Est en Ouest, et je n'ai vu de ville plus détestable que Bagdad. » Comme on lui en demandait la raison, il répondit : « C'est une ville où les gens dédaignent les bienfaits de Dieu, et prennent à la légère les transgressions. »

Et lorsqu'il arriva au Khorassan, les habitants lui demandèrent : « Que penses-tu de Bagdad ? – Je n'y ai vu, répondit-il, que des soldats de garde hargneux, des commerçants affligés, et des récitateurs du Coran perturbés. »

Ne va pas t'imaginer que ces paroles constituent de la médisance, parce que leur auteur n'a pas désigné un individu en particulier et personne n'est donc susceptible d'être lésé par ses propos. Son intention était simplement de mettre les gens en garde. Son séjour à Bagdad était une étape sur la route de La Mecque qu'il empruntait alors. Il y séjourna seize jours, le temps que la

caravane soit prête. Et il donna en aumône seize dinars pour expier la faute que représentait à ses yeux chaque jour passé sur place.

Un certain nombre de gens ont en outre décrié l'Iraq, comme 'Umar Ibn 'Abd al-'Azîz et Ka'b al-Ahbâr. Le fils de ce premier demanda un jour à un de ses affranchis : « Où résides-tu ? – En Iraq, répondit-il. Que fais-tu là-bas ?! s'exclama-t-il. J'ai entendu dire que nul habitant en Iraq n'est épargné par une plaie divine. »

Ka'b al-Ahbâr, quant à lui, a dit un jour au sujet de l'Iraq : « Les neuf dixièmes du mal y sont réunis. On y trouve en outre une maladie incurable ! »

D'autres ont dit : « Le bien a été divisé en dix parts. Neuf de ses parts ont été octroyées à la région du Cham, et une à la région de l'Iraq. Le mal a également été divisé en dix, et il a été distribué selon une répartition contraire. »

Un traditionniste relate le récit suivant : « Nous étions un jour en compagnie d'al-Fudayl Ibn 'Iyâd, quand arriva un soufi vêtu d'un manteau de laine. Al-Fudayl le fit assoir à ses côtés. Il se tourna plus tard vers lui, et lui demanda : “D'où viens-tu ? – De Bagdad, répondit l'homme.” Al-Fudayl se détourna alors de lui. Il déclara par la suite : “Voilà que des gens nous viennent vêtus comme des moines, et quand on leur demande où ils habitent, ils répondent : ‘Dans l'antre des ténèbres !’” »

Bishr Ibn Hârith disait : « Pratiquer des dévotions à Bagdad revient à les pratiquer dans des latrines. » Et il disait : « Ne suivez pas mon exemple en demeurant ici. Que ceux qui veulent partir le fassent ! »

Ahmad Ibn Hanbal [qui vivait à Bagdad] disait : « N'était-ce l'attachement que ces jeunes nous témoignent, je préférerais partir d'ici. » On lui demanda : « Et où aimerais-tu vivre ? – Loin d'ici ! répondit-il ».

Quelqu'un interrogé sur Bagdad avait dit aussi : « Leurs dévots sont de vrais dévots, et leurs scélérats sont de vrais scélérats. »

Ces témoignages indiquent que quiconque à le malheur de vivre dans un lieu où les transgressions abondent, et où la vertu se fait rare, n'a aucune excuse d'y demeurer. Il doit au contraire émigrer. Le Très-Haut dit : « La terre de Dieu n'est-elle pas assez vaste pour qu'ils s'exilent ? »[\[161\]](#) Si quelqu'un

est arrêté par son devoir familial ou par une relation quelconque, il ne doit pas se satisfaire de sa situation et ne doit pas se sentir l'âme en paix. Il doit au contraire se sentir contrarié et dire en permanence : « Seigneur fais-nous sortir de cette cité aux habitants iniques. »[\[162\]](#) Parce que lorsque l'iniquité abonde, le malheur finit par tomber, et c'est l'ensemble des gens qui est emporté, les gens pieux y compris. Le Très-Haut dit en ce sens : « Craignez un malheur qui ne touchera pas exclusivement les acteurs de l'iniquité. »[\[163\]](#)

On ne peut donc se satisfaire d'une chose allant à l'encontre de la religion, quelle qu'elle soit, si ce n'est en tant que cette chose procède de l'acte de Dieu. On ne peut s'en satisfaire sous le rapport de ce qu'elle est en elle-même.

Les savants divergent sur la question de la précellence qu'il convient d'attribuer à l'une des trois stations suivantes : celle d'un homme qui aspire à la mort par désir de rencontrer le Très-Haut ; celle de l'homme qui aspire à rester pour servir le Maître suprême ; et celle d'un homme qui dit : « Je n'exprime aucun choix et j'agréé ce que le Seigneur choisit pour moi. »

Cette question fut posée à un gnostique et il répondit : « La précellence va à cet homme qui agréé le choix divin. Parce qu'il se mêle moins que les autres de ce qui ne le regarde pas. »

Un jour, Wahîb Ibn Ward s'était réuni avec Yûsuf Ibn Asbât et Sufyân ath-Thawrî. Ce dernier déclara : « Jusqu'à ce jour, je réprouvais l'idée de mourir. Mais aujourd'hui, je tends à mourir. – Pourquoi donc, lui demanda Yûsuf ? – Parce que je crains la tentation. – Pour ma part, reprit Yûsuf, il ne me déplairait pas de rester longtemps. – Pourquoi cela ? – Parce que j'ai l'espoir de me repentir un jour et de faire de bonnes œuvres. » Puis on demanda à Wahîb : « Qu'en penses-tu toi ? – Je ne choisis rien, dit-il. Mon sentiment va pour ce que le Très-Haut préfère. » Ath-Thawrî l'embrassa entre les yeux et déclara : « Par le Seigneur de la Kaaba, voilà un grand esprit ! »

Florilège de récits

Paroles et dévoilements d'amants

On avait dit à un gnostique : « Vraiment, tu es un grand amant. – Certainement pas ! répondit-il. Je suis aimé et non amant. Car les amants sont en proie à l'harassement. » On lui déclara aussi un jour : « Tu fais assurément partie des sept abrâr[164] ! » Il répondit : « Je suis les sept en même temps ! » Et il disait : « Si vous me voyez, vous voyez quarante abdâl. – Comment est-ce possible, lui demanda-t-on, alors que tu n'es qu'une seule personne ? » Il répondit : « J'ai vu quarante abdâl et j'ai pris de chacun d'eux une vertu. » On l'interrogea un autre jour : « Nous avons entendu dire que tu voyais le Khidr[165]. » Il répondit : « Il n'y a rien d'étonnant à voir le Khidr. En revanche, il est bien étonnant que des gens aspirent à le voir et se voile à sa présence. »

On rapporte que le Khidr a dit : « A chaque fois que je me dis en moi-même : “Il n'est de saint qui ne me soit inconnu”, je vois le jour même un saint dont j'ignorais l'existence. »

Quelqu'un demanda un jour à Abû Yazîd al-Bistâmî : « Parle-nous de ta contemplation de Dieu. » Il s'écria : « Malheur à vous ! Il ne convient pas que vous soyez avisés de cela. » Il lui demanda alors : « Dans ce cas, parle-nous du plus grand effort que tu as dû déployer contre toi-même dans ton combat sur la voie de Dieu. – Il ne vous appartient pas non plus de savoir cela, répondit Abû Yazîd. – Dans ce cas, reprit l'homme, parle-nous de tes exercices spirituels à tes débuts. – Cela, je veux bien... J'enjoignais mon âme à s'abandonner à Dieu mais elle rechignait. Je la menaçais alors de ne pas boire et de ne pas dormir pendant un an. C'est seulement comme ça qu'elle consentit à se rendre. »

On rapporte que Yahyâ Ibn Mu'âdh vit un jour Abû Yazîd al-Bistâmî au cours d'une vision. Il demeura avec lui de la prière du soir jusqu'à l'aube. Le saint homme resta sur la pointe des pieds, le menton rentré et le regard figé jusqu'aux aurores. Puis il se prosterna longuement. Enfin, il s'assit et dit : « Mon Dieu, des gens T'ont réclamé le don de marcher sur l'eau et de voler dans les airs, et Tu as accédé à leur demande. Puis ils se sont contentés de cela. Quant à moi je Te demande de m'en préserver. D'autres

T'ont réclamé le don de fendre l'espace, et Tu as accédé à leur demande. Puis ils se sont contentés de cela. Quant à moi je Te demande de m'en préserver. D'autres T'ont réclamé les trésors de la terre, et Tu as accédé à leur demande. Puis ils se sont contentés de cela. Quant à moi je Te demande de m'en préserver. » Il énuméra ainsi une vingtaine de stations spirituelles et de miracles correspondant. Yahyâ poursuit son récit : « Puis il se retourna et me vit. Il s'exclama : "Yahyâ ! – Oui maître ! répondis-je. – Depuis quand es-tu là ? – Depuis un certain temps !" Il se tut. Après un instant de silence, je m'adressai à lui : "Mon bon maître. Dis-moi quelque-chose. – Je vais te parler de quelque chose qui te sera utile, répondit-il. Dieu m'a introduit dans la sphère inférieure, et m'a fait contempler les terres et ce qui se trouve au-dessous du sol. Puis Il m'a introduit dans la sphère supérieure, et m'a fait circuler dans les cieux depuis les jardins paradisiaques jusqu'au trône. Enfin, Il m'a arrêté en Sa présence. Il m'a déclaré alors : "Demande-Moi ce que tu veux, Je te le donnerai." Je Lui ai répondu : "Seigneur, il n'y a rien là que je souhaite Te demander. – Tu es assurément un serviteur authentique ! dit-Il. Tu M'adores en toute sincérité. Je ferai donc de toi ceci... Et Je ferai de toi cela..." Abû Yazîd mentionna un certain nombre de choses qui me saisirent d'effroi et de stupeur, raconte Yahyâ. Je lui déclarais alors : "Maître ! Pourquoi ne Lui as-tu pas demandé la connaissance de Lui-même alors qu'Il t'a proposé le royaume des cieux et t'a proposé de demander ce que tu voulais ?" Le maître m'invectiva en me disant : "Tais-toi donc, malheureux ! Je conçois pour Lui tant de jalousie contre moi-même, que je souhaite que personne ne Le connaisse en-dehors de Lui-même !" »

On raconte qu'Abû Turâb an-Nakhshabî avait une grande admiration pour un disciple. Il le tenait proche de lui et lui apportait mille soins. Le disciple, pour sa part, était tout à ses adorations et à ses états mystiques. Abû Turâb lui dit un jour : « Si tu allais voir Abû Yazîd ? – Je n'ai pas de temps à lui consacré ! répondit le fidèle. » Alors que le maître insistait lourdement pour qu'il aille voir Abû Yazîd, l'émoi du disciple redoubla et il s'écria : « Malheur à toi, qu'ai-je à faire d'Abû Yazîd !? Je contemple Dieu et cela me dispense bien de voir Abû Yazîd. » Abû Turâb raconte que son sang ne fit qu'un tour, et qu'il ne put se retenir de lui lancer : « Misérable ! Tu conçois de la jalousie pour le Très-Haut ? Si tu voyais Abû Yazîd une seule fois, cela te serait plus bénéfique que de voir Dieu soixante-dix fois ! » Le disciple fut interloqué par cette parole. Il se récria : « Que dis-tu là ? » Le maître poursuivit : « Misérable ! Ne vois-tu pas que Dieu est auprès de toi et qu'Il t'apparaît selon ta mesure à toi, tandis

qu'Abû Yazîd est auprès de Dieu et lui apparaîtrait selon Sa mesure à Lui ! » Le disciple comprit ce que voulait lui dire Abû Turâb. « Soit, amène-moi auprès de lui », dit le disciple. Cette histoire se poursuit par un long récit qui se termine ainsi (c'est Abû Turâb qui parle) : « Nous nous arrêtâmes sur une colline pour attendre qu'il sorte du maquis peuplé de bêtes fauves où il résidait. Puis il vint à nous revêtu d'une fourrure retournée. Je dis au jeune homme : "Voici Abû Yazîd ! Regarde-le !" Il le regarda et tomba foudroyé. Nous le secouâmes, mais il était mort ! Nous l'enterrâmes ensemble, puis je dis à Abû Yazîd : "Maître, le regard qu'il a porté sur toi l'a tué ! – Non ! dit-il. Mais votre compagnon était sincère. Son cœur recélait un secret dont la véritable nature ne lui avait pas encore été dévoilée. Quand il m'a vu, ce secret se manifesta à lui, et il ne put le supporter car il n'était encore qu'un faible aspirant. C'est cela qui l'a tué. »

Lorsque les Zanj[166] envahirent Bassora, tuèrent les gens et pillèrent les biens, les amis de Sahl at-Tustarî se réunirent autour de lui, et lui dirent : « Pourquoi ne demanderais-tu pas à Dieu de les repousser ? » Il se tut un instant puis déclara : « Il est dans cette ville des serviteurs de Dieu qui ont tant de crédit auprès de Lui que s'ils Le priaient d'éliminer les tyrans, une nuit suffirait pour qu'il n'en reste pas un seul en ce bas-monde. Mais ils ne le font pas. » Comme on lui en demandait la raison il répondit : « Parce qu'ils ne désirent pas ce qu'Il ne désire pas Lui-même. » Puis il mentionna certaines requêtes que Dieu est enclin à exaucer à Ses serviteurs, et qu'il n'est pas possible de révéler ici. Il affirma même que si certains de Ses serviteurs Lui demandaient d'annuler le jour du Jugement, il serait annulé.

Ce sont là des faits possibles en soi. On ne doit pas manquer d'y croire même si l'on n'y participe pas. Car la Puissance de Dieu est immense et Sa grâce est incommensurable. Les merveilles des royaumes terrestres et célestes sont innombrables. En somme, Dieu est capable de tout, et les faveurs qu'Il fait aux serviteurs bénéficiant de Son élection divine sont infinies. C'est pourquoi Abû Yazîd disait : « S'Il t'accorde de Lui parler comme à Moïse, d'être le réceptacle de l'Esprit comme Jésus, et de bénéficier de Son intimité comme Abraham, demande davantage ! Car Il dispose de bien plus. Et si tu t'en satisfais, cette faveur constituera ton voile. C'est en cela que réside l'épreuve de ceux qui se contentent de ces dons : car ils sont des "semblables" et des "semblables" de "semblables". »[167]

Un gnostique a dit : « J'ai eu la vision de quarante houris. Elles se

pavanaient dans les airs, revêtues de vêtements dorés et argentés. Les pierres précieuses qu'elles portaient accompagnaient leurs mouvements dans un tintement enchanteur. J'ai lancé sur elles un seul regard, et cela m'a valu quarante jours de sanctions. Puis j'ai eu la vision de quatre-vingt houris, plus charmantes et plus belles que les premières encore. J'entendis une voix qui me disait : "Regarde-les !" Je me prosternais alors et fermais les yeux afin de ne pas les voir. Puis je m'adressais à Dieu : "Je demande Ta protection contre ce qui n'est pas Toi. Je n'ai que faire de tout cela." Et je ne cessai de me recueillir jusqu'à ce que le Seigneur les fasse disparaître. »

Il ne convient pas que le croyant dénie de tels dévoilements sous prétexte qu'il n'en est pas gratifié. Car si les hommes ne croyaient qu'à ce qu'ils constatent en leur propre personne enténébrée et en leur cœur endurci, la foi évoluerait dans un espace bien étroit ! Non, de tels états se manifestent après avoir passé de nombreux obstacles, et après avoir atteint de nombreuses stations spirituelles, dont la moindre consiste à adorer Dieu avec sincérité et à renoncer aux intérêts égotiques s'en se préoccuper des autres dans les œuvres extérieures et intérieures ; puis à dissimuler cette condition sous le voile de l'état spirituel, de telle sorte qu'il demeure à l'abri sous l'anonymat. Ce sont là les prémices de la voie des saints et leur niveau spirituel le moindre ; et ce sont là les dispositions les plus rares[168] chez les hommes pieux. C'est après que le cœur a renoncé à se préoccuper des créatures que les lumières de la certitude l'envahissent, et que les prémices de la vérité se manifestent à lui. Nier ce fait sans avoir fait l'expérience de la voie, revient à nier la possibilité de voir le reflet d'une image à la surface d'un morceau de fer travaillé, purifié, poli et transformé en miroir. Le sceptique voyant un minerai de fer rouillé, sali et difforme, aura peine à croire, en effet, qu'une image puisse s'y refléter après avoir extrait l'essence de ce minerai. Nier cette réalité relève de la plus grande ignorance et du plus grand manque de discernement.

L'individu qui nie les miracles des saints commet la même erreur. Car il ne fonde son jugement que sur sa propre incapacité à y parvenir ou sur l'incapacité de ceux qui ont vu ces miracles accomplis par d'autres. C'est pourtant une base bien fragile sur laquelle s'appuyer pour nier la toute-puissance du Très-Haut.

J'ajouterai que ne peuvent sentir le parfum du dévoilement que les hommes ayant parcouru le chemin, ne serait-ce que sur une courte distance.

On avait demandé à Bishr : « Comment es-tu parvenu à une si haute station ? » Il avait répondu : « Je demandais à Dieu de me dissimuler mon état. » C'est-à-dire de cacher mon état à moi-même et de ne pas le divulguer.

On raconte aussi qu'il vit un jour le Khidr et lui demanda : « Invoque Dieu pour moi. » Il formula la prière suivante : « Que Dieu te facilite Son adoration. – Accorde-moi davantage, lui dit Bishr. » Khidr ajouta : « Et qu'Il cache cela à tes yeux [ou aux yeux des gens]. »[\[169\]](#) Et certains ont dit qu'il s'agissait de la cacher aux yeux des gens, tandis que d'autres ont dit qu'il s'agissait de la cacher à ses propres yeux afin qu'il n'y accorde pas d'importance.

Un saint homme raconte également ce qui suit : « L'envie de voir le Khidr me hantait tant qu'un jour je demandai à Dieu de m'accorder cette faveur. Je nourrissais l'espoir qu'il réponde à une question de la plus haute importance à mes yeux. A peine le voyais-je que je ne pus m'empêcher de dire : “Ô Abû ‘Abbâs (le Khidr), enseigne moi une invocation qui me permettra d'être caché des cœurs des gens, afin que je ne jouisse d'aucun rang parmi eux, et que personne ne me connaisse de valeur ou de piété.” Il me répondit : “Dis : Mon Dieu, couvre moi de Ton voile opaque et étend devant moi la tenture de Ton dais sublime ; loge-moi en ce lieu caché de Ton monde invisible et dissimule-moi aux yeux de Tes créatures.” Puis il disparut, et je ne le vis plus. Je ne désirai pas non plus le voir. Je m'employai alors à invoquer en ces termes chaque jour. » On raconte que cet homme vécut dans un état d'avalissement tel que les Gens du Livre se moquaient ouvertement de lui. Il leur proposait humblement ses services en tant que portefaix, du fait de sa condition inférieure à la leur. Et les enfants se jouaient de lui. Mais lui trouvait son repos dans la paix intérieure, et voyait la droiture dans l'abaissement et l'effacement.

Tel est l'état des saints serviteurs du Très-Haut. C'est dans de semblables personnages qu'ils doivent être cherchés. Mais les gens abusés les cherchent sous les vêtements d'apparat, parmi les savants célèbres, les dévots officiels et les puissants de ce monde. Or Dieu garde Ses saint jalousement et les tient cachés. Il dit en ce sens : « Mes saints demeurent sous Mon toit : ne les connaît que Moi. » Et le Prophète a dit également : « Combien d'hommes hirsutes, poussiéreux et vêtus de guenille sont dédaignés des gens. Pourtant, si certains de ceux-là conjuraient le Seigneur, ils seraient exaucés. »

En somme, les cœurs les plus éloignés de ces réalités sont ceux qui s'enorgueillissent et s'infatuent, ceux qui se satisfont de leurs œuvres et de leurs connaissances. Et les cœurs les plus proches de ces réalités sont ces cœurs contrits est conscients de leur petitesse ; ces cœurs qui, lorsqu'ils sont avilis et opprimés, ne se sentent pas humiliés, tout comme un serviteur ne se sent pas rabaisé par la supériorité de son maître. Or, lorsqu'un cœur ne se sent pas abaissé et qu'il ne tire aucune gloire de ne pas se sentir abaissé, parce qu'il considère qu'il est trop insignifiant pour voir un quelconque abaissement dans les affronts, à tel point que l'humilité devient une seconde nature et un trait de caractère, alors un tel cœur peut espérer sentir les prémices de ces parfums. Si nous n'avons pas un tel cœur et que nous sommes privés d'un tel esprit, nous ne devons pas exclure que de telles choses soient possibles pour ceux qui en sont dignes. Que celui qui ne parvient pas à être un saint serviteur de Dieu, aspire au moins à aimer Ses saints serviteurs et à croire en eux. Peut-être sera-t-il ressuscité en compagnie des amants.

Jésus avait dit aux enfants d'Israël : « Où poussent les plantations ? – Dans la terre, répondirent-ils. – Je vous le dis, en vérité : la sagesse ne pousse pas ailleurs qu'en un cœur [humble] comme la terre. »

Certains aspirants à la sainteté ont poussé la nécessité de l'abaissement au point de l'assimiler à l'avilissement et à l'indignité. On rapporte en ce sens qu'Ibn al-Karîbî, qui était le maître d'al-Junayd, avait été invité par un homme à un repas. Lorsqu'il arriva, l'homme le chassa. Puis une fois parti, il le rappela. Il fit cela trois fois de suite. La quatrième fois, il le laissa entrer. Comme son hôte lui demandait pourquoi il se montrait si servile, le maître lui déclara : « J'ai exercé mon âme à l'humiliation durant vingt ans. A tel point que je suis devenu comme un chien, qui s'en va lorsqu'on le chasse et revient quand on lui jette un os et l'appelle ! Si tu m'avais renvoyé puis rappelé cinquante fois, je serais revenu. »

On raconte aussi qu'il a dit un jour : « Je m'étais installé dans une ville. Les gens, avec le temps, finirent par me considérer comme un homme vertueux. Cela déstabilisa beaucoup mon cœur. Je décidai alors de me rendre au hammam. Là, je volai de riches habits, et les enfilai. Puis je revêtis par-dessus mes guenilles et sortis. Je marchai sans me presser et ils eurent tôt fait de me rattraper. Ils ôtèrent mes guenilles, et me rouèrent de coups ! Depuis ce jour, j'étais connu sous le nom du voleur du hammam, et mon âme s'apaisa. »

Ainsi ces gens exerçaient-ils leurs âmes afin que Dieu les libère de la préoccupation des créatures, puis de la préoccupation de leur propre personne. Car à la présence du Très-Haut est voilé quiconque se préoccupe de soi de manière égocentrique. Le fait que l'individu se regarde soi-même constitue le voile. Il n'est d'autre voile entre le cœur et Dieu, ni quoi que ce soit qui s'interpose. L'éloignement des cœurs découle de leur préoccupation des autres et de soi-même, la préoccupation de soi-même étant le plus immense de ces voiles.

On raconte qu'un notable important de Bistâm, très assidu aux réunions d'Abû Yazîd, avait dit un jour à celui-ci: « Je jeûne tous les jours et je veille toutes les nuits depuis trente ans. Je ne trouve pourtant en mon cœur rien de ces sciences dont tu nous fais part ! Et ce n'est pas faute de ne pas y croire ou de ne pas y aspirer. » Le maître répondit : « Même si tu jeûnais et veillais trois cent ans, tu n'appréhenderais rien de ces sciences. – Et pourquoi cela ? demanda l'homme. – Parce que ta propre personne constitue un voile. – Y a-t-il un remède ? – Oui – Dis-moi en quoi il consiste afin que je m'y emploie. – Tu n'y consentiras pas. – Dis-moi ce que je dois faire et je m'y emploierais. – Très bien : va dès maintenant chez le coiffeur. Fais-toi raser les cheveux et la barbe. Ôte ces vêtements et habille-toi d'une mante de laine. Puis accroche à ton cou une boîte pleine de noix, rassemble des enfants autour de toi et dis-leur : “Je donnerai une noix à chacun d'entre vous qui me donnera une gifle. Va ensuite au marché dans cet état, et fais le tour des étales aux yeux du public et des gens que tu connais ! – Grand Dieu ! répondit l'homme. Tu me demandes de faire une telle chose ? – Ton évocation du nom de Dieu en la circonstance est proprement de l'associationnisme ! – Pourquoi donc ? – Parce que c'est toi-même que tu glorifies et que tu loues, non ton Seigneur. – Je ne peux pas faire ce que tu me demandes là. Prescris-moi autre chose. – Commence par ça avant toute autre chose. – J'en suis incapable. – Je t'avais pourtant dit que tu n'y consentirais pas, conclut Abû Yazîd. »

Cette indication d'Abû Yazîd est le remède dont les gens imbus de leur personne doivent user. Celui qui se préoccupe du regard des autres ne saurait être guéri de ce mal qu'en suivant cette prescription ou une semblable. Et celui qui n'a pas le courage de suivre ces soins ne doit pas nier la possibilité de la guérison pour ceux qui les suivent ou nier la saine condition de ceux qui n'ont jamais été affectés par cette maladie. J'ajouterai que le moindre degré de bien portance consiste à croire en cette possibilité. Malheur donc à celui qui se prive de ce moindre degré !

Il s'agit là des faits de la plus haute importance du point de vue de la voie légale. Ils sont pourtant grandement négligés par ces gens qui se prévalent d'un grand savoir en sciences religieuses. L'envoyé de Dieu a dit : « La foi de l'homme n'est pas complète tant qu'il ne préfère pas le peu de biens à l'abondance de biens ; et tant qu'il ne préfère pas l'anonymat à la notoriété. » Il a dit par ailleurs : « On voit qu'un homme a parachevé sa foi à travers trois dispositions : il ne craint plus les reproches de ses pairs lorsqu'il agit au nom de Dieu ; il ne fait preuve d'ostentation dans aucune de ses œuvres ; et lorsqu'il doit choisir entre une action au bénéfice de l'au-delà et une autre au bénéfice de ce monde, il choisit la première. » L'envoyé de Dieu a dit encore : « On voit qu'un serviteur a parachevé sa foi à travers trois dispositions vertueuses : lorsqu'il se met en colère, sa colère ne le détourne pas de la vérité ; lorsqu'il est satisfait, sa satisfaction ne l'entraîne pas vers de vaines[170] actions ; et lorsqu'il dispose d'un quelconque pouvoir, il ne prend pas ce qui ne lui appartient pas. » Il a dit encore : « Quiconque est gratifié des trois dispositions suivantes est doté de vertus semblables à celles de la famille de David : l'équité, tant dans le contentement que dans la colère ; la mesure, tant dans la richesse que dans la pauvreté ; et la crainte de Dieu, tant en privé qu'en public. »

Ce sont là des exigences que l'envoyé de Dieu a indiquées aux gens de foi. Il est donc bien étonnant de rencontrer des individus se targuant de science mais ne respectant en eux-mêmes aucunes de ses exigences. Et il arrive de surcroît que leur lot de savoir et de raisonnement les conduise à nier des réalités auxquelles on ne peut prétendre qu'après avoir dépassé des stades éminents et terriblement difficiles, au-delà de la foi. La tradition rapporte que Dieu a dit, par voie d'inspiration, à l'un de ses Prophètes : « Je ne prends pour amis intimes que ceux qui ne cessent de Me mentionner, n'ont d'autre souci que Moi et ne Me préfèrent aucune créatures ; qui, soumis à l'ardeur du feu, n'en ressentiraient pas la brûlure et qui, découpés à la scie, n'en sentiraient pas la morsure ! » Comment celui que l'amour ne porte pas à un tel degré connaîtrait-il les prodiges et les dévoilements au-delà de l'amour ? Assurément, tout cela se situe au-delà de l'amour, et l'amour est au-delà de la complétion de la foi, les divers degrés de la foi étant innombrables.

C'est pourquoi l'envoyé de Dieu a dit un jour à Abû Bakr as-Siddîq : « Le Très-Haut t'a donné une foi semblable à celle de tous ceux de ma communauté qui croiront en moi ; et Il m'a donné une foi semblable à celle de tous les fils d'Adam qui croiront en Lui. » Et une autre parole du

Prophète mentionne : « Dieu possède trois cents qualités. Quiconque Le rencontrera présentant une de ces qualités et professant l'Unicité entrera au Paradis. » Abû Bakr lui demanda : « Ô envoyé de Dieu ai-je en moi une de ces qualités ? – Tu les as toutes en toi, Abû Bakr, répondit le Prophète. Et celle que Dieu aime par-dessus toutes, c'est la générosité. »

Le Prophète a également dit : « J'ai vu une balance suspendue dans le ciel. Je fus placé dans l'un des plateaux et ma communauté dans l'autre. La balance pencha dans mon sens. Puis Abû Bakr fut placé dans l'un des plateaux et ma communauté dans l'autre. La balance pencha dans le sens d'Abû Bakr. »

En dépit de ces honneurs faits à Abû Bakr, le cœur de l'envoyé de Dieu était si plein du Très-Haut qu'il n'était pas disposé à prendre pour ami intime un autre que Lui. Il a dit en ce sens : « Si je devais prendre quelqu'un pour ami intime, ce serait Abû Bakr. Mais celui qui vous parle est l'ami intime de Dieu. »

Epilogue

Propos divers liés à l'amour

En définition de l'amour, Sufyân a dit : « L'amour, c'est se conformer à l'exemple du Prophète . »

D'autres ont dit : « C'est se souvenir de Dieu constamment », ou encore : « C'est préférer l' Aimé à soi-même ».

Quelqu'un a dit aussi : « L'amour, c'est réprouver l'idée de demeurer en ce bas-monde. »

Ces propos se réfèrent à autant de fruits de l'amour. Quant à la nature de l'amour, ils n'en font pas mention. Sur cette nature, quelqu'un a dit : « L'amour est une réalité essentielle de l' Aimé que les cœurs ne peuvent appréhender, et que les langues ne peuvent exprimer. »

Et al-Junayd a dit : « Dieu interdit l'amour à quiconque s'attache. » Il a dit aussi : « Tout amour a une contrepartie. Et si cette contrepartie n'est pas respectée, l'amour cesse. »

Dhû an-Nûn a dit pour sa part : « Dis à celui qui manifeste son amour pour Dieu : prends garde de t'abaisser devant un autre que Lui. »

On avait demandé à Shiblî : « Décris-nous le gnostique et l'amant. » Il avait répondu : « Le gnostique court à sa perte s'il parle, et l'amant court à sa perte s'il ne parle pas. » Il a dit aussi :

Ô maître ton amour habite mes viscères.
Du repos, noble aimé, tu prives mes paupières :
Ce qui m'émeut le cœur ne t'est pas un mystère !

Un autre a dit : [\[171\]](#)

Ils disent : celui-là, de Dieu se remémore.
Il faudrait pour cela que je l'oublie d'abord !
Ton souvenir la vie donne à mon âme et ôte.
Si je n'avais de Toi une opinion si haute,

Je ne saurais la vie chaque fois recouvrer.
Oui, je vis d'espérer et meurs de désirer :
Tant de fois à la mort je me suis vu soustraire !
J'ai bu l'amer amour, sachez, verre après verre,
Et son vin ne tarit ni ne me désaltère.
Ah ! Si l'image aimée s'offrait à mon regard !
Ou bien est-ce mes yeux qui souffre de ne voir ?[\[172\]](#)

Râbi'a al-'Adawiyya demanda un jour : « Qui veut bien nous indiquer l'Aimé ? » Une de ses servantes lui répondit : « L'Aimé est avec nous, mais c'est ce bas-monde qui nous en sépare. »

Ibn al-Jalâ' a dit quant à lui : « Dieu avait dit à Jésus par voie d'inspiration : “Lorsque Je sonde les secrètes dispositions de Mon serviteur et que Je n'y trouve ni l'amour de ce monde ni l'amour de l'autre monde, Je le remplis de Mon amour et lui accorde Ma protection. »

On raconte que Samnûn parlait un jour de l'amour. Un oiseau, ayant entendu son discours, s'approcha de lui, et commença à frapper le sol de son bec jusqu'à ce que le sang se mette à couler et qu'il meurt.

Ibrâhîm Ibn Adham a dit un jour dans sa prière : « Mon Dieu, Tu sais que le Paradis ne vaut pas plus à mes yeux qu'une aile de moustique mis en balance avec l'amour dont Tu me gratifies, le souvenir par lequel Tu me reconfortes, et la méditation sur Ton immensité à laquelle Tu m'as voué. »

As-Sarî a dit quant à lui : « Quiconque aime Dieu vit, et quiconque aime ce bas-monde s'égare. Le sot court après des choses vaines, et le sage de ses défauts s'enquiert. »

On avait demandé à Râbi'a : « Comment vis-tu l'amour du Prophète ? » Elle répondit : « Par Dieu je l'aime éperdument, mais l'amour du Créateur m'accapare trop pour songer aux créatures. »

L'envoyé de Dieu fut interrogé un jour au sujet de l'œuvre la plus estimable. Il avait répondu : « Etre satisfait de Dieu et L'aimer. »

Abû Yazîd a dit aussi : « L'amant véritable n'aime pas ce bas-monde, ni l'autre monde. Mais il aime Celui qui en est maître... Celui qui en est maître ! »

Ash-Shiblî, quant à lui, a dit : « L'amour est une stupéfaction mêlée de délectation, et une perplexité mêlée de déférente admiration. »

Quelqu'un a dit aussi : « L'amour consiste à effacer ta trace à tes yeux de sorte qu'il ne reste rien en toi que tu attribues à toi-même. »

Un autre a dit : « L'amour consiste en la proximité du cœur de l'Aimé, manifestée par la joie et la bonne humeur. »

Al-Kawwâss quant à lui a dit : « L'amour consiste à effacer la volonté, et à consumer toute qualité propre et tout besoin. »

On interrogea Sahl au sujet de l'amour, et il répondit : « Il consiste en la bienveillance de Dieu à l'égard du cœur de Son serviteur, lequel en arrive à Le contempler après avoir compris Son dessein le concernant. »

Quelqu'un a dit aussi : « Le comportement amoureux se résume en quatre attitudes : l'amour, la crainte révérencielle, la pudeur et la déférence. Les meilleurs étant l'amour et la déférence, car ils perdurent chez les gens du Paradis tandis que les deux autres cessent. »

Haram Ibn Hubbân a dit également : « Lorsque le croyant connaît son Seigneur, il L'aime. Et lorsqu'il L'aime, il tend vers Lui. Puis quand il ressent combien il est doux d'aller vers Lui, il n'aborde plus cette vie avec concupiscence et n'envisage plus l'au-delà avec nonchalance. Il est désabusé par ce bas-monde, et aspire à la paix de l'autre-monde. »

'Abd Allâh Ibn Muhammad a dit : « J'ai entendu un jour une femme dévote qui pleurait à chaudes larmes et se dolentait en ces termes : "Par Dieu, je suis las de cette vie. Et si la mort était à vendre je l'achèterais tant j'aspire à Dieu, et tant je brûle de Le rencontrer !" Je lui demandai : "As-tu tellement confiance en tes œuvres ?[\[173\]](#) – Non, mais en mon amour et en la haute opinion que je me fais de Lui ! répondit-elle. Penses-tu qu'Il pourrait me châtier alors que je L'aime tant ?" »

Le Très-Haut avait dit à David par voie d'inspiration : « Si ceux qui se détournent de Moi savaient combien Je les attends, combien J'éprouve de compassion pour eux et combien J'aspire à ce qu'ils abandonnent leur transgressions, ils mourraient de désir de me rencontrer et leurs membres se disloqueraient par amour pour Moi. Ô David, telle est Mon souhait pour ceux qui se détournent de moi. Alors que dire de Mon souhait pour ceux qui

tendent vers Moi. Ô David, le serviteur n'a jamais autant besoin de Moi que quand il veut se passer de Moi. Je ne déploie jamais tant de miséricorde pour Mon serviteur que quand il se détourne de Moi. Et Mon serviteur n'est jamais si bien honoré que quand il revient vers Moi. »

Abû Khâlîd as-Saffâr raconte qu'un Prophète avait rencontré un jour un dévot et lui avait dit : « Vous autres les dévots, vous fondez vos œuvres sur une base qui n'est pas semblable à la nôtre : vous les fondez sur la crainte et l'espoir alors que nous les fondons sur l'amour et l'ardeur. »

Ash-Shiblî a dit quant à lui : « Le Très-Haut avait dit à David par voie d'inspiration : “Ô David, Mon souvenir appartient à ceux qui se souviennent de Moi ; Mon paradis appartient à ceux qui M'obéissent ; Ma visite appartient à ceux qui aspirent ardemment à Me rencontrer ; et Moi, J'appartiens exclusivement à ceux qui M'aiment.” Et Il avait dit à Adam par voie d'inspiration : “Ô Adam, quiconque conçoit de l'amour pour un être croit en sa parole ; quiconque est réconforté par la présence d'un être agréé ses actions ; et quiconque aspire ardemment à la rencontre d'un être s'emploie résolument à aller vers lui. »

Al-Khawwâss se frappait la poitrine et disait : « Que je brûle de désir pour Celui qui me voit mais que je ne vois pas ! »

Et Junayd a dit : « Jonas pleura tant qu'il en devint aveugle ; et il se tint si longtemps debout en prière que son dos s'arcbouta, et qu'il finit par devoir s'asseoir. Il invoqua le Seigneur : “Par ta gloire et Ta majesté, si une mer de feu nous séparait, je m'y plongerais tant j'aspire à Ta rencontre !” »

On rapporte également de 'Alî Ibn Abî Tâlib qu'il avait demandé au Prophète en quoi consistait sa tradition. L'élû lui avait répondu : « La connaissance est mon capital ; la raison est le fondement de ma religion ; l'amour est mon principe ; l'ardente aspiration est ma monture ; le souvenir de Dieu mon réconfort ; la confiance est mon trésor ; la tristesse est mon compagnon ; la science est mon arme ; la patience est mon vêtement ; le contentement est mon butin ; l'indigence est ma fierté ; l'ascèse est mon métier ; la certitude est ma force ; la sincérité est mon intercesseur ; l'obéissance est mon amour ; l'effort est ma nature ; et ma consolation est dans la prière. »

Dhû an-Nûn a dit aussi : « Gloire à Celui qui a fait des âmes des armées coalisées ! Les âmes des gnostiques sont majestueuses et sanctifiées. C'est

pourquoi elles aspirent au Très-Haut. Les âmes des croyants sont spirituelles. C'est pourquoi elles tendent au Paradis. Les âmes des insouciantes sont concupiscentes. C'est pourquoi elles inclinent pour ce bas-monde. »

Un Sheikh raconte qu'il a vu un jour au mont Lukâm un homme maigre et mâté de peau qui sautait d'un rocher à l'autre en déclamant ces vers :

L'ardeur et l'amour,
M'ont joué ce tour[174] !

On dit aussi que l'amour est le feu de Dieu : Il l'embrase dans le cœur de Ses saints serviteurs afin d'y brûler les caprices, les ambitions, les entraves et les objets de désirs.

Nous avons expliqué assez longuement l'amour, l'intimité, l'ardente aspiration et le contentement. Tenons-nous en donc à cela. Puisse Dieu nous conduire à la vérité par Sa grâce providentielle !

Table des Matières

[Présentation](#)

[Introduction\[19\]](#)

[Textes de référence sur l'amour](#)

[La nature véritable de l'amour Que signifie l'amour du serviteur pour le Seigneur ?](#)

[Dieu est le seul être digne d'amour](#)

[La connaissance et la contemplation de Dieu\[38\]](#)

[La contemplation dans la vie présente et future\[47\]](#)

[Comment aviver l'amour de Dieu](#)

[La disparité des degrés d'amour](#)

[Pourquoi l'intellect ne peut connaître Dieu](#)

[L'ardente aspiration à Dieu](#)

[L'amour de Dieu pour Ses serviteurs](#)

[Les signes de l'amour du serviteur pour son Seigneur](#)

[L'intimité de Dieu](#)

[L'allégresse et la désinvolture](#)

[Le contentement face au décret divin](#)

[La véritable nature du contentement](#)

[La supplique et le contentement](#)

[Fuir les endroits propices aux transgressions](#)

Florilège de récits Paroles et dévoilements d'amants

Epilogue Propos divers liés à l'amour

Ouvrages de la Collection

— Revivification de la Science et de la Religion —

1. Réfutation Excellente de la Divinité de Jésus-Christ -> *Bilingue*.
2. *Le Livre du licite et de l'illicite (Kitâb al-halâl wal harâm)*, traduit par Hédi Djebnoun.
3. *Initiation à la foi (Bidayat al Hidayat)*, traduction, notes et commentaire par Abou Ilyas, Muhammad Diakho Tandjigora.
4. *Les dix règles du Soufisme (al-Qawa'id al-Achr)* traduction, notes et commentaires par Abou Ilyas, Muhammad Diakho Tandjigora.
5. *Le livre du repentir (Kitâb at-Tawba)*, présenté, traduit et annoté par Lyess Chacal.
6. *L'apaisement du cœur (florilège du Tome 4 de l'Ihya')*, traduit par Hédi Djebnoun.
7. *Les piliers du Musulman sincère (florilège du Tome 1 de l'Ihya')*, traduit par Hédi Djebnoun.
8. *Le chemin assuré des dévots vers le Paradis (Minhâj al-'âbidîn 'ilâ al-jannah - analyse et traduction partielle par Asin Palacios)*, textes recueillis, présentés, annotés par Yahya Cheikh.
9. *Les secrets de la prière en Islam (Kitâb Sirr as-Salât fi-l-islam)*, présenté, traduit et annoté et par Eva de Vitray-Meyerovitch et Tawfik Taleb.
10. *Secrets du Pèlerinage en Islam (Kitâb Sirr al-Hajj fi-l-islam)*, Introduction, annoté et traduit par Maurice Gloton (avec un commentaire des cinq Piliers de l'Islam).
11. *Les secrets du jeûne en Islam (Kitâb Sirr al-sawm fi-l-islam)*, introduction, annoté et traduit par Maurice Gloton (avec un commentaire des cinq Piliers de l'Islam).
12. *Le livre de la méditation (Kitâb at-Taffakur)*, introduction, annoté et traduit par Hassan Boutaleb.
13. *L'Idéal Musulman selon Al-Ghazâli (la notion d'Adab dans 'Ihya' 'Ulûm addîn)*, par Lyess Chacal.
14. *La Délivrance de l'Erreur (al-munqid mina ad-dallâl)* introduction, annoté et traduit par Hassan Boutaleb.
15. *Lettre au disciple (Ayyuha-l-walad)*, introduction, annoté et traduit par Hassan Boutaleb -> *Bilingue* (nouvelle édition).
16. *Le livre de l'Unicité divine et de l'abandon confiant en Dieu (Kitâb at-Tawhid wa-t-tawakkul)*, introduction, annoté et traduit par Hassan Boutaleb.
17. *Le Minhâj al-'âbidîn 'ilâ al-jannah*, traduction intégrale par Djamel Ibn Fatah.
18. *Le Livre de la Science*, présenté, traduit et annoté par Jean Abd-al-Wadoud Gouraud.
19. *Les Piliers de la foi Musulmane*, présenté, traduit et annoté par Jean Abd-al-Wadoud Gouraud.
20. *De la condamnation de la vanité*, traduit de l'arabe par Lyess Chacal.

21. *Les merveilles du cœur*, Traduction et annotation par Idrîs De Vos.
22. *L'éducation de l'âme*, traduction et annotation par Idrîs De Vos.
23. *De la crainte et de l'espoir*, traduit de l'arabe par Idrîs De Vos
24. *De la vigilance et de l'examen de conscience*, traduit de l'arabe par Idrîs De Vos.
25. *De l'intention, de la pureté et de la sincérité*, traduit de l'arabe par Idrîs De Vos.
26. *La maîtrise des deux désirs*, traduit et annoté par Hassan Boutaleb
27. *Le livre de l'amour*, présenté, traduit et annoté par Idrîs De Vos.

16. Le livre de l'Unicité divine et de l'abandon confiant en Dieu (Kitâb at-Tawhid wa-t-tawakkul), introduction, annoté et traduit par Hassan Boutaleb.

17. Le Minhâj al-‘âbidîn ‘ilâ al-jannah, traduction intégrale par Djamel Ibn Fatah.

18. Le Livre de la Science, présenté, traduit et annoté par Jean Abd-al-Wadoud Gouraud.

19. Les Piliers de la foi Musulmane, présenté, traduit et annoté par Jean Abd-al-Wadoud Gouraud.

20. De la condamnation de la vanité, traduit de l'arabe par Lyess Chacal.

21. Les merveilles du cœur, Traduction et annotation par Idrîs De Vos.

22. L'éducation de l'âme, traduction et annotation par Idrîs De Vos.

23. De la crainte et de l'espoir, traduit de l'arabe par Idrîs De Vos

24. De la vigilance et de l'examen de conscience, traduit de l'arabe par Idrîs De Vos.

25. De l'intention, de la pureté et de la sincérité, traduit de l'arabe par Idrîs De Vos.

26. La maîtrise des deux désirs, traduit et annoté par Hassan Boutaleb

27. Le livre de l'amour, présenté, traduit et annoté par Idrîs De Vos.

Ouvrage réalisé par

l'Atelier Graphique Albouraq

2012

Impression achevée en Juin 2012

sur les presses de Dar Albouraq

Beyrouth – Liban

[1] - Vers d'Abû Yazîd al-Bistâmî, cité dans Muhammad 'Abbâs, Al-majmû'a as-sûfiyya al-kâmila, p. 116.

[2] - Coran, 51 : 56.

[3] - Coran, 15 : 85.

[4] - Coran, 38 : 27.

[5] - Ibn Qayyim al-Jawziyya, Rawdât al-muhibbîn, chap. 4.

[6] - Al-Ghazâlî, Les merveilles du cœur, trad. Idrîs De Vos, Albouraq, 2011.

[7] - Les savants des époques ultérieures se rangèrent très majoritairement à l'avis de l'imam al-Ghazâlî.

[8] - Coran, 3 : 31.

[9] - Coran, 5 : 54.

[10] - Coran, 17 : 85.

[11] - Coran, 15 : 29.

[12] - L'ensemble de cet enseignement est bien mal relayé si on considère la source de joie considérable qu'il peut apporter à ceux qui cherchent un sens à leur existence.

[13] - Diwân Samnûn.

[14] - Al-Ghazâlî, L'éducation de l'âme, trad. Idrîs De Vos, Albouraq, 2011.

[15] - Coran, 2 : 45.

[16] - Hadîth consigné par Tabarânî.

[17] - Dîwân Ibn Al-Fârid.

[18] - Coran, 67 : 3.

[19] - Titre complet : Livre de l'amour, de l'inclination nostalgique, de l'intimité et de l'agrément (kitâb al-mahabba wa ash-shawq wa al-uns wa ar-ridâ). Il s'agit du livre VI de la section des œuvres salutaires de la somme Revivification des sciences de la religion.

[20] - Coran, 5 : 54.

[21] - Coran, 2 : 165.

[22] - Coran, 9 : 24.

[23] - J'emploierai parfois ce terme plutôt que celui de « plaisir » pour traduire le mot *ladhdha* employé par l'auteur, en particulier quand il s'agira d'un plaisir spirituel. Nous l'empruntons à Saint François de Sales. Il est intéressant de noter que dans son ouvrage, *Traité de l'amour de Dieu*, cet auteur part d'un principe inverse de celui de Ghazâlî. Pour lui, l'amour précède le désir et non l'inverse : « L'amour étant la première complaisance que nous avons au bien, ainsi que nous dirons tantôt, certes il précède le désir ; et de fait, qu'est-ce que l'on désire, sinon ce que l'on aime ? Il précède la délectation, car, comment pourrait-on se réjouir en la jouissance d'une chose, si on ne l'aimait pas ? Il précède l'espérance, car on n'espère que le bien qu'on aime ; il précède la haine, car nous ne haïssons le mal que pour l'amour que nous avons envers le bien ; ainsi le mal n'est pas mal, sinon parce qu'il est contraire au bien. »
Il s'agit en fait d'une différence de perspective : Ghazâlî considère l'amour dans son rapport à ce qui le suscite ou le réveille, étant entendu qu'il demeure en nous en puissance ; tandis que François de Sales s'intéresse à l'origine même de la délectation qu'il situe précisément dans l'amour. Autrement dit, Ghazâlî considère l'amour dans son mouvement de l'objet au sujet : c'est l'objet source de plaisir qui fait tendre le sujet ; tandis que François de Sales le considère du sujet à l'objet : c'est le sujet qui par sa prédisposition à aimer les choses tend vers ces objets dont il tire plaisir. Ghazâlî semble par ailleurs se contredire plus loin dans le présent ouvrage, à moins qu'on le comprenne selon cette autre perspective. Il dit en effet : « Or l'amour croît, inévitablement, à mesure que cette science grandit, de même qu'un individu normalement constitué qui voit une belle personne incline vers elle et l'aime. Et plus il aime cette personne plus son amour lui est source de plaisir. Le plaisir est donc nécessairement subordonné à l'amour, et l'amour, à la connaissance. »

[24] - Coran, 33 : 62.

[25] - La doctrine sunnite pose que non seulement l'acte créateur originel est celui de Dieu, mais qu'en outre, Il recrée le monde à chaque instant : chaque instant est une création nouvelle procédant de Dieu.

[26] - Al-Qayyûm. Traduit aussi par « l'immuable », « Celui qui subsiste par Lui-même ».

[27] - Coran, 16 : 18.

[28] - Il est étonnant que l'imam al-Ghazâlî n'ait pas envisagé la possibilité d'une bienfaisance désintéressée après avoir admis la possibilité d'un amour désintéressé. Il aurait pu y voir une bienfaisance justifiée par ce seul amour. L'intérêt de cette bienfaisance aurait été l'amour en soi tout comme le plaisir procédant de l'amour désintéressé n'est autre que l'amour lui-même. Ce qui n'empêchait pas que le mérite revienne à Dieu, puisque c'est encore Lui qui suscite l'amour et qui est le seul réel Objet d'amour.

[29] - Coran, 17 : 85.

[30] - Coran, 2 : 255.

[31] - Coran, 55 : 3-4.

[32] - Coran, 18 : 84.

[33] - Coran, 30 : 7.

[34] - Coran, 16 : 75.

[35] - Coran, 17 : 85.

[36] - Coran, 15 : 29.

[37] - Coran, 38 : 26.

[38] - Titre complet : « En quoi la connaissance de Dieu et la contemplation de Sa Face sont-elles les plus insignes et sublimes formes de plaisir. Et pourquoi n'est-il pas envisageable de lui préférer une autre forme de plaisir, à moins d'être privé de ce premier. »

[39] - Coran, 39 : 22.

[40] - L'intellect, 'aql, en tant qu'il « noue » (comme l'indique la racine 'aqala de ce mot) ou fige et détermine les réalités conceptuelles, est la limite propre de l'individu. Il est donc condamnable aux yeux des soufis en ce sens qu'il fait obstacle à la perception de l'absolu et de l'inconditionné.

[41] - Coran, 32 : 17.

[42] - Coran, 3 : 169.

[43] - Hadith où c'est Dieu Lui-même qui parle.

[44] - Hadith rapporté par al-Bukhârî, d'après Abû Hurayra.

[45] - Coran, 57 : 20. Traduction empruntée à A. Penot.

[46] - Coran, 11 : 38-39.

[47] - Titre complet : « Pourquoi la contemplation de la Face de Dieu dans l'au-delà ajoute-t-elle à la délectation de Sa connaissance en ce monde. »

[48] - Coran, 7 : 143.

[49] - Coran, 6 : 103.

[50] - Coran, 19 : 71-72.

[51] - Coran, 66 : 8.

[52] - Proverbe arabe.

[53] - Coran, 29 : 64.

[54] - Proverbe arabe.

[55] - Ou sunnites.

[56] - C'est-à-dire si le sens littéral ne peut raisonnablement être retenu.

[57] - Coran, 33 : 4.

[58] - Coran, 6 : 91.

[59] - Coran, 41 : 30.

[60] - ‘Abd, en arabe, est à la fois l’esclave et l’adorateur.

[61] - Coran, 45 : 23.

[62] - Coran, 14 : 24.

[63] - Coran, 35 : 10.

[64] - Coran, 41 : 53.

[65] - Coran, 3 : 18.

[66] - Coran, 41 : 53.

[67] - Coran 7 : 185.

[68] - Coran, 47 : 3-4.

[69] - Dans le sens de difficile à appréhender et de réservée à quelques-uns.

[70] - Coran, 18 : 109.

[71] - Les données modernes indiquent que ce diamètre est 109 fois supérieur. Mais pour des données astronomiques datant de 900 ans, cette estimation est assez respectable.

[72] - Ce hadith est aussi étrange qu’inconnu.

[73] - Ce passage est peu clair, et les phrases entre crochet sont proposées sans grande conviction. Ce que l’on peut dire sans trop se méprendre est que l’auteur s’étonne du manque de discipline des humains au regard de l’organisation parfaite des abeilles.

[74] - Ce passage peut être interprété de diverses manières. On peut voir en le premier de ces deux termes un amour spirituel, et en le second un amour divin. On peut y voir aussi l’amour de l’homme pour le Seigneur et l’amour de Dieu pour l’homme. Le terme mahabba pouvant être compris comme un nom de lieu par sa morphologie, il désignerait l’amour reçu ou le réceptacle d’amour. Dans cette perspective, l’auteur aurait voulu dire que le cœur du

croquant étant le réceptacle de l'amour divin, il aime fatalement Dieu en retour.

[75] - Coran, 56 : 88-89.

[76] - Coran, 17 : 21.

[77] - Une courte recherche visant à lever le doute nous apprend que certaines chauves-souris sont surtout crépusculaires : elles ne se déplacent guère la nuit et se dirigent surtout grâce à leurs yeux et leur odorat. D'autres sont nocturnes et se servent surtout de l'écholocation pour chasser et se repérer la nuit.

[78] - Al-Ghazâlî disait plus haut : « Il n'y a donc pas de différence entre la contemplation dans l'au-delà et la connaissance acquise sur terre, si ce n'est dans le surcroît de dévoilement et de clarté ». Cf. chapitre « La contemplation dans la vie présente et future ».

[79] - Coran, 66 : 8.

[80] - Coran, 57 : 13.

[81] - Ka'b al-Ahbâr était un éminent rabbin yéménite converti à l'islam.

[82] - C'est-à-dire attendent la prière. Car les horaires de la prière sont notamment indiqués par la taille et la position des ombres.

[83] - Ou que chacun prenne un chemin.

[84] - Coran, 5 : 54.

[85] - Coran, 61 : 4.

[86] - Coran, 2 : 222.

[87] - Coran, 5 : 18.

[88] - Coran, 3 : 31.

[89] - C'est-à-dire qu'Il n'aspire pas à quoi que ce soit susceptible de compléter une imperfection.

[90] - Allusion au verset coranique : « Souhaitez-donc la mort si vous êtes sincères. » (62 : 6)

[91] - Coran, 61 : 4.

[92] - Coran, 9 : 111.

[93] - Coran, 59 : 9.

[94] - Coran, 4 : 45.

[95] - Coran, 13 : 30.

[96] - Coran, 2 : 216.

[97] - Coran, 28 : 29.

[98] - Coran, 83 : 22.

[99] - Coran, 83 : 25-28.

[100] - Coran, 83 : 18.

[101] - Coran, 83 : 21.

[102] - Coran, 31 : 28.

[103] - Coran, 78 : 26.

[104] - Coran, 99 : 7-8.

[105] - Coran, 13 : 11.

[106] - Coran, 4 : 40.

[107] - Coran, 21 : 47.

[108] - Coran, 54 : 55.

[109] - Coran, 83 : 19.

[110] - Coran, 101 : 2.

[111] - Coran, 11 : 68.

[112] - Coran, 11 : 95.

[113] - Catégorie de saints toujours présents dans un nombre défini (quarante selon l'avis majoritaire), qui sont « substitués » par d'autres saints lorsqu'ils viennent à mourir. D'où leur nom de « substitués ».

[114] - Plus haute catégorie de saints.

[115] - Pour que le parfum couvre la mauvaise haleine que provoque souvent le jeûne.

[116] - Lâ mubâlâ. Dieu dit dans plusieurs hadiths qu'Il accomplit certaines actions puis qu'Il ne se soucie guère des conséquences : « Je n'en ai cure ! » (wa lâ ubâlî).

[117] - C'est-à-dire que deux réalités peuvent porter le même nom sans pour autant avoir de semblables conséquences.

[118] - Coran, 20 : 121.

[119] - Coran, 80 : 8-10.

[120] - Coran, 80 : 5-6.

[121] - Coran 6 : 54.

[122] - Coran, 6 : 68.

[123] - Coran, 18 : 28.

[124] - Coran, 7 : 155.

[125] - Coran, 26 : 14.

[126] - Coran, 26 : 12-13.

[127] - Coran, 20 : 45.

[128] - Coran, 69 : 49.

[129] - Coran, 69 : 48.

[130] - Coran, 17 : 55.

[131] - Coran, 2 : 253.

[132] - Coran, 19 : 15.

[133] - Coran, 19 : 15.

[134] - Coran, 12 : 8.

[135] - Coran, 12 : 20.

[136] - Ghazâlî explique plus haut que les connaissants appréhendent la connaissance de Dieu selon deux voies : celle qui consiste à partir du principe de Dieu, à travers Sa contemplation, pour déduire les réalités contingentes ; et celle qui consiste à déduire Sa présence, Sa sagesse, Sa force, etc., des réalités qui en témoignent en l'existence ; la première voie étant supérieure.

[137] - Coran, 112 : 1-4.

[138] - Coran, 59 : 23.

[139] - Coran, 89 : 6-7.

[140] - Coran, 105 : 1.

[141] - Sourate dite de la pureté ou du culte exclusif, entre autres traductions (n°112).

[142] - Coran, 98 : 8.

[143] - Litt. : « plus grand ».

[144] - Coran, 9 : 72.

[145] - Litt. : « plus grand ».

[146] - Coran, 29 : 45.

[147] - Coran, 50 : 35.

[148] - Coran, 32 : 17.

[149] - Coran, 36 : 58.

[150] - Récits issus de la tradition hébraïque ou parfois chrétienne.

[151] - Région comprenant la Syrie actuelle et ses environs.

[152] - Coran, 21 : 90.

[153] - Coran, 10 : 7.

[154] - Les gens dispensés d'aller combattre sont les femmes, les vieillards, les malades, etc.

[155] - Il s'agit de cette forme de jalousie qui n'implique pas de vouloir priver l'autre des vertus ou avantages sur lesquels porte la jalousie, mais simplement d'en bénéficier comme lui. Je propose l'expression « saine jalousie » comme on parle de « saine colère ».

[156] - Coran, 83 : 26.

[157] - Coran, 3 : 28.

[158] - Coran, 5 : 51.

[159] - Coran, 6 : 129.

[160] - Kitâb at-tawhîd wa at-tawakkul. Livre V de la « section relative aux oeuvres salutaires » de la somme Revivification des sciences de la religion. Une traduction par Hassan Boutaleb, sous le titre Le livre de l'Unicité divine et de l'abandon confiant en Dieu, est parue aux éditions Albouraq.

[161] - Coran, 4 : 97.

[162] - Coran, 4 : 75.

[163] - Coran, 8 : 25.

[164] - Les justes : catégorie initiatique de saints.

[165] - « L'homme vert » : un saint homme qui demeure en vie à toute époque, et transmet des enseignements aux saints et même aux Prophètes. Voir le récit coranique de la sourate al-kahf (n°18) à ce sujet.

[166] - Esclaves noirs qui se révoltèrent contre le pouvoir des Abbassides entre 869 et 883 dans le sud de l'Irak, dans la région de Bassora.

[167] - Ils sont les semblables de ces Prophètes ou d'autres personnes, ou les semblables de gens qui leur sont semblables. Le verset coranique dit par ailleurs de Dieu : « Rien ne Lui est semblable. » Coran, 42 : 11.

[168] - Ou les plus précieuses. La première lecture me paraît plus juste parce que l'auteur parle seulement des premiers degrés. Je pense qu'il veut dire que même chez les gens pieux [en apparence] ces dispositions demeurent rares.

[169] - La formulation arabe permet les deux sens.

[170] - Ou fautives

[171] - J'ai trouvé ces vers attribués à Abû Yazîd al-Bistâmî.

[172] - C'est-à-dire : peut-être est-il là mais ne le vois-je pas, ou : si par malheur il se présentait et que je ne le voyais pas !

[173] - C'est-à-dire : es-tu si sûre que tes œuvres te vaudront le Paradis et Sa rencontre tant elles sont bonnes ?

[174] - Litt. : « On a fait de moi ce que tu vois ».

Table des Matières

Présentation	6
Introduction[19]	12
Textes de référence sur l'amour	14
La nature véritable de l'amour Que signifie l'amour du serviteur pour le SeigneurŠ?	19
Dieu est le seul être digne d'amour	30
La connaissance et la contemplation de Dieu[38]	45
La contemplation dans la vie présente et future[47]	56
Comment aviver l'amour de Dieu	64
La disparité des degrés d'amour	73
Pourquoi l'intellect ne peut connaître Dieu	75
L'ardente aspiration à Dieu	81
L'amour de Dieu pour Ses serviteurs	91
Les signes de l'amour du serviteur pour son Seigneur	97
L'intimité de Dieu	122
L'allégresse et la désinvolture	126
Le contentement face au décret divin	134
La véritable nature du contentement	142
La supplique et le contentement	153
Fuir les endroits propicesaux transgressions	160
Florilège de récits Paroles et dévoilements d'amants	163
Epilogue Propos divers liés à l'amour	172